

" BIBLIOTHÈQUE ROUGE ET OR "

SAINT-MARCOUX

LES SEPT FILLES
DU
ROI XAVIER



SAINT-MARCOUX

LES SEPT FILLES DU ROI XAVIER
MURIÈLE

ILLUSTRATIONS DE MARCEL BLOCH

ÉDITIONS G. P

© COPYRIGHT 1953

BY ÉDITIONS G. P

À mon adorable Grand'Mère.
Saint-Marcoux





CHAPITRE PREMIER

LA RENCONTRE SOUS L'AUBÉPINE

Il n'est pas exagéré de dire que la rencontre de Murièle avec un chat bouleversa le cours de leurs deux destinées. Elle bouleversa même le cours de plusieurs autres...

Le chat, pourtant, n'avait rien d'exceptionnel, et les projets de Murièle s'échafaudaient sur les prévisions les plus solides. Seulement, voilà... Le chat se promenait sur une route d'Alsace, par un bel après-midi du mois d'avril. Or, Murièle, en cet après-midi, empruntait cette route-là pour se rendre à Strasbourg. C'est ainsi que tout arriva.

Au volant de son petit cabriolet qu'elle pilotait avec désinvolture, Murièle fredonnait. Les poiriers sauvages qui, du bord des champs, la voyaient passer se demandèrent l'un à l'autre : « Pourquoi est-elle si contente, cette grande fille dans l'auto ? » « En voilà une qui chante presque aussi bien et plus fort que nous ! » pépiaient les rossignols, un tantinet jaloux et bavardant avec les fauvettes. Tandis qu'un jeune paysan

murmurait, interrompant ses semailles afin de mieux regarder le bolide : « Sûr que celle-là s'en retourne chez elle pour des noces... Pour être pressée... elle est pressée !... »

Murièle, pourtant, n'allait au-devant d'aucunes accordailles en ce jour lumineux où chuchotaient toutes les promesses du renouveau, en ce jour qu'alanguissaient déjà les tiédeurs du printemps. Mais, ce soir, elle serait à Strasbourg. Et demain, après-demain au plus tard, elle ferait partie de l'équipe du journal alsacien pour lequel elle devrait assurer les reportages d'actualité. Son rêve depuis si longtemps ! À travers la route goudronnée que sa voiture grignotait avec allégresse, Murièle voyait trépider les presses d'imprimerie. Un ruban blanchâtre s'y enroulait, interminablement... Oh ! cette odeur si caractéristique de l'encre fraîche sur le papier... La jeune fille croyait la sentir et imaginait des milliers d'exemplaires s'accumulant, qui tous titraient en gros caractères, « à la une » (comme on dit dans le jargon du métier pour désigner la première page) : « *De notre envoyée spéciale, Murièle Varlange* ». La future reporter s'en trémoussait d'aise à son volant, un peu grisée par les perspectives de voyages qui, bientôt, pourraient s'offrir à elle. Du moins elle le pensait ! Des enquêtes sensationnelles... De grandes traversées... Elle devait se croire en avion et appuyait sans mesure sur son champignon d'accélérateur, quand une aubépine blanche, brusquement révélée par un tournant, lui fit ralentir la course.

En fait, peut-être est-ce l'aubépine blanche plutôt que le chat, qui eut de l'importance, puisque, sans l'aubépine, Murièle n'aurait pas vu le chat ? Qui le dira ?... Il est permis de penser que toutes ces choses étaient inscrites sur le livre de la Destinée.

Ce qui est certain, c'est que Murièle s'arrêta, éblouie et tentée par le bouquet merveilleux qui s'offrait à elle. « Voilà de quoi réjouir Chantal et illuminer sa maison », pensa la voyageuse. Chantal était la belle-sœur de Murièle, la femme de Jacques, son frère aîné, chirurgien à Strasbourg où le couple se faisait une fête d'accueillir la jeune journaliste.

Celle-ci descendit de voiture et s'approcha de la neige odorante, à portée de sa main. Par myriades les corolles minuscules se tendaient vers son visage, encadrées de leurs feuilles rares et dentelées, d'un vert encore timide. Le buisson était majestueux, trapu, tout en largeur et situé sur le terre-plein même de la route. Son éloignement d'une quelconque agglomération le préservait du pillage.

« Ça, ce sera pour le pot en cuivre de l'entrée... Ça, pour la potiche du salon, celle qui est tellement vaste que Chantal désespère toujours

d'arriver à la garnir... »

Enthousiasmée par son trésor inépuisable, Murièle cassait des branches, s'écartait pour mieux distinguer les rameaux les plus décoratifs, imaginait à chaque instant la demeure fraternelle envahie par l'aubépine.

« Quant à la salle à manger, je crois me souvenir qu'elle possède une faïence bleue dans laquelle... Oh ! Qu'est-ce que ?... » Murièle fit un bond qui mit en danger l'équilibre de la cueillette. Laquelle chut à ses pieds. Quelque chose de moelleux, de doux, venait d'effleurer les jambes de la jeune fille. Quelque chose de noir avec des yeux dorés et des oreilles pointues qui émergèrent bien vite du fatras de branches fleuries.

— Un chat ! dit à haute voix Murièle.

Comme elle se baissait pour récupérer son butin, le chat recommença à se frotter contre ses chevilles et ses mains en donnant de violents coups de tête, ce qui est une évidente provocation aux caresses.

— Attends un peu, voyons !

Après avoir entassé son chargement à l'arrière de la voiture, Murièle prit dans ses bras la petite bête qui, sans la moindre hésitation, vint nicher sa tête contre les boucles brunes et commença de ronronner.

— Eh bien ! toi, tu n'es pas timide ! Oh ! oh ! Tu possèdes collier et médaille ? Serais-tu un chat de la ville, en vacances à la campagne ? D'où sors-tu donc ? On a dû t'égarer, sur cette route. Peut-être es-tu tombé d'une voiture... Tes maîtres doivent te chercher.

Murièle examina la médaille sur ses deux faces. Une seule inscription s'y lisait, qui la fit sourire : « Clovis ».

— Ainsi, tu t'appelles Clovis ? Mais je ne pense pas que ton propriétaire soit un descendant du farouche roi des Gaules. Quelle idée de t'appeler Clovis ! Quand j'étais enfant, on m'a appris que « nos ancêtres les Gaulois étaient blonds... » À part les moustaches, je ne te trouve guère de ressemblance avec les ancêtres en question, ton poil est noir cirage et tu n'as pas les yeux bleus !... Enfin ! Lâche-moi, Clovis. Il faut que je reparte.

Murièle détacha une à une les griffes du chat qui se cramponnait aux revers de son tailleur avec l'âpreté d'un gourmand de rosier. Puis, doucement, elle déposa la bête sur l'herbe, fit le tour de sa voiture pour vérifier son pare-choc, qui cliquetait un peu, et, bondissant sur son siège, démarra en trombe. Elle était assez fière – pour une fois ! – de ne pas s'être laissé entraîner par sensiblerie à une complication domestique dont elle n'avait aucun besoin, au seuil d'une existence nouvelle. Ce chat, certainement, retrouverait l'original qui l'avait baptisé « Clovis »... Et

puis, dans le cas contraire, tant pis s'il devenait sauvage ou méchant, au sein de la nature ! Après tout, Murièle n'ambitionnait pas de se faire élire présidente de la Société Protectrice des Animaux, quelle que fût l'affection qu'elle portait aux bêtes. Dieu sait, cependant, le nombre de canards boiteux, de pigeons en détresse ou de chiens neurasthéniques qu'elle avait pu reconforter durant ses vacances en Périgord ! Mais il était temps, maintenant qu'elle allait être une femme d'action, qu'elle se libérât de ce genre d'entrave...

Ainsi Murièle essayait-elle de se convaincre. Elle recommença à chanter, un peu plus fort qu'auparavant. Ceci afin d'étouffer cette petite voix qui lui susurrait qu'un malheureux oublié, là-bas, sur son talus, devait se lamenter de plus belle, ne comprenant rien à la cruauté de ces jeunes filles qui se croient « d'action » parce qu'elles n'hésitent pas à en faire de mauvaises, quittes à vous abandonner carrément après vous avoir donné l'illusion d'une tendresse retrouvée.



À l'entour de la voyageuse, les contreforts des Vosges continuaient à l'encercler. Les sapins, parfois, jalonnaient les abords de la route, et les fleurs dans l'herbe, éclatantes et vivaces comme celles de la montagne, disaient que celle-ci demeurait proche. Les vieilles maisons de Kaysersberg firent bientôt ralentir Murièle. Elles ont tant de pittoresque, ces maisons, avec leurs toits de tuiles plates où se mélangent les bruns les plus ardents aux bruns les plus estompés, garrime de toutes les rousseurs que marient si joliment les velours de la mousse. Dans leurs murs s'entrecroisent les bois de la forêt, tout comme si les arbres, en Alsace, s'appliquaient à être des témoins inséparables de la vie des hommes en les accompagnant du berceau jusqu'à la tombe.

Au centre du village, un petit cours d'eau chuchoteur reflète des façades vénérables. Et celles-ci, parfois, se cachent derrière des saules qui pleurent sur les berges, pour le seul charme de leurs attitudes. Un vent

léger folâtrait ce jour-là, jouant avec les feuilles penchées sur la rivière. D'un souffle moqueur, il retroussa au passage les cheveux bruns de Murièle et lui murmura un étonnant message... Elle ne le comprit qu'un instant plus tard.

— Mrraou... Mrraou ! faisait une voix plaintive qui partait de l'arrière de la voiture, du côté des branches. Mrraou ! J'en ai assez d'étouffer là-dessous !...

Tandis que, fatigué d'être enfoui dans les fleurs, le chat venait s'installer près de la conductrice qui, de nouveau, s'arrêta.



— Quand es-tu monté à mon bord, animal ? questionna-t-elle avec sévérité. Sûrement quand je vérifiais mon pare-choc... Pour un obstiné, tu es un obstiné, Clovis ! Têtu comme un vrai Gaulois. Mais, au fait... On dit que les chats ont l'instinct de la maison... Peut-être habites-tu ici ? Allez,

va vite...

Murièle ouvrit la portière et invita la petite bête à descendre.

L'initiative ne connut pas le moindre succès... Cramponné au siège de cuir, le chat désirait manifestement y demeurer. Par acquit de conscience, Murièle interrogea des gens qui passaient : personne ne reconnut la bête.

— Allons, Clovis ! Reste sur mon char ! Je vois bien que nous arriverons à Strasbourg ensemble ! conclut Murièle en redémarrant.

Et elle passa la main dans la fourrure épaisse et luisante de l'animal qui ronflait comme une petite locomotive, heureux d'avoir retrouvé le confort auquel il devait être accoutumé, en même temps que prévenu, par des antennes qui nous demeurent mystérieuses, qu'il se trouvait près d'une amie.

— Tu sais, Clovis, poursuivit Murièle, je ne peux songer à t'imposer à Chantal. Peut-être qu'elle ne voudra pas de toi. Mais tu es si gentil que je te trouverai sûrement une famille d'adoption. D'ailleurs, je te promets de faire passer dans la presse régionale un article intitulé : « QUI A PERDU CLOVIS ? » Il se pourrait que ton propriétaire le lise... En attendant, dépêchons-nous. Tu m'as fait perdre du temps. Je voudrais visiter, avant Strasbourg, la forteresse du Haut-Kœnigsbourg qui est, dit-on, un château extraordinaire et d'où s'étend la vue la plus grandiose de toute l'Alsace.

*

* *

Une à une les bornes kilométriques défilaient, tandis que la route épousait les derniers contreforts des Vosges ; et le petit cabriolet serpentait entre les vieilles montagnes d'Alsace, ces montagnes usées, polies par les grands vents et les tornades depuis tant de siècles qu'elles sont devenues des montagnes rondes, des « ballons » à jamais captifs du sol qui les a fait naître.

Murièle arrivait de Paris où elle habitait avec sa mère, — depuis longtemps veuve, — et un frère cadet, Bruno, dit « le Saint-Cyrien ». Ensemble, pour aller voir l'aîné qui s'installait à Strasbourg, tous trois avaient effectué l'année précédente le trajet que la jeune fille parcourait seule aujourd'hui. Cette route était celle qui passe par Gérardmer et Colmar ; la plus longue, mais aussi la plus pittoresque. Maintenant qu'elle possédait près d'elle un compagnon qui, bien que muet, lui procurait une

réelle sensation de présence, Murièle cherchait à se rappeler les détails de son voyage familial.

— Regarde, Clovis, ce joli petit étang... Je m'en souvenais, tu sais. Et aussi de cette ruine. Tiens ! ça, c'est sûrement un champ de tabac... Et ces interminables perches n'indiquent pas de futurs haricots, mais du houblon... Attention ! Allons doucement, voici un village... Dans la campagne, il m'arrive d'aller un peu trop vite, je le reconnais. Mais dans un village, tu comprends, Clovis, on est responsable de toutes les existences qui vous côtoient à chaque tour de roue... Et ça, c'est grave...

Clovis bâillait en guise d'assentiment, découvrant une gueule délicate, doublée de satin rose, avec langue assortie et garniture de dents pointues qui, sans doute, avouaient famine.

— Tu as des crampes d'estomac, mon pauvre minou ? Patiente un peu. Nous avons parcouru la « route du vin ». Bientôt, c'est Riquewhir, et ensuite, je pense qu'on nous indiquera le Haut-Kœnigsbourg. J'ai étudié le guide. À mi-chemin de la forteresse, dans la montagne, il paraît qu'on trouve un hôtel accueillant. Je te promets que nous nous y arrêterons et que tu auras du lait. Ah ! Clovis ! Regarde ce toit ravissant, couvert de tuiles vernissées rouges, vertes et jaunes... Regarde ces dessins... Nulle part ailleurs on ne voit en France des toits pareils...

Sans inquiétude au sujet de son itinéraire, Murièle négligeait un peu de lire les pancartes. Au moment où le flanc d'une montagne lui présenta sa voie d'accès – un chemin qu'elle crut reconnaître –, la conductrice voulut cependant confirmer sa certitude de la bonne route et chercha un écriteau. Mais là, pas d'indication... Les petites roues hardies du cabriolet s'engagèrent quand même dans la voie grimpeuse.

— Nous arrivons, Clovis ! Sept kilomètres de montée et la forteresse est à nous. Tellement imposante, paraît-il !... Toute construite en pierre rose, comme la cathédrale de Strasbourg. Evidemment, d'en bas, on ne peut encore l'apercevoir, ce monument historique...

Et la petite voiture poursuivit vaillamment son ascension.

— C'est curieux ! murmura la jeune fille au bout du premier kilomètre, je croyais ce chemin moins étroit... Il est vrai que je ne l'avais vu que de la route... Je croyais aussi que ce nid d'aigle était bâti sur la gauche et il se trouve à droite... Décidément, je confonds... Sans doute ai-je emprunté une montée différente de celle que j'avais repérée l'an passé... Que c'est beau, déjà !...

À mesure qu'elle prenait de la hauteur Murièle découvrait la vallée, au bas de pentes proches ou lointaines dont la plupart disparaissaient sous

d'opulentes forêts de sapins, que tachait par endroits le clair feuillage des hêtres. C'était sauvage et somptueux, mais sans rien d'oppressant.

Un sentier, qui traversa la route de Murièle, aurait pu l'arrêter sur la voie d'un destin nouveau... Car ce sentier formait croisement et ce croisement avait une pancarte. Quoiqu'un peu délavée par les intempéries, la pancarte révélait une autre destination que la forteresse : la montagne n'était pas celle du Haut-Kœnigsbourg...

Pourquoi Clovis, à l'instant précis où l'écriteau pouvait se lire, commença-t-il à s'agiter en miaulant désespérément ? Terreur instinctive ? Tiraillement d'un estomac en détresse ? Simple caprice ? Qui pourra le dire ?...

Surprise par les cris de l'animal, la jeune fille pensa qu'il souffrait terriblement de la faim et chercha à l'apaiser en le caressant.

C'est ainsi que Murièle, trop absorbée par le chat pour tenter de déchiffrer l'avertissement, et se croyant encore assez éloignée du sommet, maintint sans faiblir sa vitesse.

Et c'est pourquoi, quelques instants plus tard, après avoir vu surgir comme un éclair une masse projetée à sa rencontre, Murièle sombrait dans le royaume étrange au seuil duquel toute vie est suspendue.



Près d'une femme à cheveux blancs, des enfants se chamaillaient.

*

* *

Le premier son qui relia la jeune fille au monde des réalités fut un bruit de semelles. Un de ces petits bruits insignifiants, qui ne prennent de l'importance qu'au moment des émotions fortes ou des profonds silences.

Ce bruit fut suivi de quelques chuchotements, puis d'autres grincements de chaussures. Ceux-ci firent ouvrir à Murièle un œil qu'elle referma précipitamment.

Sa tête était encore trop lourde et trop vide à la fois pour qu'elle se souvînt. Elle demeura un moment immobile, sans pensée, sans désirs, puis rouvrit les yeux, plutôt par habitude.

Le spectacle inattendu qui s'offrit à elle n'était pas fait pour l'aider à raffermir ses esprits. Autour d'une femme à cheveux blancs – une très vieille dame qu'elle ne connaissait pas – assise sur un fauteuil et rangeant ses lunettes dans un étui brillant, des enfants se chamaillaient à voix basse, occupés surtout à examiner une chose que Murièle ne distinguait pas. Elle remarqua que ces enfants avaient de longs cheveux... Des cheveux de filles... De toutes les couleurs. Puis, par association d'idées, elle porta à sa tête une main qui lui parut lourde... Oh ! si lourde !...

Au moment où elle atteignait le bandage qui comprimait son front, Murièle comprit qu'elle était couchée, blessée. Il lui semblait impossible de remuer ses jambes. Elle eut mal un peu partout.

Une petite boule noire s'échappa soudain des mains puériles qui l'encerclaient et bondit sur le lit.

— Clovis ! articula Murièle dans un souffle.

La vue du chat renoua le fil de sa mémoire. Le voyage... La route qui montait... Les sapins défilèrent en sarabande devant les yeux de la malade, tandis que tous les regards se braquaient sur elle.

— Grand'mère !... Elle a parlé ! fit une voix cristalline.

Mais déjà Murièle était retombée dans l'inconscience. Seulement, cette fois, elle dormait !





CHAPITRE II

LES FILLES DU ROI XAVIER

Plusieurs jours et plusieurs nuits s'étaient écoulés durant lesquels, de temps à autre, Murièle reprenait pied dans le monde vivant, sans arriver toutefois à sortir d'une demi-inconscience. Torpeur qui la privait de tout échange avec les fantômes qu'elle entendait s'agiter autour d'elle. Plus ou moins nettement suivant le degré de sa fièvre.

Et puis, un beau matin, la jeune fille s'éveilla de nouveau à la lumière.

Elle sut alors qu'elle se trouvait couchée dans une vaste chambre très ensoleillée, aux murs badigeonnés d'ocre rose, et dont la fenêtre ouvrait, face au lit, sur un océan de verdure. Il y avait aussi une porte-fenêtre, dans cette chambre, et des meubles de genre ancien, tous de couleur sombre.

À gauche du lit, ratatinée dans un fauteuil, une vieille dame tricotait. Une vieille dame à cheveux d'argent que Murièle se souvint avoir déjà vue... Où et quand ?

— Madame... murmura la jeune fille, presque étonnée d'entendre le

son de sa voix.

Un filet de voix mal assuré, d'ailleurs, comme rouillé.

La tricoteuse ne bougea pas d'un centimètre. Elle parut même s'activer davantage.

— Madame ! reprit Murièle un peu moins bas.

Cette fois, la garde-malade avait entendu. Elle releva la tête, arrêta son ouvrage et posa sur Murièle un regard qui n'avait plus de couleur, mais encore beaucoup de charme. Une apaisante bonté en rayonnait.

— Eh ! bien, mon enfant... Comment vous sentez-vous ? Quelle émotion vous nous avez donnée et quelle peur vous avez dû avoir !

En toute sincérité, Murièle chercha à se rappeler l'accident, là-bas, sur la route grimpante. La chose était si vite arrivée qu'elle n'avait pas eu le temps d'avoir peur... Seulement, à présent, elle aimerait bien savoir...

— Je vais vous raconter... Non, non, surtout, ne bougez pas ! intima la garde-malade en voyant Murièle prête à essayer de s'asseoir dans son lit. Si vous voulez vous redresser, je vais appeler, car je n'aurais pas la force de vous aider.

Murièle toucha sa jambe droite, celle qui lui paraissait si lourde et poussa un cri en tâtant la gangue épaisse et rugueuse qui l'emprisonnait.

— Mon Dieu ! Qu'est-ce que j'ai ?

— C'est un plâtre. Ne vous affolez pas ! Ça aurait pu être pire ! Vous vous êtes tirée d'un accident presque toujours mortel, avec une jambe cassée – en trois endroits, il est vrai. Mais ça se raccommode, ces choses-là, de nos jours. Vous aviez aussi une plaie à la tête, sans gravité, et une très forte commotion cérébrale. Mon petit-fils n'a rien eu, par miracle... Sauf ses lunettes, qui furent pulvérisées !

— Ah ! C'est votre petit-fils qui... Tant mieux ! dit Murièle. Il y a bien assez de moi à être handicapée... Oui, je me souviens... Cette voiture qui a brusquement surgi devant la mienne.

Elle se tut, cherchant à revivre la scène tragique, puis conclut soudain :

— Je ne pensais pas arriver en civière à la forteresse du Haut-Kœnigsbourg !

— Haut-Kœnigsbourg ? répéta la vieille dame. C'est là que vous alliez ?

— Evidemment, madame, puisque je devais en être à deux ou trois kilomètres quand votre petit-fils...

— Absolument pas, mon enfant, rectifia en souriant la tricoteuse. Vous étiez sur la route qui ne conduit qu'à un seul endroit, à notre domaine. Et vous étiez à quatre cents mètres du sommet. Le Haut-Kœnigsbourg, c'est en face, la montagne de droite, de l'autre côté de la route et un peu plus

loin...

— Quelle erreur ! gémit Murièle. Oh ! madame, quelle fatale erreur ! Quand je pense qu'il aurait pu en résulter une telle catastrophe...

— N'y pensez pas, mon enfant ! N'y pensez pas ! Cela vous empêcherait de guérir et ne profiterait à personne. Mais... souvenez-vous, dans l'avenir, qu'en montagne, et d'ailleurs partout, il est constamment dangereux de chercher à aller vite...

Murièle n'écoutait pas cette morale, cependant salutare ! Sa physionomie s'assombrissait au fur et à mesure que se précisaient pour elle les conséquences de cet accident stupide. Combien de temps serait-elle immobilisée dans cette maison ? Au fait, chez qui se trouvait-elle ? Et sa situation l'attendrait-elle, à Strasbourg ? Que de soucis sa maman avait dû se faire en apprenant l'accident... En quel état se trouvait maintenant le petit cabriolet...

La vieille dame s'était remise à tricoter. Relevant soudain la tête, elle déchiffra tous les nuages qui s'amoncelaient sur le visage transparent de sa malade, et, afin de ramener quelque sérénité dans les yeux couleur de noisette, proposa sur un ton plein de malice retenue :

— Ne voulez-vous pas voir mes petites-filles ?

— Ah !... Vous avez aussi des petites-filles ?... acquiesça poliment Murièle qui, pour l'heure, s'en souciait fort peu.

— Ce sont même des arrière-petites-filles, poursuivit l'aïeule. J'aurai bientôt quatre-vingts ans, mademoiselle.

— Tous mes compliments, madame, fit Murièle en continuant à penser à ses ennuis. « Si seulement cet accident m'était arrivé à Strasbourg... se répétait-elle intérieurement, Jacques m'aurait soignée... Et la voiture du petit-fils ? Est-ce qu'il faudra que je la lui fasse réparer ? Pourvu que mon assurance soit en règle... »

Murièle ferma les yeux. Ses soucis la submergeaient. Comme elle aurait aimé pouvoir se replonger dans l'inconscience... Mais la grand'mère poursuivit, avec une douce obstination.

— Je les appelle, n'est-ce pas ? Elles vous distrairont :

L'allongée acquiesça d'un sourire résigné. Elle n'y couperait pas, c'était certain... Autant voir tout de suite ces gamines, si cela pouvait faire plaisir à cette femme âgée qui paraissait si indulgente.

La grand'mère prit une canne à portée de sa main et frappa quatre coups sur le sol carrelé de rouge. Une galopade s'entendit dans un couloir, puis la porte de la chambre fut entr'ouverte avec précaution. Des yeux de braise qu'encadrait une tignasse sombre comme la nuit surgirent

dans l'entrebâillement de l'huis.

— Vous appelez, Mamée ?

Ceci fut chuchoté, sans un regard pour le lit jusqu'alors dépourvu d'animation.

— Oui... Va chercher tes sœurs. M^{lle} Murièle voudrait les connaître.

Les yeux noirs effleurèrent Murièle de nouveau immobile, sans que la petite pénétrât plus avant dans la pièce. L'enfant poursuivit :

— Tout le monde à la fois, Mamée ?

— Tout le monde.

Négligeant de refermer la porte, la messagère bondit dans un couloir en criant à tue-tête :

— Venez vite ! La demoiselle est réveillée !



« La demoiselle » pensa que son château de la Belle au bois dormant devenait tout à coup fort bruyant. Elle n'eut guère le temps de poursuivre sa méditation, car un piétinement prolongé annonça bientôt que « tout le monde » était devant la porte.

— Entrez ! Venez, mes petites, invita la grand'mère qui devinait les conciliabules et les muettes hésitations des arrivantes.

Une par une, les petites s'avancèrent. Et Murièle, un peu ébahie, dénombra une, deux, trois... six filles qui se pressèrent autour de son lit.

— Où est passée Annick ? demanda soudain la grand'mère.

— Comme d'habitude, elle se cache derrière votre fauteuil, Mamée, fit

une voix parmi le troupeau.

On extirpa de sa cachette une septième fille, ladite Annick, rouge comme un coquelicot, et qui devint le point de mire de l'assemblée. Juste ce que l'infortunée avait cherché à éviter.

La malade regardait, recomptait, regardait encore. Elle finit par sourire, et sept sourires répondirent au sien, heureux de la détente après l'inévitable sérieux de la prise de contact.

— Hé bien ! J'étais loin d'imaginer, madame... Quel joli troupeau ! Un vrai pensionnat... Combien cela fait-il de familles ? Car je suppose qu'il y a ici des sœurs et des cousines ?

Les sourires s'accrochèrent sur les-jeunes visages, tandis que l'aïeule affirmait :

— Mon unique petit-fils est le père de ces sept filles.

Murièle, cette fois, ne trouva rien à dire, tant la réponse de la grand'mère la stupéfiait. Elle regarda mieux les filles et s'aperçut qu'en effet leur taille variait depuis la hauteur de sa table de nuit jusqu'à atteindre celle d'un lampadaire, soit la taille moyenne d'un adulte.

— Et... comment se nomment ces demoiselles ?

— Nelly, dit la plus grande.

Elle paraissait avoir seize ans et tenait accrochés à chacune de ses mains deux bébés identiques, qui fixaient de leurs yeux ronds et candides la-dame-qui-dormait-toujours et qui commençait enfin à s'agiter.

— Voici les benjamines, poursuivit-elle, Brigitte et Micheline.

— Elles viennent d'avoir trois ans, annonça la grand'mère. Inutile de vous dire qu'elles sont jumelles !...

— Moi, je suis Joëlle ! déclara ensuite d'un ton résolu l'enfant aux yeux de braise.

Sans laisser à aucune de ses sœurs le temps d'ouvrir la bouche, elle poursuivit en les désignant tour à tour :

— Celle-là est Claude. Elle a quinze ans. C'est la seconde. La première, c'est donc Nelly. Moi, la troisième. J'ai douze ans. Annick, celle qui se cache toujours, c'est la cinquième. Elle a huit ans, Annick. La quatrième... Où est partie Odile ?

Sans bruit, Odile avait quitté la chambre. Pareillement elle y revint, serrant contre son cœur un animal qu'elle posa devant Murièle avec une visible satisfaction.

— Voici votre chat, mademoiselle.

— Clovis ! fit Murièle ravie. Tu as donc échappé à la catastrophe, toi aussi ? Que cela me fait plaisir de te revoir, Clovis !...

Doucement, l'allongée caressa le chat qui se mit à ronronner puis s'installa bientôt au pied du lit avec un bâillement de satisfaction et l'allure du personnage qui occupe une place acquise.

— Cet animal a passé le plus clair de ses jours et de ses nuits sur votre lit, expliqua l'aïeule. Il vous est vraiment très attaché.

— Pourtant, dit Murièle, c'est un enfant trouvé... Et depuis si peu de temps !

À un auditoire devenu très attentif, elle conta le récit de l'adoption involontaire de ce Clovis rencontré sous l'aubépine.

— Oh ! mademoiselle, pourquoi refusiez-vous de le prendre ?... murmura d'un ton plein de reproches la fillette qui avait apporté le chat. Il est si gentil !

— C'est que j'ignorais si la femme de mon frère Jacques, qui est chirurgien à Strasbourg...

— Vous lui ressemblez comme une jumelle, au docteur, mademoiselle, interrompit le numéro deux de la bande.

Étonnée, Murièle s'arrêta et regarda Claude, une calme adolescente aux longs yeux bruns.

— C'est juste. Mais comment pouvez-vous savoir...

— Une lettre de votre sac, que nous avons été dans l'obligation de lire, puisque vous étiez seule et inanimée, nous apprit l'existence de votre frère, expliqua l'aïeule. Strasbourg est à une heure d'ici, en auto. Nous lui avons téléphoné. Immédiatement il est venu ; et c'est lui-même qui a réduit vos fractures. Demain il reviendra, avec sa femme. Et nous attendons votre mère après-demain.

— Quelle reconnaissance je vous dois ! madame, balbutia Murièle très émue. Je ne sais comment je pourrais m'acquitter envers vous et les vôtres... Et quand j'imagine, maintenant, que j'ai failli priver ces sept petites filles de leur papa... Mon Dieu ! Est-il possible que de pareilles choses arrivent ?... Dites-moi, madame, quand pourrai-je remercier aussi de leur hospitalité si parfaite votre petit-fils et la mère de ces enfants...

— Leur mère est au ciel depuis la naissance des deux dernières, soupira l'aïeule d'une voix mélancolique et résignée.

Elle avait repris son tricot. Sans discontinuer, une à une, avec un cliquetis, les mailles glissaient sur les aiguilles métalliques, chacune s'ajoutant à l'autre pour concourir à la tâche, comme avaient dû glisser les jours de cette très vieille dame, qui, au soir de sa vie, ne se reposait pas.

À voix basse, comme elles le faisaient chaque matin quand elles

venaient prendre des nouvelles de la blessée, les petites filles se communiquaient leurs impressions. Et cela donnait un chuchotement assourdi de volière... De temps à autre des rires étouffés le trouaient, accompagnant les taquineries que supportait Clovis avec une patience exemplaire.

Un peu fatiguée par ce premier contact avec la vie, Murièle sentit ses tempes qui commençaient à bourdonner. Elle poursuivit néanmoins :

— Madame, j'aimerais quand même dire à votre petit-fils...

— Il est absent, mademoiselle. Il voyage beaucoup pour ses affaires.

— J'attendrai donc son retour, fit Murièle avec soulagement.

Elle se sentait lasse. Une dernière question vint cependant à ses lèvres :

— S'il vous plaît, madame, quel est le nom du père de ces enfants ?

— Le nom de papa ? Oh ! Le nom de papa !...

La volière ne jacassait plus. En parfaite connivence, les sept filles se consultaient du regard. Un regard brillant de malice et qui intrigua Murièle. Sa question lui semblait tellement simple...

Joëlle, qui était sans discussion le porte-drapeau de la famille, fixa sur la malade des yeux plus noirs que jamais et où dansait parfois une petite lueur inquiétante... D'une voix qu'elle s'efforçât de rendre neutre, elle déclara, l'air digne :

— Mademoiselle Murièle, vous êtes ici *chez* le roi Xavier...





CHAPITRE III

LE TOUROUCOU

D'une patte prudente, Clovis explorait la terrasse du château d'Urvillé. Ses moustaches en alerte ne lui ayant révélé aucune approche des « ennemis », il décida, la queue redressée à la verticale, de prendre l'allure du monsieur qui se promène. Et c'est un chat à l'apparence nonchalante qui s'installa sur le dernier balustre de l'escalier pour y procéder à sa toilette. Juste à l'endroit où, jadis, devait se tenir un lion ailé, pareil à celui dont on retrouvait des vestiges rongés et méconnaissables sur le pilier d'en face.

Tout en conservant l'oreille aux aguets, Clovis lustrait sa fourrure d'une langue infatigable, méticuleux et content de lui. À l'aide de son gant de velours noir cent fois reléché, il achevait de parfaire la beauté d'un museau en triangle, lorsqu'un pas léger lui fit tourner la tête, sans qu'il changeât de position. Une enfant d'une dizaine d'années se dirigeait vers son piédestal, portant avec précaution une soucoupe emplies de lait.

— Tiens, bois vite, mon petit Clovis. « Ils » sont à la ferme, avec Gertie. Tu as le temps.

— Que vous êtes gentille, Lil, de vous occuper autant de ce chat !...

— Oh ! vous savez, mademoiselle Murièle, ce n'est pas pour rien que mes sœurs m'ont baptisée « la mère aux bêtes »...

La silhouette de la jeune fille venait de s'encadrer dans l'une des portes-fenêtres qui donnaient sur la terrasse. Six semaines avaient passé depuis son arrivée, sur une civière, au domaine d'Urvillé. Debout maintenant, la blessée marchait en s'appuyant sur une canne et en boitant profondément.

Jusqu'ici, elle ne s'était guère aventurée au-delà de sa chambre. Ce matin encore, elle n'avait pu dépasser le banc de bois rustique, verroulu et branlant, qui accompagnait une immense table d'ardoise sur laquelle déjeunaient en plein air, jouaient ou travaillaient toutes les filles réunies. Les sept filles de M. Xavier Leroy d'Urvillé... « Le roi Xavier », comme l'appelait un entourage en veine d'affectueuse plaisanterie.

Ainsi qu'il arrive bien souvent, le surnom était demeuré, adopté par les voisins proches et même par les paysans, tous ravis de mystifier à l'occasion les étrangers à la contrée, en leur parlant – oh ! très incidemment... – de « leur ami, le roi Xavier... » Peut-être y avait-il là aussi une survivance d'une fort lointaine tradition qui remontait au temps où la famille d'Urvillé régnait véritablement sur une seigneurie. Son fief alsacien comprenait alors une vaste plaine, rayonnant autour de la montagne où achevait de se délabrer le burg ancestral.

Ce burg, dont il ne restait plus qu'une bâtisse à l'architecture lourde et sans ornements, conservait encore de l'allure. L'été surtout, quand la vigne-vierge et la glycine luttaient de vitesse pour prendre d'assaut les vieilles pierres et cacher les blessures que leur infligeait le temps.

Murièle s'assit sur le banc où Lil, la plus blonde de toutes, Lil aux yeux tendres couleur de myosotis, vint la rejoindre, accompagnée de Clovis.

— Les grandes sont à la ferme d'« En bas », avec Gertie, commença-t-elle.

« Les grandes », cela désignait Nelly, Claude et Joëlle. Odile, – Lil –, représentait, grâce à ses dix ans, l'âge de transition, Annick, la timide, formant avec les jumelles la classe bébé.

— Mamée occupe les petites à mettre en pelotons ses écheveaux de laine, continua Lil. Gertie a pensé à emmener les chiens, pour que votre chat puisse sortir un peu...

Gertie était depuis fort longtemps l'unique servante de la maison. Cette

maison dans laquelle l'inimitié d'un chat et de deux chiens tissait la trame de complots perpétuels !

Les chiens, habitués à régner en dictateurs dans des lieux où on les avait apportés gros comme des pommes de pin, étaient de ravissants caniches, baptisés « Réglisse » et « Caramel ». L'un s'habillait de soie noire ; l'autre d'un poil plus rêche, couleur du sucre blond. Aucun des deux n'avait admis qu'un petit animal miaulant pût devenir un jour le favori de leur royaume. Et Clovis comprit parfaitement cette jalouse hostilité...

Dès les premiers contacts, les caniches avaient grondé des menaces qui gonflaient leurs joues où s'ébouriffaient des favoris pareils à ceux de l'époux de Mamée, ancien notaire de Colmar. Clovis, les moustaches hérissées, leur avait tenu tête en se donnant un profil de dromadaire, le dos arc-bouté, crachant comme un dragon, ses prunelles dorées devenues vertes sous l'empire de la colère.

Le temps avait passé sans arranger les choses ; les combats ne s'arrêtaient que faute de combattants.

— Voilà le reste de ma ménagerie qui arrive, poursuit Lil. Ceux-là habitent la ferme, vous savez, mademoiselle. Ni Mamée ni Gertie n'en veulent dans la maison. Mais tous les matins, ils montent !

— Je comprends un peu votre grand'mère, ma petite Lil ! approuva Murièle qui voyait arriver une chèvre marron que suivait en se dandinant un énorme canard aux reflets bleutés.



— Barbiche ! appela Lil de sa voix cristalline. Viens, ma Barbiche...

Sans se faire prier, la chevrette anguleuse se dirigea vers son amie et commença à brouter les buissons de troène sur lesquels s'adossait le vieux banc.

— Arrête, Barbiche ! ordonna Lil en tirant avec vigueur sur les cornes

joliment recourbées et si luisantes qu'on les aurait crues vernissées. Arrête ! Ou je n'aurai plus la permission de t'amener ici... L'ennui, voyez-vous, mademoiselle, c'est qu'elle mange tout, cette bique ! soupira l'enfant. Elle a déjà brouté le chapeau de paille de Gertie et plusieurs paquets de cigarettes à papa...

Des paquets oubliés dehors ou sur la table... L'autre dimanche, elle attaquait la Bible de Mamée quand je suis arrivée !

— Le canard doit vous donner moins de soucis ? hasarda Murièle avec un grand sérieux.

— C'est une cane, rectifia Lil. Une cane de l'espèce de Barbarie, c'est pour ça qu'on l'appelle « Barbara »... Il paraît que c'est un nom de petite fille, en Amérique. Papa nous l'a dit... La fermière d'« En bas » avait apporté Barbara pour qu'on la mange. Pendant deux jours, je l'ai nourrie à la cuisine. Le troisième jour, elle s'est échappée. Nous avons mangé un autre canard. Et quand elle est revenue, j'ai supplié qu'on ne la tue pas. Depuis, elle suit partout Barbiche.

Il y a aussi Dagobert, poursuivit Lil. Mais c'est le plus sauvage. C'est un petit lapin qu'un paysan m'a donné parce qu'il avait une patte cassée. Je l'ai élevé au biberon, dans l'ancien bassin en ciment. Là-bas, vous voyez ? Il paraît que dans le temps, il y avait toujours de l'eau dans ce bassin. Et des poissons rouges. Et de si belles grenouilles vertes ! Nelly dit qu'elle a vu ça... Moi, je l'ai toujours connu sec, le bassin, et servant de parc aux bébés... Je vais essayer de vous trouver Dagobert.

Lil se leva et partit en gambadant à la recherche de son lapin, tandis que Murièle, un peu étourdie par l'incessant bavardage de la petite, fermait un instant les yeux.

Autour d'elle, sur le plateau étroit que dominait la vieille maison d'Urvillé, tout était vert. Vertes les pelouses, ou plutôt les prairies qui encerclaient la maison et que n'égayait nulle autre fleur que celles des champs : trèfle incarnat, luzerne rose, pâquerette et bouton-d'or envahissants. Verts aussi étaient les arbres splendides qui couronnaient la plate-forme, des sapins alternant avec des cèdres et des chênes, géants séculaires plantés là en sentinelles, autant pour protéger des vents que pour arrêter l'envahisseur. On devinait à leur suite, dévalant allègrement les pentes, les habituelles forêts de mélèzes et de hêtres qui peuplent les montagnes des Vosges.

Deux voies d'accès aboutissaient au sommet. L'une assez large et entretenue : la route qui avait, bien malgré elle, conduit Murièle à Urvillé. L'autre, un chemin plus étroit et plein de fantaisie qui serpentait dès son

départ entre de gros rochers. Ce chemin, au sol tapissé de mousse et recouvert d'un dôme de feuillage, menait à la ferme d'« En bas », unique vestige de l'ancienne seigneurie.

Comme Odile ne se pressait pas de revenir, Murièle se leva, non sans peine, en s'appuyant sur la table d'ardoise, et regagna lentement sa chambre où elle s'étendit sur une chaise longue. Elle était contente d'être parvenue à sortir seule, sans l'aide habituelle de la servante ou de l'aînée des filles, mais navrée de constater à quel point elle demeurait encore invalide !

Combien de temps Murièle resterait-elle ainsi dans l'incapacité d'effectuer une marche normale, elle qui, d'un pied léger, s'apprêtait à parcourir le monde à l'affût des nouvelles ?

Une lettre, attendue ce matin, mettrait un terme à son angoisse. Son frère Jacques, le chirurgien, l'avait emmenée à Strasbourg la semaine précédente pour une radiographie de sa jambe et devait lui en envoyer le résultat. L'accidentée connaîtrait ainsi la durée de sa convalescence. Tout ce qu'elle savait, à présent, c'est qu'il était indispensable qu'elle fît une cure d'altitude, très prolongée.

Murièle n'eut pas le loisir de ressasser son inquiétude. Un grattement familial lui annonçait une visite.

— Entrez, Claude, fit-elle.

Car chacune des filles se signalait par un petit son spécial que la malade, observatrice par instinct et par formation professionnelle, avait vite repéré.

Claude, le numéro deux de la famille d'Urvillé, frappait toujours la vitre à l'aide d'une tige de glycine qui pendait au-dessus de la porte-fenêtre. C'était la plus imaginative ! Nell, l'aînée, prenait son temps et ne tapait que deux coups, d'un doigt qui avait peur de se faire mal. Joëlle tambourinait avec ardeur, n'importe où et n'importe comment. Quant à Lil, elle était invariablement précédée d'un bruit animal... Les demoiselles de la classe bébé profitaient, en général, d'un entrebâillement pour se faufiler dans la chambre.

Pendant sa longue réclusion, Murièle avait eu aussi le loisir de discerner que si la poignée de sa porte lançait un bruit sonore, un « crac ! » plein et rond, c'était Gertie qui la tournait ; alors que la douce aïeule s'annonçait, en trois temps, par des grincements successifs qui révélaient un poignet sans force. Quant à l'indicatif du roi Xavier, il demeurait inconnu : ses affaires de fournitures industrielles le retenaient en Amérique pour plusieurs semaines encore.

Claude venait donc d'entrer, secouant d'un geste machinal ses longs cheveux châtons. Elle posa sur la jeune fille son regard attentif, des yeux bruns presque de la couleur des yeux de Murièle. Si Claude n'était pas la plus jolie, elle demeurerait, avec Lil, la plus attachante de la « série d'Urvillé ».

— Que m'apporte la princesse Claude ? demanda Murièle taquine.

La princesse Claude éclaira son regard grave d'un sourire et tendit à Murièle une statuette de bronze.

— Voilà votre bonhomme, mademoiselle. Le fils aîné de la ferme travaille chez le forgeron du village. Il a réparé le socle, qui s'était tout tordu dans l'accident.

— Mon « bonhomme » s'appelle Mercure, expliqua Murièle. C'est un dieu païen de l'antiquité, ce beau jeune homme qui a des petites ailes de chaque côté de la tête, ainsi qu'aux talons. Les anciens en faisaient le symbole de l'activité, des échanges, même de l'éloquence. Mes deux frères, Jacques – celui que vous connaissez – et Bruno le saint-cyrien me l'ont donné pour mes vingt ans. Comme j'ai toujours eu envie de me déplacer, ils l'ont offert en exemple à leur sœur « miss Bougeotte »...

— Comme je vous comprends, mademoiselle !... Ce doit être si merveilleux de parcourir le monde... de voir des pays et des gens inconnus !... D'ici, nous ne sortons jamais !... Nous sommes trop nombreuses, n'est-ce pas ? Mamée, papa et nous, ça fait neuf personnes à la fois... Sans parler de Gertie. Nous nous entassons, quelquefois, à grand-peine, dans la voiture, les petites sur les genoux des grandes, mais nous ne pouvons aller loin... Une fois seulement, une tante m'a emmenée à Strasbourg ! Que c'était beau, cette ville !... Ce bruit ! Ce mouvement ! Ces autos ! Ces lumières ! La cathédrale !... Ah ! quel dommage que ce « touroucou »...

— Comment ? fit Murièle.

— Claude ! appela soudain M^{me} d'Urvillé. Claude ! Viens vite ! Gertie t'attend pour plier le linge...



— Je viens, Mamée, je viens ! fit Claude en obéissant d'un pas dénué d'enthousiasme.

Elle était déjà partie que Murièle se demandait encore ce que pouvait être cet obstacle au nom bizarre qui empêchait Claude de voyager... Elle devait avoir mal compris le mot.

Le toc-toc discret de Nell se fit bientôt entendre, accompagné d'un piétinement. L'aînée s'avança, suivie des jumelles dont elle s'occupait beaucoup ; aussi les bébés ne quittaient-ils guère son ombre.

— Grand'mère voudrait savoir si, maintenant que vous marchez, vous allez manger dans la salle, avec nous ?

— Bien sûr ! dit Murièle. Je suis tellement confuse de vous avoir jusqu'alors obligées à me servir dans ma chambre.

— Oh ! Ça ne faisait rien ! assura la grande fille dont les cheveux blond ardent, presque roux, mettaient en valeur les yeux bleus. Que vous avez une belle robe, mademoiselle !

D'un doigt respectueux, Nelly touchait la cretonne pourtant très banale dans laquelle la maman de Murièle avait coupé une longue robe de chambre durant la semaine passée en Alsace, au chevet de sa fille.

— Ce n'est pas difficile à fabriquer, ma petite Nell. Vous avez bien vu comme maman a eu vite fait d'exécuter ce travail !

— Et vous aviez un si joli tailleur, quand vous êtes arrivée, sur le brancard ! poursuivait Nelly. Ici, continua-t-elle en soupirant, nous vivons en tabliers...

— Cela ne vous empêche pas d'avoir de charmantes blouses, affirma Murièle.

— Quand même, s'entêta Nelly dont la coquetterie était le péché

mignon, on ne peut pas ne mettre que des blouses, mademoiselle ! Et Mamée pousse de tels soupirs quand elle calcule les métrages qu'il faut pour nous commander sept robes !... Souvent, elle demande une pièce entière... Grise, ou bleu-marine, ou marron... Et nous sommes obligées de porter toutes la même couleur, qui, pourtant, ne va pas aussi bien à toutes, n'est-ce pas ?... Quand je pense que ce touroucou...

— Vous avez dit « touroucou » ? interrompit cette fois Murièle.

— Mais oui, expliqua Nelly. Le touroucou... Oh ! Michou et Tite ! Qu'est-ce que vous faites là, sottes filles...

Celles-ci plongeaient leurs menottes dans un tiroir de commode, entr'ouvert juste à leur hauteur ; avec délices, elles éparpillaient des combinaisons, des culottes, des écharpes, épuisant jusqu'au dernier mouchoir une lingerie qui, à présent, jonchait le tapis.

L'aînée distribua quelques taloches, répara les dégâts et prit congé rapidement.

— Excusez-moi, je pense tout à coup que j'ai ouvert le robinet du lavoir où trempe la lessive, et j'ai peur que ça déborde !

Après le départ de Nelly, Murièle s'ennuya sur sa chaise-longue et, voyant passer devant sa fenêtre la bondissante Joëlle, l'arrêta pour la questionner.

— Joëlle !... Qu'est-ce que c'est que le touroucou ?

— Ah ! celui-là, mademoiselle ! éclata la fillette aux yeux ardents. Je vous assure qu'il nous agace !... Dire que s'il était là, je n'aurais sûrement pas besoin d'aller ce matin aider le jardinier à semer les carottes, ni à cueillir les salades... Parce que nous avons un grand jardin... et un tout petit vieux jardinier... et de grosses marmites à remplir, comme dit Gertie. Ah ! mademoiselle Murièle, penser que je pourrais avoir un tennis, y jouer chaque jour... Et aller nager dans la mer... Je ne l'ai jamais vue, la mer... Et avoir une bicyclette, et plus tard une auto, et...

— Mais enfin, interrompit Murièle, allez-vous me dire, Joëlle, ce qu'est un touroucou ?

Joëlle releva sa crinière noire et fit danser au fond de ses yeux les lueurs que chacun redoutait dans son entourage.

— Un touroucou, mademoiselle ? Ah ! Un touroucou, c'est... C'est un oiseau d'Afrique !

Et devant l'air incrédule de Murièle, la petite ajouta en balançant ses paniers, avant de s'en aller :

— Demandez à Mamée si je ne dis pas la vérité...

*

* *

Pour la première fois, Murièle se trouvait dans la chambre de M^{me} Leroy d'Urvillé. La vaste pièce était garnie de ces meubles noirs, incrustés de cuivre, qui firent la joie du Second Empire ; meubles encombrés de bibelots qui n'avaient plus de fraîcheur, et entre lesquels s'alignaient des sièges capitonnés de soies fanées à franges garnies de pompons.

Murièle prit place sur l'un d'eux et remarqua, juste en face d'elle, une vitrine abondamment pourvue d'oiseaux empaillés. Là devait se tenir la clé du mystère « touroucou »...

L'aïeule avait suivi la direction des yeux de la jeune fille.



— Ah ! Vous regardez mes oiseaux, lui dit-elle... C'est une collection rassemblée par mon frère, un enragé chasseur. Ce sont des oiseaux d'Afrique. Admirez ces plumages éclatants... Un seul oiseau manque. Vous voyez, là, le socle du milieu est vide... Mon pauvre frère n'avait jamais pu arriver à tuer un touroucou !

— Un touroucou ? insista Murièle.

— Oui, une sorte d'oiseau de couleur rouille, paraît-il, qui n'est cependant pas extrêmement rare dans ces pays. Il n'a pas pu en tirer un. Et c'était pour lui une véritable désolation.

L'explication ne satisfaisait pas la jeune fille.

— J'aimerais bien savoir, madame, demanda-t-elle, pourquoi vos petites-filles attribuent à un touroucou...

— Oh ! ça... c'est une autre histoire, fit l'aïeule.

Elle branla doucement sa tête blanche, se recueillit, puis expliqua en phrases un peu hachées :

— Mon frère a toujours été un original. Lui seul, pourtant, gagnait beaucoup d'argent.

« J'ai eu un fils, que j'ai perdu, puis deux petits-enfants, mademoiselle. Xavier, « le roi Xavier », avait une sœur, mariée et mère d'un garçon. Elle est morte sur une route, ainsi que son mari, pendant l'exode de 1940. Son bébé, alors âgé de dix-huit mois, disparut après avoir été recueilli pendant quelque temps par un convoi civil. Depuis lors, nous cherchons désespérément sa trace. »

L'aïeule fit une pause et continua :

« Nous cherchons l'enfant, d'abord pour lui rendre une famille. Ensuite parce que mon frère, par testament, a légué, aux filles de Xavier et à l'unique fils de sa nièce, un coffre qui renferme certainement toute sa fortune. Mais il y a une condition ! Ce coffre – actuellement à la Caisse des Dépôts et Consignations – ne pourra être ouvert qu'en présence de tous les cohéritiers. Mon huitième arrière-petit-fils demeurant jusqu'alors introuvable, comme l'oiseau que cherchait le grand-oncle, mes petites-filles l'ont baptisé : le touroucou.

« Et l'héritage sommeille au fond du coffre... »

— Je commence à comprendre, dit Murièle, pourquoi ce touroucou tient une place si importante dans les préoccupations de ces demoiselles.

— Que voulez-vous, mon enfant, dit l'aïeule en soupirant, mon fils se déplace constamment afin de conclure des affaires d'exportation et d'importation, mais celles-ci arrivent tout juste, avec le revenu de notre dernière ferme, à nous faire vivre ici, à condition de ne pas sortir du domaine... Imaginez-vous dix personnes, avec Gertie, à nourrir chaque jour, et à vêtir ? Alors, bien sûr, ces petites comprennent en grandissant qu'elles sont en retrait du monde, depuis que leur mère n'est plus... Moi, je suis trop vieille pour la remplacer comme il le faudrait...

— Il me semble pourtant que ces petites filles ont autour d'elles... commençait Murièle.

L'arrivée de la servante suspendit sa phrase. Gertie apportait des lettres. Elle en distribua trois à Murièle et deux à la grand-mère.

— Xavier rentrera lundi prochain, annonça bientôt l'aïeule qui avait rapidement parcouru la première lettre.

Après avoir terminé la seconde, M^{me} d'Urvillé regarda Murièle et s'aperçut que des larmes glissaient en silence des yeux de la jeune fille qui achevait de lire des feuillets tremblant dans sa main. Des larmes qu'elle faisait un visible effort pour retenir, mais qui n'en continuaient pas moins à ruisseler sur ses joues ; des larmes qui coulaient, comme Murièle était

en train d'imaginer que couleraient les jours monotones d'une interminable année, celle que son frère l'incitait à passer dans la montagne... Et Murièle voyait les déluges des saisons de pluie, dans un lieu tel qu'Urvillé... Puis ce serait le linceul de la neige, les hurlements des tornades à travers les sapins...

— Vous... Vous avez de mauvaises nouvelles, mon enfant ?

— Oh ! oui, madame... balbutia Murièle en essuyant ses yeux. Ma première lettre, celle de la direction du journal qui m'attendait à Strasbourg, me fait savoir qu'on a dû confier définitivement ma rubrique à un collègue... La seconde, celle de mon frère, m'annonce que la radio de ma jambe a confirmé ses craintes !... L'année prochaine, je pourrai, si l'envie m'en prend, sauter à la corde, paraît-il ! Mais jusque-là, toute activité exigeant un effort de marche m'est interdite. Et je dois demeurer à l'altitude !... Vous voyez quelle avalanche de bonnes nouvelles !... La troisième lettre, heureusement, est de ma mère. Elle savait tout ce que j'apprends aujourd'hui et cherche à me consoler...

— Votre mère m'écrit aussi, Murièle, dit M^{me} d'Urvillé. Lors de son séjour parmi nous, ensemble nous avons envisagé les suites de votre accident, car nous savions déjà le diagnostic de votre frère.

» Vos torts et ceux de mon petit-fils sont égaux dans cette malheureuse rencontre automobile : vous alliez trop vite, lui ne tenait pas assez sa droite. À quoi nous servirait de porter devant un tribunal une chose aussi évidente ?

» Pourquoi ne passeriez-vous pas près de nous cette année que vous ne pouvez employer à aucun labeur de votre goût ?

» Vous êtes jeune, ma petite enfant et la vie est longue. Votre carrière n'en reprendra que de plus belle, après cette halte forcée dans la montagne d'Alsace... »

L'émotion de Murièle s'apaisait. Sans répondre à la vieille dame, elle continua de lire la lettre de sa mère.

« Nul d'entre nous ne choisit son épreuve, écrivait encore la maman. Nous ne sommes courageux que par la façon dont nous l'acceptons... Et chacune porte en elle un bien caché...

» Telle que je la connais, ma petite fille voulait donner le meilleur de son intelligence et de son cœur pour distraire en les informant des milliers de lecteurs. Un peu plus tard, le même champ d'action s'offrira à son enthousiasme. Il y aura toujours des journaux, Murièle...

» Aujourd'hui, une aïeule très fatiguée attend que tu la soulages, même temporairement, d'une tâche plus écrasante pour elle chaque matin...

» Et sept gentilles sauvageonnes me semblent avoir besoin d'une grande aînée, afin d'apprendre d'elle le secret de la joie. Tu le connais, Murièle, ce secret... Refuseras-tu de le leur transmettre ?... »

Rêveuse, maintenant, Murièle ne lisait plus et ne parlait toujours pas.

« Le secret de la joie... » Oui, elle le connaissait.





CHAPITRE IV

LE ROI XAVIER

— Et avec les œufs, mademoiselle Odile ? Est-ce qu'il faut encore quelque chose, pour « Là-haut » ?

Ceci fut dit par la fermière blonde dans le dialecte communément parlé entre les Vosges et le Rhin ; idiome fort différent de la langue allemande, à l'inverse de ce que l'on suppose en général.

Pour la première fois, Murièle venait de se risquer à une longue marche. Aidée d'une canne ferrée qu'elle ne quittait plus, la jeune fille était donc parvenue à la ferme d'« En bas », accompagnée de Lil. Quinze jours s'étaient écoulés depuis qu'elle avait accepté de rester sur la montagne, et Murièle, depuis ce moment, commençait à éprouver la sensation très apaisante qu'une partie inconnue d'elle-même se réjouissait d'habiter le vieux burg...

La douce aïeule, – qui n'en était pas à une petite-fille près ! – l'avait adoptée de grand cœur, tandis que, l'une après l'autre, les enfants se décidaient à lui faire confiance. Odile avait été la plus spontanée. Elle était si contente, Lil, d'avoir enfin une oreille attentive qui écoutait sans

se moquer le récit de ses quotidiennes découvertes, les aventures de Barbara ou les tribulations de Dagobert... Parfois même Murièle, devenant sa complice, atténuait les méfaits de la chèvre et palliait les sottises des caniches.

Aucun d'eux, ce jour-là, n'accompagnait les promeneuses. Régisse boudait dans un coin et Caramel dans un autre, punis ensemble pour tentative de déménagement d'un lot de chaussures, lesquelles n'échappèrent que de justesse à l'extermination.

Au sortir de la ferme, qui s'adossait à la montagne, Odile proposa :

— Si vous pouviez marcher cinq minutes encore, mademoiselle, je vous montrerais le pavillon des saules.

— Volontiers. Allons-y. Qui habite là ?

— Personne. Il est fermé depuis la mort de maman... Nous y descendions chaque après-midi, dès qu'il faisait beau... C'est une ancienne maison de garde.

Après avoir contourné la montagne, Murièle et Odile s'arrêtèrent devant un chalet construit du temps où l'on entrecroisait des poutres dans les murs. La jeune fille pensa que c'était là une très vieille maisonnette, car elle possédait un étage qui s'avancait en surplomb, à la façon de certaines bâtisses moyenâgeuses. Cet étage s'ajourait en galerie sur une de ses faces et se coiffait d'une haute toiture à deux pentes que soulevaient par endroits de minuscules orifices, tout en largeur.

Derrière la maison commençait la forêt, qui se reflétait dans le miroir d'un étang parsemé de nénuphars et de roseaux, en pleine sérénité. L'étang avait les proportions de la maison : à vrai dire, c'était plutôt une grande mare qu'alimentait la rivière voisine. On l'avait entourée de saules, et rien n'était plus décoratif que ces longues chevelures vertes frémissant au moindre souffle. Il y avait même un pont, traversant le bief étroit qui reliait l'étang à la rivière ; un pont rustique qui semblait construit surtout pour la joie des yeux et remplissait à merveille son office.

Murièle regardait, admirait, s'attristant à la pensée de la jeune disparue qui avait dû passer en ce lieu des heures si claires, entourée de ses enfants... Son regard fut soudain accroché par une sorte de tour carrée, aussi haute que laide, construite en planches et dénuée de la moindre recherche. Elle s'élevait à quelque distance du chalet, émergeant au-dessus de la houle verte des sapins. Une masse brune se distinguait nettement à son sommet.

— Qu'est-ce que c'est que ce... mirador ? demanda la jeune fille.

— Un ? Comment dites-vous, mademoiselle ? Ce n'est sûrement pas ça ! C'est une des tours qui servaient aux gardes, dans le temps, pour surveiller la forêt. À cause du feu, je crois. Personne n'y monte plus.

Lil regarda d'un œil distrait l'édifice que chaque hiver délabrait davantage, puis elle fut soudain attentive, et même haletante. Quelque chose venait de remuer dans la masse sombre qui couronnait la tour de guet.

— Mademoiselle !... Oh ! mademoiselle Murièle... Regardez ! C'en est une ! Les cigognes sont revenues !... Oh ! Quel bonheur ! Voilà quatre ans qu'on ne les voyait plus !... Les cigognes !... Vite, mademoiselle Murièle ! Il faut le dire à Mamée !... Et à Claude ! Et à Joëlle !... Et à Nell ! Et à tout le monde !... Les cigognes ! Les cigognes !...

Lil ne tenait plus en place. Elle trépignait de joie autant que d'impatience dans son désir de répandre la bonne nouvelle. Murièle n'eut pas le courage de lui imposer le frein de sa marche trop lente.

— Donnez-moi vos œufs et partez en avant.

— Vraiment, mademoiselle ? Vous ne voulez pas... protesta Odile pour la forme.

Elle avait déjà un pied en l'air et tendait son panier.

— Mais non, je ne veux pas ! Allez vite...

L'enfant ne se fit pas répéter l'invitation et disparut en bondissant comme un cabri sur le sentier herbu. Après un dernier regard au pavillon des saules, Murièle commença son escalade d'un pas hésitant, la main gauche crispée sur sa canne, la droite sur l'anse du panier d'œufs.

La découverte du chalet la laissait rêveuse. Cette bâtisse abandonnée avait contenu tant de bonheur familial qu'elle en était encore imprégnée, qu'elle le conservait comme un reliquaire garde, pendant très longtemps, la senteur du parfum qu'on y avait déposé. Et ce bonheur s'était si brusquement éteint !

« Ces petites... songeait Murièle, ces petites, si solitaires dans leur burg. Nell... presque une fille à marier, avec ses dix-sept ans proches... Claude, l'adolescente, l'imaginative... Joëlle, l'ardente... Ces petites qui soupiraient après la clé du bonheur en croyant qu'elle reposait au fond d'une malle... Lil, assurément, devait être la plus heureuse, car elle n'attendait l'arrivée d'aucun trésor pour partager avec tout ce qui vivait près d'elle, y compris les plantes, les richesses de son cœur.

« Et les toutes petites... Annick, la sauvageonne aux cheveux roux, Annick, pas complètement apprivoisée et qui se cachait pour un rien dans les retraites les plus inviolables... Qui l'élèverait ? Qui s'occuperait de Tite

et de Michou quand l'excellente aïeule ne serait plus, si Nell, un jour, suivait un époux ?... Peut-être le roi Xavier amènerait-il alors une autre reine dans le vieux château... Mais quelle femme n'hésiterait pas à se trouver soudain munie de sept filles !... Sans compter les enfants qui, par la suite, continueraient sans doute à accroître la maisonnée ! » Absorbée par ses suppositions, Murièle remontait en automate le chemin parcouru à la descente, trop distraite pour s'intéresser aux formes bizarres des roches qui bordaient le sentier, aux caprices des écureuils qui allumaient des flammes furtives à travers les sapins et faisaient dégringoler de menues brindilles. La forêt sentait bon la résine chaude. Au-dessus de sa tête, les trouées du dôme feuillu révélaient un azur sans nuages, tandis que des papillons blancs qui commençaient à voler çà et là annonçaient la chaleur. Mais Murièle allait, de sa marche claudicante, et ne voyait rien, n'entendait rien que ses voix intérieures.



Le matin même, en poursuivant la recherche d'un vase, la jeune fille avait pénétré dans le grand salon des Urvillé : une pièce qui lui avait paru aussi délabrée que solennelle. Au moment où elle allait se retirer en refermant le seul contrevent ouvert, Murièle s'était sentie invinciblement attirée par un tableau situé juste dans l'axe de la lumière. C'était le portrait d'une femme d'environ trente ans. Elle ressemblait beaucoup à Claude, mais avec le sourire toujours au bord d'une malice qui caractérisait Joëlle. Et cependant, l'expression de bonté qui n'appartenait qu'à la petite Lil transparaissait ici sur le visage de sa mère.

Longtemps, Murièle avait regardé le portrait de M^{me} Xavier d'Urvillé. Et il lui avait semblé que les yeux bruns du portrait se posaient à leur tour sur les siens, chargés d'un si profond message que Murièle, frissonnante,

avait vivement repoussé le volet : elle était sortie en oubliant son vase...

La jeune fille n'était plus qu'à quelques minutes du château et se demandait, à présent, comment pouvait être ce mystérieux roi Xavier qu'elle n'avait pas encore aperçu. Après avoir annoncé son retour imminent d'Amérique, il avait prolongé son séjour au pays des gratte-ciel, et de nouveau on l'attendait d'un jour à l'autre ; sans précision, car il se plaisait à surgir à l'improviste ! Aussi Murièle ignorait-elle tout de son apparence, à l'exception d'une photo en uniforme de collégien que sa grand'mère conservait sur sa table de chevet. Photo d'un potache à la figure ronde et aux bras trop longs pour les manches de sa veste. Ce qu'elle savait, c'est que ses enfants adoraient, bien que le redoutant un peu, ce papa intermittent qui apparaissait toujours flanqué de deux valises.

La promeneuse en était à ce point de ses réflexions : elle composait un roi Xavier, possesseur du léger embonpoint qui sied à un père de famille nombreuse, avec des cheveux grisonnants et une moustache, l'ensemble étant dominé par un regard d'aigle, noir et perçant comme celui de Joëlle, quand l'arrivée subite d'une canne à pêche dans son panier l'arracha à son portrait.

— Oh ! Mes œufs !...

Les dégâts paraissaient importants !

Le dernier tournant du petit chemin, le tournant le plus rapide, avait dissimulé, jusqu'à l'abordage fatal, le porteur des engins de pêche... lequel ne paraissait pas consterné outre mesure, mais plutôt saisi d'une formidable envie de rire !

C'était un homme châtain, habillé de gris, un ancien blond, grand et maigre, avec une allure jeune et un visage las, éclairé par des yeux d'un bleu dur qui s'amusaient beaucoup à l'abri de leurs lunettes. Il s'inclina :

— Mademoiselle, croyez bien que je suis navré... Absolument navré de ne pas pouvoir vous rencontrer sans démolir quelque chose !...

*

* *

Et la vie avait continué dans le vieux burg avec un rythme accéléré par les présences nouvelles. On y travaillait ferme !

Au début de l'après-midi de sa deuxième rencontre avec Murièle, M. d'Urvillé avait essayé sans succès de convaincre une de ses filles de

l'accompagner à la pêche. Distraction pour laquelle ces demoiselles, d'habitude, ne se faisaient guère prier. Ceci d'autant plus qu'un vigoureux soleil incitait à la promenade, ce jour-là. L'air était si calme que les trembles du bord de l'eau devaient en oublier de poursuivre leur incessant bavardage. Et voilà que toutes, mais là, absolument toutes les filles avaient décliné l'invitation paternelle. C'en était presque vexant, malgré la gentillesse des refus.

— Excuse-moi, papa... Une autre fois ! avait dit Nell. Aujourd'hui, je veux savoir comment s'habillent les Polynésiennes. Avec des fleurs, paraît-il !... Que ça doit être joli !...

Et elle s'était esquivée sans plus d'explications.

Comme Joëlle suivie de Claude arrivait au moment où s'enfuyait l'aînée, Xavier d'Urvillé avait renouvelé son offre :

— Qui m'accompagne à la rivière ?

— Impossible, papa ! avaient déclaré les filles d'une voix unanime.

— Nous prenons tout à l'heure le paquebot ou l'avion, ce n'est pas encore très décidé, avait dit Joëlle.

— Mais ce qui est sûr, c'est que nous traverserons l'océan Atlantique, le continent américain et l'océan Pacifique ! avait précisé Claude avec des yeux brillants.

— S'il en est ainsi. ». Allez, mes filles... Allez ! Moi, je ne vous emmènerais qu'au bas de la montagne... Ah ! voilà Lil. M'accompagneras-tu à la pêche, Lil ? J'invite ta chèvre et tes chiens... Et même Barbara !

— Oh ! papa... Allons-y demain ! Tout de suite, je ne peux pas... Dis, papa ? Tu sais exactement où ça se trouve, les îles Hawaï ?

Oui, papa le savait. Son prestige s'en était trouvé hautement consolidé dans l'esprit de ces demoiselles ! Il savait même beaucoup de choses, papa, et leur avait appris sur-le-champ que la capitale des îles Hawaï était Honolulu.

Annick apparaissant à son tour, le roi Xavier l'avait enlevée à bout de bras :

— Toi, au moins, tu te moques d'Honolulu, et je t'emporte avec moi...

Mais l'enfant rousse s'était mise à pousser des hurlements et à se débattre avec frénésie, en hoquetant « qu'elle aussi, elle voulait aller, avec les grandes à *Honorlurlu...* »

Du coup, Xavier d'Urvillé s'était avoué vaincu.

— Puisque Tite et Michou font la sieste, je n'ai plus qu'un parti à prendre si je ne veux pas demeurer solitaire... Mesdemoiselles, je vous accompagne. Nous irons donc ensemble à *Honorlurlul...*

Et c'est pourquoi Murièle, qui attendait son habituel auditoire dans le petit salon faisant suite à la chambre de l'aïeule, avait vu arriver ce jour-là un élève à l'air très sérieux, qui lui avait juré de donner le bon exemple.

✱

✱ ✱

Après qu'elle eut décidé de rester à Urvillé, Murièle, en parfait accord avec la grand'mère, avait tout de suite songé à aider les enfants dans leurs études. La jeune fille avait vingt-six ans ; titulaire de deux licences, elle avait cru la chose facile et avait présenté à l'aïeule un horaire qui avait fait sourire la bonne dame.



Mon enfant, vous êtes animée d'un beau zèle !...

— Mon enfant, vous êtes animée d'un beau zèle !... Mais vous courez à l'échec le plus certain avec un tel emploi du temps !... Je pense qu'il ressemble à celui de votre pensionnat ou de votre lycée... Ici, vous aurez une classe tellement fantaisiste !

Les enfants, jusqu'alors, suivaient des cours par correspondance et, une fois par semaine, elles descendaient au village le plus proche où une vieille demoiselle de la paroisse, ancienne institutrice, corrigeait leurs devoirs et leur donnait quelques directives.

Le premier examen renforça la conviction de Murièle : ses élèves savaient convenablement lire, écrire et compter. Mais en dehors de ces éléments de base, la totalité des autres matières leur apparaissait en bloc comme une histoire fastidieuse dont on se passait fort bien dans la maison...

On les eût certes, beaucoup étonnées, ces petites, en leur apprenant qu'un M. Molière, illustre écrivain de la cour du Roi Soleil, était déjà de leur avis en racontant :

... qu'une femme en sait toujours assez quand la capacité de son esprit se hausse à connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse...

Encore que le « pourpoint » et le « haut-de-chausse » aient de quoi laisser perplexes, quant à leurs emplois respectifs, plus d'une contemporaine de la télévision !

La jeune fille se piqua au jeu après l'avertissement de la grand'-mère ; elle échafauda mille et un systèmes, puis, en définitive se rangea à l'avis de son cadet. Bruno le saint-cyrien était un garçon à l'esprit original et fin, doué d'un solide bon sens. « Puisqu'elles sont fantaisistes... écrivit-il à sa sœur, contre-attaque par la fantaisie ! Pourquoi te croire obligée d'ennuyer ces petites, sous prétexte de les instruire ? »

Et c'est ainsi que Murièle demanda négligemment, au lendemain du déjeuner qui suivit la réception de cette lettre, « quelles étaient celles de ces demoiselles qui avaient envie de s'embarquer pour New-York ».

— Moi ! fit un chœur à l'unisson.

— Très bien ! acquiesça Murièle. Soyez prêtes, nous partirons à trois heures.

— Mais... Comment ? s'enquit Nell, un peu déconcertée.

— Vous verrez – Soyez exactes, surtout ! Les express n'attendent pas. Rendez-vous dans le salon de votre grand'mère.

— On emmènera Mamée ? s'inquiéta Lil.

— Naturellement. Si elle veut bien nous accompagner...

Intriguées, les cinq filles au complet s'alignèrent à l'heure dite sur les chaises basses et le canapé du petit boudoir de l'aïeule, transformé en salle d'étude à l'aide d'une table étroite et longue qui en occupait le centre.

Murièle arriva les bras chargés d'illustrés, de cartes postales, d'un planisphère et d'une mappemonde.

— Voilà. Vous êtes toujours décidées ? Mais un voyage si important, ça se prépare de loin. Nous allons d'abord penser aux bagages. Comment nous habillerons-nous ? Que mettrez-vous dans vos valises, Nelly ?

— Oh !... Moi, je n'ai pas grand-chose à y mettre, vous le savez, mademoiselle ! dit Nell en soupirant.

— Aucune importance. Comme nous ne partirons peut-être que dans... quelques mois... ou quelques années, nous avons le temps de dresser posément la liste de ce qu'il conviendra d'emporter et de le faire exécuter, ou de le fabriquer nous-mêmes ! Que pensez-vous d'un gros manteau de voyage, d'une robe en jersey qui ne se chiffonne jamais et d'un deux-pièces léger, en toile infroissable ? Il faut tenir compte des climats et des circonstances diverses dans lesquels on va se trouver.

La confection des valises, pour théorique qu'elle fût, donna lieu à une chaude discussion qui s'apaisa au moment de prendre le train, juste devant la locomotive qui haletait... Personne qui ne l'entendît siffler, dans le petit salon !

— Nous sommes donc à Strasbourg, maintenant, poursuivait Murièle. Là ! Vous nous voyez, Joëlle, sur la carte ?... Où pensez-vous que nous allons embarquer ? Nous prenons l'avion ou le bateau, pour traverser l'Océan ?

— L'avion ! dit Joëlle.

— Le paquebot ! firent Nell, Claude et Odile.

— J'irai avec Nell, affirma Annick.

— Nous prendrons donc le bateau, trancha Murièle. D'ailleurs, pour un premier voyage, c'est plus agréable. Où embarquons-nous ? Le Havre ? Bordeaux ?

— Saint-Nazaire ! lança Claude, qui connaissait le nom de la ville parce que sa marraine y habitait.

— Impossible. Du port de Saint-Nazaire, on s'embarque pour les Antilles et non pour l'Amérique du Nord, fit observer Murièle. Bordeaux étant généralement réservé à l'Amérique du Sud, je crois préférable de nous diriger vers le Havre. Attention ! Comme il y a trois Amériques, il

s'agit de nous embarquer pour la bonne. Cherchons New-York sur la mappemonde...

L'embarquement fut passionnant ! Et non moins la vie à bord ! Les enfants voguaient en plein bleu et commençaient à apercevoir les gratte-ciel du Nouveau Monde, quand la pendule de Mamée annonça quatre heures de sa voix désuète et passablement fêlée.

— Vous entendez ? fit Murièle. Quatre heures ! Ça suffit pour aujourd'hui. Nous débarquerons lundi prochain. Allez goûter.

— Non, non ! On descend à terre, mademoiselle ! pria Claude qu'approuvait la majorité.

Murièle fut inflexible. Elle ne voulait pas lasser son auditoire.

— La semaine prochaine, ce sera mieux encore ! affirma-t-elle. Nous visiterons les Etats-Unis à travers ses quarante-huit Etats. Dans les Montagnes Rocheuses, Lil, au parc de Yellowstone nous pourrions voir en liberté des ours, des élans et des biches...

Joëlle montera dans un bolide, sur la plage du Grand Lac Salé de l'Utah... Ceci après avoir montré à Nelly les fastes de Broadway, la plus longue rue de New-York et fait déguster à Annick des ice-creams, des glaces exceptionnelles. Quant à Claude, elle restera bien quelques jours en Louisiane, où elle sera étonnée de retrouver tant de souvenirs et de ressemblances avec la vie de la campagne française.

Les voyages ainsi organisés connurent un énorme succès ! Mamée elle-même entraînait dans le jeu quand ses petites-filles décidaient de l'emmener, si le trajet n'était pas réputé trop fatigant. On allait moins loin, quelquefois. À Lille, à Lyon, à Marseille... Histoire de mieux connaître la plaine du Nord, la vallée du Rhône ou la Côte Méditerranéenne. Murièle finissait par y prendre autant de plaisir que les enfants, et se dirait qu'après tout ces reportages à destination familiale en valaient peut-être beaucoup d'autres...

Ceci fut assurément l'avis du roi Xavier ! Durant son séjour à Urvillé, il se montra un auditeur fidèle à la suite du voyage à Honolulu et, dès lors, prit part à chaque croisière.

C'est au moment où l'équipe intrépide revenait du Japon, les yeux pleins encore de cerisiers en fleur, de mousmés en kimono et de toits pagodons, que le père des sept héritières sortit de sa poche une enveloppe arrivée le matin même, en leur déclarant :

— On m'écrit de Paris qu'une nouvelle piste se présente au sujet de la recherche de votre touroucou, mes enfants...



CHAPITRE V

LA FUGUE DE BARBICHE

- Cigogne !
 - Gigogne !
 - Je te dis que les mères *Gigognes* n'existent pas et que les mères *Cigognes* n'ont pas beaucoup d'enfants.
 - Pourtant, mademoiselle l'a dit.
 - Gigogne, elle a dit.
 - Alors, si elle a dit Gigogne, pourquoi soutiens-tu que les gigognes n'existent pas !
 - On parle d'une mère gigogne quand...
 - Donc, les gigognes existent !
 - Non !
 - Mais je te répète que...
- Affrontés tels des coqs de combats, le parti « cigogne » et le parti « gigogne » semblaient au bord des pires excès quand Murièle arriva sur les lieux de la colère. D'une main elle attrapa les épaules de Lil, de l'autre

celles de Joëlle, et fit pirouetter les deux petites qui se trouvèrent ainsi plantées devant le miroir de leur corridor, face à face avec des visages révoltés qu'elles ne s'imaginaient guère...

— Regardez-vous bien !... Vous voilà devenues vilaines comme des têtes de gargouille ! Et pourquoi, mon Dieu !...

Un double éclat de rire détendit les grimaces furibondes, tandis que Joëlle ne pouvait s'empêcher de poursuivre :

— Tout de même, mademoiselle, dites-lui, à cette entêtée...

— Vous avez tort toutes les deux ! décréta Murièle. Celui qui crie le plus fort ne prouve jamais qu'il détient la vérité, mais seulement qu'il a le gosier le plus solide.

— Quant aux « gigognes », elles n'existent pas en tant qu'êtres réels, poursuivit la médiatrice. Ce sont des personnages de fables ou de comédies, des mères de familles nombreuses ayant des ribambelles d'enfants accrochés à leurs jupes... D'autre part, je crois que les cigognes, vos oiseaux d'Alsace, n'ont guère plus de trois ou quatre cigogneaux par couvée. N'est-ce pas, Lil ?

— C'est sûr, mademoiselle... Si on allait les revoir ?

— C'est une bonne idée. Que Joëlle aille chercher les grandes pendant que j'essayerai de dénicher Annick.

L'enfant sauvage et rousse, on ne mit pas longtemps à la trouver, ce matin-là. Elle partageait avec les bébés les joies fragiles d'un équilibre de cubes, non loin du fauteuil de sa grand'mère.

Annick était souvent la favorite de la vieille dame. Il fallait tant de courage à l'avant-dernière, ne serait-ce que pour affronter les gens d'« En bas », ou ceux que l'on pouvait croiser en chemin... Et parfois même ceux de sa maison.

Clovis aussi devenait le protégé de Mamée. Réfugié sur le sommet de son siège, il observait d'un air narquois les jeux des caniches. Et Clovis semblait leur dire :

— Essayez donc de prendre ma place !...

Ceux-ci, du reste, s'appliquaient à ignorer la bête féline, trouvant beaucoup plus drôle de chiper un cube de temps à autre et d'aller le cacher sous un meuble... Histoire d'obliger les trois architectes à quelques poursuites.

— Je connais une petite fille que les cigognes sont très tristes de ne pas avoir encore aperçue, dit Murièle après avoir salué M^{me} d'Urvillé.

Annick sourit et regarda la jeune fille avec des yeux débordants

d'admiration » Elle savait si bien arranger les choses les plus effrayantes, cette Murièle ! Par exemple, ne lui avait-elle pas expliqué que son ange, invisible gardien, empêchait que tous les yeux ne se fixent sur Annick, – ainsi qu'elle le redoutait tellement, – quand l'enfant pénétrait dans une pièce ou dans un magasin du village. L'ange faisait écran...

Et Annick, depuis lors, se sentait à l'abri derrière ce bouclier d'ailes blanches. Elle en prenait de l'assurance, ne trébuchait plus en déclenchant des bruits terrifiants quand elle franchissait le seuil d'un lieu public ; elle ne lâchait plus son couvert en cassant une assiette pendant le déjeuner ; elle ne renversait plus son verre sur une nappe qui venait d'être lavée... Cet ange, véritablement, était un ami !

— On emmène les chiens ? demanda la petite en se levant.

Frétilants de ce qui leur restait de queue, Réglisse et Caramel bondirent par la porte dès qu'elle fut entr'ouverte. Tandis que Clovis, après avoir bâillé avec nonchalance et s'être étiré, descendait en souplesse s'installer sur les genoux de la grand'mère, certain à présent que nul ne l'en délogerait.

*

* *



Encore aidée d'une canne, elle s'encadrait entre Nelly et Claude

— Dites, mademoiselle, vous croyez qu'on l'a enfin trouvé, le touroucou ?

— Cela se pourrait, ma petite Claude, puisque votre papa a été prévenu qu'une piste sérieuse s'amorçait dans la région parisienne.

— Encore un mois avant d'être fixé, paraît-il... Oh ! si c'était lui... Quelle joie !... Ce Christophe, l'aurons-nous désiré !

— Le touroucou s'appelait donc Christophe ?

— Oui, Christophe.

Sur le chemin vert qui conduisait « En bas », Murièle et les cinq filles du roi Xavier commentaient la dernière et passionnante nouvelle annoncée par le père, la veille de son départ : une piste de l'héritier

insaisissable. Ce « touroucou », dont la venue devait changer la face des choses en haut de la montagne d'Urvillé, était-il enfin déniché ?

Murièle boitait toujours. Moins profondément, toutefois. Encore aidée d'une canne, elle s'encadrait entre Nelly et Claude, les trois plus jeunes parties en éclaireuses se relayant pour offrir des mûres à celles qui fermaient la marche.

— Les petites ont besoin de tabliers, dit tout à coup Nelly qui se dégageait rarement de ses soucis maternels. Le plus terrible, mademoiselle, reprit-elle après un silence, c'est que Mamée va écrire ce soir à Strasbourg pour commander une pièce de toile à carreaux beiges et blancs... et nous allons sûrement passer l'été au milieu de ces petits carreaux-là... Ce sera morne à souhait, ce beigeasse... Oh ! s'il pouvait surgir, ce touroucou !...

— Je ne sais pas si le touroucou surgira, dit Murièle, mais je vous certifie que mon frère Jacques arrivera, lui, après-demain. Il m'emmènera à Strasbourg pour une nouvelle radio. J'y passerai la journée et, peut-être, avec l'assentiment de votre Mamée, pourrai-je vous en rapporter quelque chose de plus... de plus seyant.

— Oh ! Je vous en prie, mademoiselle Murièle... Essayez ! soupira Nell.

L'aînée des Urvillé était la plus régulièrement jolie. Même engoncée dans la solide blouse de cotonnade écrue qui constituait l'uniforme du jour, elle rayonnait d'une fraîcheur que rehaussaient de magnifiques tresses dorées, serrées autour de sa tête. De toute part, une mousse lumineuse s'en échappait qui formait halo dans le moindre soleil. Nonchalante et douce par tempérament, Nell ne deviendrait sans doute jamais une de ces créatures brillantes, telle que serait peut-être Claude, et peut-être Joëlle. Mais on avait l'impression que la vie, à ses côtés, s'écoulerait sans heurts, dans la paix que donne la certitude. Ses yeux, clairs et tranquilles comme les lacs des Vosges, ne trahissaient guère d'agitation. En revanche, on y lisait quelquefois un profond ennui, et même un véritable chagrin, quand l'aînée du roi Xavier prenait conscience de la rusticité de sa garde-robe. Cette grande fille calme, en tenue de fermière, gardait assurément la nostalgie des toilettes fleuries, des soies et des velours dont une jeune maman, si tôt disparue, se plaisait à parer sa petite enfance. Et qui sait si Nell, dans le fond de son cœur, ne désespérait pas, ainsi vêtue des seules tuniques de Peau d'Ane, de conquérir jamais le prince Charmant...

— Que fait-on, ce soir, mademoiselle ? demanda Claude. Aucune coquetterie ne la tourmentait, celle-là. Mais Claude avait un si ardent

désir de savoir et de connaître !... Il lui semblait que son existence s'agrandissait depuis l'arrivée de Murièle. Les vieux monts qui entouraient Urvillé ne lui paraissaient plus être les farouches gardiens d'un horizon défendu... Derrière eux, il y avait la plaine, des rivières, des fleuves, la mer, d'autres montagnes encore qu'il était merveilleux de pouvoir situer et parcourir au gré de sa fantaisie, fût-ce par la pensée.

Parmi les décors de sa vie quotidienne, à travers les vastes pièces de la demeure ancestrale, à travers la multitude des sapins toujours pareils à eux-mêmes, circulaient maintenant les ombres amicales des nouvelles conquêtes de Claude... Et Dieu sait s'il y en avait, surgissant des siècles et des espaces ! Fragiles et gracieux fantômes des Dames d'autrefois... Images captivantes des héros de tous les temps... Silhouettes pittoresques des humains qui cheminent sur l'autre versant de la planète.

— Mademoiselle, répéta Claude, que ferons-nous, cet après-midi ?

Murièle était distraite, engourdie par un rêve que provoquaient les senteurs du bois, des feuilles et des herbes. Senteurs si puissantes, sous le soleil d'été... Elle répondit cependant :

— Cet après-midi... Eh bien ! cet après-midi, nous le passerons en compagnie d'une marquise de la cour du roi Louis XV. Tenez, en compagnie de la marquise qui donna à l'une de vos aïeules ce ravissant éventail de dentelle et de nacre qui est dans la vitrine de votre Mamée. Et je vous assure qu'elle nous en racontera des événements ! Ceux de la cour et de la guerre... Cette marquise recevait sûrement beaucoup d'ambassadeurs, elle nous dira aussi ce qui se passait dans les pays voisins.

Les leçons d'histoire de France se passaient ainsi à Urvillé, et cette belle histoire devenait autre chose qu'un sombre tableau de batailles et de traités, avec des dates impossibles à retenir, à travers une succession de rois qui changeaient à chaque moment de prénoms, ceci pour achever d'embrouiller les époques !

On avait commencé par supposer que le chat Clovis se trouvait égaré, non sur la route de Strasbourg, mais dans un village de Gaule, et qu'il avait été recueilli par une druidesse... Quelle sorte d'existence se serait alors déroulée autour de ce chat, tandis que gouvernait le roi du même nom ?

En remontant les siècles, Murièle inventa, par exemple, un page de François I^{er}, qui arrivait au château et racontait la chronique de son temps ; puis une chasse à courre, que conduisait Henri IV et à laquelle on s'invita ! La semaine précédente, les « princesses » d'Urvillé goûtaient

chez M^{me} de Sévigné.

Sans chercher à amenuiser les grandes lignes d'une époque au profit de ses détails – insignifiants, mais drôles, – la narratrice se servait de ceux-ci pour rendre vivant, familier à ses jeunes amies, ce passé prestigieux qui demeure notre richesse tout autant que notre gloire. Ce passé que nous envient si fort les peuples neufs.

Après quelques pas en silence, Lil et Joëlle accoururent, en proie soudain à la plus vive exaltation.

— Venez vite ! Nous avons vu un renard. Il trotait vers l'oratoire. Dépêchez-vous ! Peut-être que vous le verrez encore.

Un étroit sentier s'amorçait sur la droite du chemin d'« En bas ». La troupe s'y engagea, feutrant les pas et brusquement muette.

— Regardez... Là !... souffla Lil en retenant les caniches par leur collier.

Traînant sa queue avec importance, comme s'il savait qu'elle est son plus bel ornement, un renard roux se faufilait entre les branches basses des sapins. Il leva son museau fuyant, huma l'air, un instant immobile, puis, inquiet sans doute par les effluves que dégageait la troupe, disparut dans l'épaisseur de la forêt.

— Où mène ce sentier ? demanda Murièle.

— À un vieil oratoire, autrefois très fréquenté, dit Claude. On y accède en venant de la route par une belle montée. Il est tout près, maintenant. Nous rejoindrons quand même le chalet des Saules par le bas de la montagne. Elle a un nom qui vous plaira, mademoiselle, notre Vierge de l'Oratoire : elle s'appelle : « Notre Dame des Jolis Soupirs ».

— Et pourquoi ce charmant vocable ? fit Murièle.

— Vous comprendrez tout de suite en la voyant. D'ailleurs, nous y sommes.

« Notre Dame des Jolis Soupirs » était une Vierge très ancienne, une statue de pierre peinte comme se plaisaient à en tailler les artistes du XV^e siècle. Elle avait un cou interminable que surmontait une tête petite et ronde. Tête sans couronne, au visage puéril sur lequel s'avancait un voile décoloré. Cette Vierge, toute vêtue de bleu, présentait à ses fidèles un enfantelet exagérément joufflu qui tendait un anneau dédoré, tenu par sa main gauche. La Mère et le Fils s'abritaient sous un auvent de roche, entouré de branches de sapin. À leurs pieds se tenaient deux jarres munies de couvercles. Sur l'une on lisait « Demandes » et sur l'autre « Merci ».

— Voilà, expliqua Claude. On prie cette Vierge chaque fois que l'on

soupire d'être séparé d'une personne aimée. Comme, le plus souvent, ces soupirs demandent un fiancé ou une fiancée, l'Enfant Jésus leur promet l'anneau du mariage.

— Mais ces troncs ? demanda Murièle. Ils contiennent de l'argent ?

— Absolument pas ! Regardez...



Claude souleva les couvercles. Les objets les plus hétéroclites s'entassaient pêle-mêle dans la jarre de droite : on distinguait une pipe, un nœud de velours noir, une broche, une cravate, un rond de serviette, plusieurs mouchoirs... Il fallait que l'offrande eût appartenu à la personne éloignée.

Dans l'autre jarre, il y avait des cœurs en verre, en métal, en bois pour la plupart. Ils témoignaient des degrés variables de fortune et de reconnaissance des bénéficiaires. Tous portaient des initiales et des dates.

— Quand les filles du roi Xavier viendront-elles offrir des présents à l'oratoire ? demanda Murièle taquine.

Les filles poussèrent des soupirs, plus désolés que jolis. Une fois encore, Joëlle résuma l'opinion générale :

— Si le touroucou n'arrive pas, nous nous demandons quelquefois comment un prétendant aurait l'idée de grimper jusqu'à notre nid d'aigle... Un, peut-être encore... Mais pour qu'il y en ait sept !... acheva-t-elle en riant, — assez peu émue par une perspective qui lui semblait tellement lointaine.

— Qui connaît les voies du destin ?... fit Murièle songeuse. Je suis bien arrivée à Urvillé, moi, et sans la moindre intention d'y venir !

* *

Au pied de l'ancienne tour de guet, une demi-douzaine de paires d'yeux étaient maintenant braqués sur la demeure des cigognes. Les promeneuses s'étaient assises dans l'herbe, tandis que les chiens s'amusaient à de vaines poursuites après les papillons.

Caramel, surtout, un instable par nature qui avait le temps de faire trois tours alors que Réglisse commençait seulement à se mettre en action. Le roi Xavier disait que le chien blond avait dans les pattes un mouvement perpétuel et chacun s'inquiétait quand par hasard, il demeurait immobile !

Au faite de la tour désaffectée, le cou redressé d'une cigogne, blanche sur le fond d'azur, se détachait de la masse noirâtre et assez haute du nid, car ce nid était vieux et chaque année surélevé. L'animal ne bougeait pas.

— C'est bien ça ! Elle couve, cette « mère cigogne » fit Joëlle, un tantinet moqueuse à l'égard de Lil qui dédaigna l'attaque en enchaînant :

— Oui, elle couve. Le fils de la fermière me l'avait dit. Oh ! regardez, voilà le mari !

Volant à une grande altitude, « le mari », petit point noir qui se précisait avec rapidité, décrivait en planant de magnifiques spirales, ailes largement déployées, pattes et cou en ligne. Élégant et sûr de lui, il se posa au bord du nid, déchargea son bec dans celui de sa femelle, fit entendre un claquement sonore, puis vint se poser non loin des enfants, à dix pas de Caramel pétrifié... Sans oser remuer, le caniche regardait cet énorme poulet haut sur pattes, chaussé de pourpre, avec des ailes noires et, surtout, muni d'un bec si rouge et si étrangement long !

À terre, la cigogne se tint debout un instant, comme pour faire admirer son allure grave et digne entre toutes, puis d'un pas tranquille se dirigea vers l'étang bordé de saules.

— Aucun doute, fit Claude, ce sont nos cigognes. Autrement, elles ne seraient pas si familières. Peut-être l'une d'elles était-elle malade ou blessée durant les quatre étés où elles ne sont pas venues. Je sais que les couples de cigognes sont très unis et que l'un des époux demeure près de l'autre toute l'année, là où ils se trouvent, si l'un d'eux devient accidenté. Que cela me fait plaisir de les revoir !

— Les cigognes mangent les rats et les serpents, n'est-ce pas ? dit Murièle. Il paraît, malheureusement, qu'en France elles se raréfient. Mon frère Bruno, qui passa en Hollande ses dernières vacances, me disait que, là-bas, les paysans les attirent en mettant de grandes caisses rondes sur

leurs toits, ou même en installant leurs vieilles roues de voiture, portées à plat par le trou du moyeu à l'extrémité de longs mâts solidement fichés en terre. Mais il vous le dira lui-même, car je pense que, le mois prochain, notre saint-cyrien passera par Urvillé en se rendant chez Jacques, à Strasbourg. Vous verrez comme mon petit frère est plein de gentillesse.

— Ah ! tant mieux ! dit le chœur des demoiselles d'Urvillé ravies à la perspective d'une connaissance nouvelle.

— Mademoiselle, proposa ensuite Joëlle, si on baptisait les cigognes ?

— Bien sûr, acquiesça Murièle. Qui a une idée ?

La recherche du nom idéal ne fut pas très facile, car les nobles échassiers, à la fois familiers et distants, ne supportaient guère d'être affublés d'une fantaisie grotesque ou ridicule. La Grèce antique vint au secours des filles d'Alsace.

— Puisque les couples de cigogne sont des modèles de fidélité conjugale autant qu'amateurs de voyages au long cours, que diriez-vous d'Ulysse et Pénélope, dont je vous ai conté la légende ? offrit Murièle.

La proposition soulevait l'enthousiasme, quand les sourires se figèrent à la vue de Lil qui revenait de la ferme avec un visage empreint de désolation.

Elle s'était absentée sans bruit pour aller quérir sa bique, invisible ce matin-là. Et voilà que Barbiche, sa chèvre brune, depuis l'aube demeurait introuvable...

*

* *

L'après-midi fut morne malgré les aventures de la marquise Louis XV. Sans partager l'amour de Lil pour sa chèvre, toutes les sœurs de la petite fille au cœur tendre s'assombrissaient de son inquiétude, proche parente du chagrin.

— Dites, mademoiselle Murièle, si ma chèvre faisait comme celle de M. Seguin et rencontrait le loup ?

— Mais non, Odile ! grondait Murièle. Ne confondez pas les histoires romanesques et la réalité. Il n'y a plus de loup, dans votre montagne d'Urvillé, c'est un renard que nous avons vu ce matin... Les renards mangent les poules et non les chèvres.

Lil n'était nullement convaincue.

— Alors, où est-elle, ma Barbiche ?

Frantz, le petit fermier, escalada le chemin vert avant le dîner, ne portant, hélas ! aucune bonne nouvelle. Toujours pas de chèvre malgré l'expédition qu'il avait entreprise dans les bois d'alentour.

Odile ne mangea au dîner que sa soupe, dédaignant une quiche succulente. Elle annonça qu'elle monterait dès la fin du repas dans la chambre qu'elle occupait avec Joëlle, – alors que Nelly couchait avec les bébés, et que Claude partageait la pièce d'Annick. Tous ces dortoirs étaient situés à l'étage, carrelés de rouge et sévèrement meublés à la mode campagnarde.

Lil s'en fut donc, sans fournir d'explications, et refusa de prendre part au jeu de domino qui s'organisait sur la terrasse où il faisait jour encore.

Après quelques parties dénuées d'entrain, la nuit se mit à engloutir peu à peu les grands bras des sapins et des cèdres du plateau, à faire briller ses étoiles et à répandre sa paix sur la vieille demeure ; tandis que les grillons orchestraient les mélancolies du crépuscule, que la terre se reposait d'un souffle trop ardent et promettait sa fraîcheur aux plantes en détresse. Murièle éprouva soudain l'envie d'être seule. Elle souhaita à ses jeunes amies des rêves à la mesure de leurs espérances, puis se retira dans sa chambre.

La jeune fille commençait une lettre au saint-cyrien, lorsque Joëlle fit irruption à ses côtés sans presque avoir pris le temps de frapper.

— Mademoiselle Murièle !... Lil n'est pas dans son lit, ni nulle part dans la maison. Je suis sûre qu'elle est en train de chercher sa chèvre dans la montagne.

— Quelle folie !... Attendons un moment. Si elle n'est pas là dans une demi-heure, vous avertirez votre grand'mère.

Depuis deux heures, maintenant, toutes les femmes et les filles d'Urvillé, Gertie y compris, échafaudaient, réunies sur la terrasse, les suppositions et les plans les plus divers.

Après une vaine inspection des alentours, l'angoisse commençait à tourmenter les esprits et chacune, sans vouloir le dire aux autres, imaginait le pire. Odile gisant blessée au fond d'un ravin... Ou subitement prise d'amnésie, ayant perdu la mémoire... À moins, encore, qu'elle n'ait été victime de quelque bête malfaisante. Il y a parfois des vipères qui s'attardent au creux des roches...

La maison ne possédant que deux lanternes, on venait de décider qu'un groupe descendrait la petite route et un autre le chemin vert, au moment même où l'apparition d'une étoile qui grossissait à vue d'œil suspendit les conversations et fit battre les cœurs.

En s'approchant, l'étoile devint une lampe balancée au poignet d'un jeune garçon. Près de lui, Lil se cramponnait aux poils de sa chèvre. Un chien haut sur pattes accompagnait le trio.

— Voilà ! expliqua Lil en arrivant, d'une voix cristalline et le plus tranquillement du monde. J'ai retrouvé Barbiche. Elle était couchée près du loup. Le loup, c'est le chien de Christian... « Christian, c'est lui, continua-t-elle en désignant le porteur de lumière. Il est bien gentil, il a voulu me ramener. Le chien aussi est gentil. Pourtant, on l'appelle « Filou » !... Ils habitent une maison creusée dans le rocher... »





CHAPITRE VI

CHRISTIAN ET SON FILOU

Christian et le dénommé Filou, un magnifique berger allemand, devinrent bientôt des amis d'Urvillé.

Le soir même de la fugue, tandis que ses yeux se fermaient de sommeil et après une sévère admonestation de son aïeule, Lil avait raconté son aventure dès le départ de son compagnon. Au lieu d'aller se coucher, elle était retournée à la ferme après le dîner ; Frantz, pressé de questions, avait fini par lui dire qu'un cantonnier avait vu sa chèvre sur la grand-route. Et voilà Lil sur la route...

À tout hasard, elle s'était dirigée vers la droite, avait marché un peu et s'était retrouvée à un passage à niveau. Odile connaissait l'enfant de la garde-barrière, une fillette de l'âge de Joëlle, qui se trouvait parfois à ses côtés dans l'église du village. Une église très ancienne, au clocher en forme de bulbe, comme on en voit souvent en Alsace. Et ce lieu de prières, de même que quelques autres dans la région, était une église mixte, qui servait alternativement au culte catholique et au culte

protestant, depuis que le roi Louis XIV en avait ainsi décidé. À Urvillé, d'ailleurs, Mamée, le roi Xavier et Gertie se rendaient aux offices du pasteur, tandis que les filles allaient à la messe du dimanche, tout comme le faisait leur maman, d'origine bretonne.

L'enfant de la garde-barrière s'était souvenue d'avoir vu la chèvre brune traverser les voies. Une chèvre qui lui avait brouté deux ou trois salades de son jardin ! Ce que la petite n'avait pas dit, c'est qu'elle avait chassé l'animal avec de rudes taloches... Alors, la chèvre avait pris le chemin de la colline située juste en face, de l'autre côté du passage à niveau. Odile devrait aller voir par là. Elle rencontrerait peut-être les habitants de la maison dans le rocher ; mais, à vrai dire, ces étrangers ne paraissaient pas méchants...

La fillette, qui regardait passer les trains depuis si longtemps qu'elle n'entendait plus leur vacarme, ayant ainsi parlé, Lil s'était engagée sans hésitation sur le sentier indiqué. Si les routes l'effrayaient un peu, les chemins étaient ses amis, et puisque ces gens des rochers n'étaient pas réputés méchants... Etaient-ils nombreux ? Elle aurait dû le demander !... Une colonie de pauvres, sans doute, campait dans cette maison qui avait une situation tellement bizarre !

Avec l'apparition des chauves-souris et des premières étoiles, Odile avait accéléré le pas en prenant conscience des signes avant-coureurs des ténèbres.

Elle se disait qu'elle aurait mieux fait d'entraîner Joëlle dans cette aventure, à l'instant où un spectacle inattendu avait arrêté son ascension.

À force de grimper, Lil était arrivée presque en haut de la colline, et voilà que le dernier tournant de son chemin s'élargissait en terrasse. La terrasse courait le long d'une façade qui murait une grotte ; elle était garnie de caisses de fleurs et d'un guéridon qu'encadraient deux fauteuils. Deux hommes dans ces fauteuils, dont l'un semblait âgé, portait la barbe et fumait la pipe ; l'autre, un adolescent, caressait un chat. À leurs pieds, Barbiche et le loup, fraternellement accotés, surveillaient d'un air béat les carrés de vigne qui dégringolaient les pentes d'alentour et commençaient à se noyer dans l'ombre.

— Barbiche ! avait appelé Lil d'une voix mal assurée.

Docile, la chèvre s'était levée, reconnaissant sa petite amie à grands coups de tête.

— Oh ! vilaine Barbiche, avait continué Lil en saisissant les cornes de l'ingrate. Vous savez, monsieur, c'est ma chèvre !...

— Je le vois ! Je le vois ! avait dit le vieux monsieur en souriant dans sa

barbe blanche. Elle est venue toute seule ici, cette chèvre. Elle était si familière et si drôle que nous ne l'avons pas chassée... Tu habites loin, ma petite ?

— Très loin !... Là-haut, avait répondu Lil avec un geste vague. C'est la fille de la garde-barrière qui m'a dit...

— Christian ! avait ordonné le vieil homme au jeune garçon qui ne disait mot, prends la lanterne et ramène cette gentille enfant à sa ferme.

À sa ferme ! Un peu intimidée, Lil ne protesta pas. Et puis, n'était-ce pas normal qu'on prît pour une fille de fermière cette petite qui réclamait sa bique... Nelly se fût sans doute émue davantage d'une méprise qui amusa plutôt « la mère aux bêtes ». Du moment que le garçon muet allait l'accompagner, tout était bien !

Et voilà que durant le temps du retour, trois quarts d'heure environ, l'adolescent avait parlé. Il avait parlé de telle façon que ce furent deux amis qui arrivèrent au domaine.

Maintenant, à Urvillé, on savait que Christian était le petit-fils de M. Le Hir, un ancien professeur de Sciences naturelles, passionné d'apiculture. Christian avait quinze ans. Il était orphelin, fils unique, préparait son bachot et vénérât son grand-père.

Aussi original que savant, ce dernier, qui habitait la Touraine, avait décidé aux vacances précédentes, à la suite d'un voyage en Alsace, d'y installer une maison dans le rocher, autrement dit une habitation de troglodytes, une caverne aménagée ainsi qu'on en voit fréquemment dans les régions qui bordent la Loire.

L'idée avait enchanté le petit-fils ! Cette colline, près de la route, offrait vers son sommet l'abri naturel désirable. Quelques ouvriers avaient pourvu ses grottes (il y avait trois compartiments) d'un mur, de portes et de fenêtres, de cheminées et de moyens d'écoulement pour une eau que fournissait une source proche. Aux vacances de Pâques, Christian et son grand-père avaient réalisé toute l'organisation intérieure du logis et, depuis un mois, ils s'émerveillaient chaque matin d'y demeurer !

— Odile n'a rien remarqué parce qu'il faisait déjà sombre quand elle est arrivée, avait expliqué l'adolescent par la suite.

Car depuis la nuit de sa présentation mémorable, Christian faisait chaque jour une visite au burg, où chacun l'attendait.

« Mais j'espère que vous viendrez toutes, avait-il continué, et vous verrez alors !... Nous avons même une ruche vitrée, scellée dans le mur, moitié dedans, moitié dehors, pour que grand-papa puisse observer ses chères abeilles. Lui et moi n'échangerions pas notre trou dans le rocher

contre le plus bel hôtel de la contrée ! »

Il avait donc été convenu qu'on irait en nombre admirer la pittoresque résidence, aux premiers jours de la deuxième quinzaine d'août. Car jusque-là, il ne pouvait être question d'escapade si importante : Urvillé ressemblait à un royaume en pleine effervescence. Ses sujets se préparaient à fêter le quatre-vingtième anniversaire de la reine-mère.

— Il faut que ce soit sensationnel ! avait déclaré Murièle.

Ceci pour briser un peu le rythme des vacances si studieuses auxquelles les enfants s'étaient astreintes, afin de rattraper le temps perdu. Pareil enthousiasme méritait une détente.



Aussi préparait-on, avec fougue et minutie, l'anniversaire de M^{me} d'Urvillé. Bien sûr, la bonne dame ne voyait rien et n'entendait rien, décidée à ignorer les conciliabules des veillées et les travaux en cours, précipitamment dissimulés dès qu'elle apparaissait ! Mamée jouait le jeu avec bonheur, touchée de l'élan que chacun apportait à la préparation du grand jour.

Dans leur zèle, les ouvrières en oubliaient même de reléguer leur vieille tenue, alors que Murièle était rentrée un soir, de Strasbourg, porteuse de tant de merveilles que les filles du roi Xavier n'en rassasiaient pas leurs prunelles !

Il n'y avait pourtant que de la toile de coton, dans les paquets.

De la toile robuste et qui se lavait bien. Mais tout un arc-en-ciel, et plus encore, un jardin, semblait répandu sur la table d'ardoise dans une profusion féérique, quand ces demoiselles étaient venues assister, un peu anxieuses, au déballage des colis...

Elles avaient vu des coupes d'étoffe rose pâle, des bleus ciel et des bleus

lavande, des verts d'eau, des jaunes d'or et des jaunes citron, des gris d'argent et du lilas. Ces tissus mélangés à d'autres, parsemés de grandes fleurs ou de minuscules corolles : n'est-ce pas en Alsace que l'on découvrit l'art d'imprimer sur les étoffes...

Tour à tour, les cinq aînées avaient été invitées à dire leurs préférences et à choisir leur harmonie.

— Vous avez chacune de quoi vous faire deux robes, expliquait Murièle. Et je vais vous donner le moyen d'en avoir quatre !

— Oh ! mademoiselle, nous ne pouvons pas redemander à papa... avait commencé Nell d'un ton plein de regret.

— Il n'en est pas question, avait coupé la jeune fille. L'important est de savoir utiliser au mieux ce qu'on a sous la main. Choisissez vos deux couleurs, Nell.

Et Nelly s'était décidée pour un métrage d'un bleu très pâle, assorti à ses yeux, ainsi que pour un second, dont le fond pareillement bleu se parsemait d'énormes marguerites blanches et de coquelicots.

— Très bien, avait dit Murièle. Au lieu de tailler deux robes, vous taillerez deux corsages et deux jupes. En les mélangeant vous obtiendrez : corsage uni avec jupe à fleurs, corsage à fleurs avec jupe unie. Et en les appareillant : robe à fleurs et robe unie. Est-ce que cela ne fait pas quatre aspects différents ? Allez ! Au travail !... Voilà des patrons... Et que je ne vous entende plus gémir sur vos allures de paysannes.

Les jours qui suivirent connurent donc la fièvre de la création, on tailla, on roгна, on bâtit, on cousit, on se piqua. On se trompa dans les assemblages. On recommença. Le tout avec une ardeur qui rajeunissait Mamée, grande inspectrice des jolis petits points et des autres ! Murièle faisait ronfler la machine à coudre.

À la fin de la semaine, les robes étaient terminées et leurs destinataires se trouvaient aussi heureuses que les mannequins de la Haute Couture après un défilé triomphal dans les salons parisiens.

Le plus surpris fut le roi Xavier, lequel, selon son habitude, arriva à l'improviste un après-midi où ses filles se balançaient sur les branches basses des derniers sapins de la montée. Elles prirent d'assaut sa voiture.

— Papa ! Papa ! Regarde-nous...

Le conseil était superflu ! Xavier d'Urvillé, enfin parvenu à s'extirper de son siège, ayant juché une des jumelles sur chacun de ses bras, examinait l'une après l'autre les demoiselles de la maison.

Où étaient les jeunes sauvageonnes fagotées dans de vilains sarraus et rêvant d'impossibles falbalas ? Sept filles aux cheveux bien brossés,

souples et brillants, levaient vers le père des visages radieux, tout resplendissants de leur nouvel extérieur et de leur satisfaction intime.

Xavier chercha Murièle qui lisait auprès de la grand'mère. Un peu ému, il se dirigea vers les deux femmes.

— Je ne demande pas, murmura-t-il, quelles sont les fées qui ont ainsi métamorphosé ces gamines.

— Tu peux la remercier, Xavier, dit l'aïeule en désignant Murièle.

Une Murièle épanouie dans sa robe couleur du ciel et qui savourait la joie commune.

— Et je crois que, lui aussi, tu peux le remercier, continua Mamée en caressant Clovis.

Lequel profitait de l'occasion pour emmêler sans remède tous les écheveaux que la bonne dame, depuis plusieurs heures, s'appliquait à débrouiller !

Après les premières effusions du retour, le père dut répondre à la question qui brûlait toutes les lèvres.

— Et le touroucou ?

— Patience, mesdemoiselles, patience ! L'enquête se poursuit. Je vais connaître sous peu l'adresse de l'institution où votre supposé cousin achève ses études.

— Même pendant les vacances ? demanda Murièle.

— Si notre piste est bonne, l'enfant passe également ses vacances dans un collège, puisqu'il est sans famille.

— Pauvre Christophe ! soupira LiL Il est temps qu'on le retrouve et qu'on l'amène parmi nous...

Comme le jeune habitant du rocher, Christian, et son Filou à quatre pattes arrivaient au domaine, on les présenta à M. d'Urvillé qui regarda avec beaucoup de sympathie cet adolescent blond, aux yeux clairs comme ceux de Nell ; mais des yeux dont l'expression énergique dénotait une volonté qui n'était point l'apanage de la gracieuse aînée.

— Vous êtes alsacien ? demanda Xavier d'Urvillé qui pensait que six filles et un pareil garçon auraient tout aussi bien fait son bonheur.

— Non monsieur... tourangeau, comme grand-papa.

Christian avait donc été enrôlé dans la « conspiration de l'anniversaire ». Il possédait une bicyclette qui lui donnait des ailes et rapportait des villages voisins, avec une obligeance sans limites, toutes les emplettes dont le chargeaient ses petites amies. Quant au roi Xavier, il arrivait juste à point pour renflouer les fonds en baisse de tirelires qui tintaient fâcheusement le creux. Ne fallait-il pas se procurer, coûte que

coûte, les matériaux nécessaires à l'exécution des cadeaux ?

Le soir, dans sa chambre, Nell tricotait une écharpe. Claude avait brodé un napperon et composait des vers. Très douée pour le dessin, Joëlle reproduisait sur parchemin, en tirant la langue à force d'application, une vieille enluminure qu'elle voulait encadrer. Tandis que Lil, sous la direction de Murièle, achevait un amusant panier à ouvrage, une sorte de corbeille pliante faite avec des morceaux de carton articulés, recouverts des chutes des étoffes qui venaient d'embellir ces demoiselles.

La pauvre Annick avait frôlé le désespoir ! Elle n'arrivait pas à trouver pour son aïeule la chose qu'elle tenait à faire toute seule, et qui serait digne de l'événement !

Ce fut Christian qui la tira d'embarras en lui proposant comme modèle un bibelot qu'il avait remarqué chez sa marraine : une pelote représentant un cactus facile à imiter, en tricot ou en drap vert foncé. Il ne se rappelait plus bien le détail, mais plus la forme serait biscornue et plus ce serait réussi ! On mettrait le pseudocactus dans un vrai petit pot à fleurs, empli de sciure teintée ; l'objet, garni d'aiguilles et d'épingles représentant les piquants naturels de la plante, était original et même utile.

Ah ! ce Christian... Dès l'abord, il avait sans réserve conquis l'enfant timide, au grand étonnement de la famille. Et il n'était pas rare, maintenant, de voir Annick, installée sur le porte-bagages, partir avec son favori pour quelque randonnée.

Murièle confectionnait un manchon qui réchaufferait les mains fines et parcheminées de la vieille dame. L'hiver est long, l'hiver est rude en Alsace... Et il viendrait vite.

Quant au roi Xavier, après avoir déploré de ne pouvoir attendre le fameux jour à Urvillé, il promit d'envoyer une surprise et, surtout, proposa que la fête se déroulât au pavillon des Saules, que l'on rouvrirait à cette occasion.

Nelly et Claude y avaient pensé, se souvenant que, jadis, on s'amusait beaucoup dans le petit chalet, intime et gai plus que l'imposante ruine d'« En haut » ; mais elles n'avaient osé en parler, car la maisonnette était demeurée close depuis la disparition de leur mère.





CHAPITRE VII

LE GRAND JOUR

- Attention, Lil, tu vas m'éborgner avec ta tête de loup !
- Si tu préfères enlever les araignées, moi je veux bien. Mais tu as tellement peur de ces bêtes-là, ma pauvre Clo !...
- Sauve qui peut ! cria soudain Joëlle. J'arrive avec des grands seaux d'eau...



— Oh ! laisse-moi donc essayer les meubles en paix ! protesta Nell bousculée de toutes parts.

— Alors, cette vaisselle ? Ça se termine, Annick ? Tu n'en as pas trop cassé ? continua la moqueuse Joëlle en glissant un œil dans la cuisine où Murièle et l'enfant rousse s'attaquaient au contenu des placards.

Cependant que Christian complétait l'équipe en huilant chaque serrure.

Quoiqu'il fût de dimensions restreintes en comparaison du vieux château, la révision complète du chalet comportait un gros travail auquel le groupe s'attelait avec entrain. Il faut pourtant avouer que (Nell et Lil mises à part, qui ne se défendaient pas d'une vocation de « mère-plumeau », comme le remarquait encore Joëlle !) les filles d'Urvillé accomplissaient les travaux domestiques sans le moindre enthousiasme... Mais une pensée nouvelle stimulait à présent leur ardeur : Murièle ne leur avait-elle pas expliqué l'esthétique, autrement dit l'embellissement du corps, que l'on peut obtenir en pratiquant avec régularité ce sport utilitaire qui se nomme le ménage ? Qui peut nier, en effet, que frotter le parquet de la jambe droite, puis de la gauche, ou même des deux à la fois (et il est recommandé de chançonner en cadence) affine les chevilles et fortifie les mollets ?... Que le fait de balayer ou de broser une armoire vous donne des bras ronds et une taille souple, à condition d'aller très vite ?

Afin d'avoir une belle démarche et une colonne vertébrale sans défaillance, à Urvillé, le matin on ne portait plus les fardeaux qu'en les mettant sur la tête, à la façon des Arlésiennes et des négresses d'Afrique. Ce qui assurait à leurs émules, avant d'atteindre à la fière allure, des fous rires inextinguibles dont se réjouissaient tous les échos.

Christian, lui, était un véritable sportif. Mais cela ne l'empêchait pas de s'intéresser passionnément aux cigognes, son grand-père lui ayant beaucoup parlé de la remarquable intelligence de ces grands échassiers. Le jeune garçon sortit à la recherche d'une cale destinée à une commode branlante ; comme il s'approchait de l'étang, M. Ulysse s'envola vers son nid, un poisson au bec, et M^{me} Pénélope en descendit bientôt.

— Les cigogneaux sont nés ! conclut Christian. Ils sont certainement nés, puisque leur mère quitte le nid... Mais, ma parole, elle vient vers nous !

De son pas tranquille et digne, Pénélope se dirigeait en effet vers le chalet dont toutes les fenêtres se garnirent de visages sur un appel du garçon.

La cigogne s'arrêta à quelques mètres des enfants, aucunement dérangée par la présence du grand chien qui la contemplait en se gardant de chercher noise à un bec d'une telle importance ! Régliasse et Caramel imitaient leur ami, ce Filou sympathique qui leur en imposait un peu. Au bout d'un instant, Pénélope battit des ailes, sans avancer, puis cligna de ses yeux ronds et bruns, cerclés de gris, enfin claqua du bec plusieurs fois.

— Elle joue des mandibules comme on joue des castagnettes ! remarqua Christian. Ça crie comment, les cigognes ?

— Comme ça ! Elles expriment toutes leurs émotions ou leurs désirs par des claquements de bec, affirma Claude... Et il n'est pas étonnant que Pénélope vienne vers nous, papa affirme que les cigognes possèdent un... un « radac »...

— Un radar sentimental, un détecteur, souffla Murièle.

— Oui, une sorte de pressentiment qui leur indique infailliblement, et leur permet de distinguer, même parmi les membres d'une famille, les gens qui les aiment et ceux qui ne les aiment pas.

Après ses salutations, la cigogne s'avança vers les roseaux, saisit une grenouille par la pointe de son bec, la fit sauter, la rattrapa au vol, puis en quelques bonds s'éleva dans les airs, Retournée sur son nid, elle dut sans doute y réduire en bouillie l'infortuné batracien pour le distribuer dans les becs toujours avides de sa progéniture.

— On les dirait habillés, déguisés presque, ces oiseaux, avec leurs

chaussettes et leur bec écarlates, continuait Christian.

Il avait dit « déguisés »... Murièle poussa une exclamation qui fit venir à elle toutes les ouvrières du chalet.

— Je suis sûre que le grenier d'Urvillé renferme des trésors. Vive Christian ! Nous allons tous nous déguiser pour l'anniversaire !...

*

* *

Pour une journée mémorable, ce fut une journée mémorable ! Depuis des années, Urvillé n'en avait connu de pareille... Les petits vents baladeurs qui jouaient à la poursuite entre les gros arbres de la montagne s'en racontèrent à cœur joie, le soir de l'anniversaire... Il paraît même que tous les gens des villages proches en firent autant, car ils en eurent connaissance par les fermiers d'« En bas », qui, au complet, participèrent à la fête.

À la prière des enfants, les coffres avaient été vidés de leurs vieux costumes régionaux, et tout ce monde était magnifiquement endimanché : les femmes avec leurs jupes rouges, leurs tabliers à fleurs brillantes, leurs corselets dont le velours noir tranchait sur la blancheur des corsages, et leurs nattes qui s'ornaient d'immenses papillons de soie se balançant à chaque pas ; les hommes en vestes courtes et chapeaux ronds, avec des gilets garnis de boutons, de breloques et de chaînes qui les rehaussaient d'or.

Gertie, en tenue alsacienne, elle aussi, s'était surpassée. Les beignets, les kougelhofs, les tartes aux quetsches s'empilaient un peu partout sur les tables, les commodes et dessertes, tandis que l'allègre vin blanc des coteaux, le Sylvaner et le Traminer, ensoleillaient les flûtes de cristal coloré.

Mamée, pour ce jour-là, s'était tout de blanc vêtue, et trônait dans l'un des deux fauteuils d'osier du pavillon. Dans l'autre, un vieux monsieur barbu lui faisait pendant ; c'était le grand-père de Christian et celui-ci leur avait déclaré « qu'ils ressemblaient tous deux à une gravure de son manuel d'histoire représentant l'impératrice Eugénie et Napoléon III ». Mais l'impératrice n'était peut-être pas aussi heureuse que M^{me} d'Urvillé en cet après-midi.

D'un œil attendri, à travers le ravissant face-à-main incrusté de nacre envoyé par le roi Xavier, elle regardait ses petites-filles danser au son des

boîtes à musique qui constituaient le trésor et l'orchestre du pavillon des Saules. Musiquette grêle et surannée, qui ajoutait à l'ambiance et, que ce soit « Mon beau sapin », « la valse du Rhin » ou « le beau Danube bleu », soutenait un entrain qui semblait en marge du siècle. Le décor de ce chalet moyenâgeux n'était-il pas lui-même invraisemblable, quand la maison se garnissait ainsi de personnages dont l'allure défiait l'ordonnance des époques ?...



Car à travers les fenêtres de la salle commune, on pouvait en effet voir circuler, mêlés à des gens d'Alsace vêtus ainsi que leurs plus lointains aïeux, la princesse Nelly, une dame du XVIII^e siècle, en robe à paniers et large décolleté, la princesse Claude dont la tête émergeait d'une fraise à la Marie de Médicis, fraise qui achevait une robe de velours vert ; un jeune page, nommé Joëlle, en longs bas rouges, culotte bouffante et toque à

plume blanche, discutait avec un autre page, qui le dominait par la taille, le page Christian. La petite Lil s'empêtrait bien un peu dans son costume d'astrologue, ses manches pendantes et son hennin vacillant, mais ne l'aurait pas avoué pour un royaume ! Quant à Murièle, en dame du Consulat, chignon de boucles et taille sous les bras, elle se trouvait une silhouette qui n'en finissait plus ; alors qu'Annick était au paradis dans sa robe de « petite-fille modèle », avec des pantalons brodés qui dépassaient sous ses jupes et surtout, – oh ! surtout – ce qu'elle avait déniché tout au fond d'une malle : un grand loup de satin bleu dont personne ne l'empêchait de se cacher le haut du visage... Qu'elle était donc à l'aise, sous cet abri de pacotille !

Très occupés à surveiller le buffet, les bébés avaient déjà mis en pièces leurs costumes en papier de Pierrot et Pierrette. C'était si amusant de le déchirer petit à petit !... Et pour une fois que personne ne songeait à les gronder !

Tous les amis à quatre pattes, et même la cane Barbara avaient eu droit à des choux de ruban rose qui les faisaient ressembler à des animaux factices. Les caniches, surtout, semblaient très fiers de leur nouvel aspect ; tandis que Filou, le puissant berger allemand, se devinait ridicule et en prenait l'allure penaude...

Mamée s'était déclarée émerveillée de ses cadeaux ! Christian y avait joint un dessous de pied, sculpté par lui et destiné à recevoir les chaufferettes de l'aïeule : quant à son grand-père, il s'était distingué par une immense boîte de chocolats dont le niveau baissait de minute en minute...

Il était maintenant six heures passées. La fête avait commencé après le déjeuner et l'on continuait à manger, à chanter, à danser jusqu'à en détraquer les musiquettes et à ruiner les talons, lorsqu'un ronronnement inhabituel se fit entendre à travers le tumulte, bientôt suivi de quelques appels de claxon.

L'astrologue Odile hasarda son hennin par la fenêtre, au risque de le faire choir, et ce qu'elle vit l'amusa au point que, sans quitter des yeux le spectacle qui lui était offert, elle le décrivit :

— Oh ! que c'est drôle !... Non... C'est trop drôle ! Il y a, dans le chemin, devant la barrière, un jeune soldat qui demande à entrer, déguisé lui aussi... Il est habillé en noir, avec un chapeau bleu ciel qui a des rubans noirs, un chapeau qui fait devant comme une casquette et qui a une touffe de plumes... Il a des gants blancs et il est assis sur une espèce de grande trottinette vert pâle... Il fait des signes... On dirait... Mais oui ! Il tient à la

main une petite cage d'oiseaux !

Lil en avait les yeux ronds d'ébahissement... Chacun l'écoutait.

Murièle souffla à l'aïeule, près de laquelle elle se tenait assise ;

— Ce ne peut être que mon frère Bruno. Je reconnais son portrait, il aura avancé la date de son voyage... Sûrement, c'est lui qui arrive en tenue, sur son *scooter*. Notre saint-cyrien a toujours été un fantaisiste...

— Nell, va chercher ce jeune homme ! dit M^{me} d'Urvillé.

Nell franchit les quelques pas qui la séparaient de la barrière en rajustant le diadème de ses nattes dorées, toute rougissante à l'idée d'accueillir un inconnu dans le déguisement de ce jour de liesse.

— Entrez, monsieur ! fit-elle d'une voix très intimidée.

Devant le regard aussi étonné qu'admiratif qui enveloppait sa personne, la jolie princesse se rasséra et même osa sourire. Le saint-cyrien en oubliait d'entrer, malgré l'invitation de la barrière ouverte... Peut-être cherchait-il inconsciemment à prolonger l'instant fugitif et l'harmonieuse vision qu'il en conserverait.

— Je suis allé au château..., murmura-t-il enfin. Je n'y ai trouvé personne. À la ferme non plus... Murièle m'avait parlé de la ferme... Je suis le frère de Murièle... Heureusement qu'un brave facteur m'a dit...

— Heureusement !... ne put que répéter Nell avec une candide sincérité.

Puis elle ajouta :

— Vous saviez peut-être que nous fêtons aujourd'hui les quatre-vingts ans de notre aïeule ? C'est pour ça que nous sommes comme ça ! acheva-t-elle en désignant les paniers de sa robe.

Rappelé discrètement à ses devoirs, le jeune homme s'empressa d'enchaîner :

— Si vous vouliez bien me conduire, mademoiselle...

Après une imperceptible hésitation, il conserva la petite cage qu'il tenait dans la main gauche, et, à la suite de Nelly, traversa le corridor et entra dans la salle commune d'un pas qu'il s'efforçait de rendre martial.

La musique n'avait pas repris et personne ne parlait.

Ce fut donc au milieu d'un silence total, mitraillé de regards, que le saint-cyrien vint droit au fauteuil de M^{me} d'Urvillé.

Il s'inclina profondément devant elle, image de la jeune France, ardente et chevaleresque, présentant ses hommages à la vieille Alsace.

Laquelle sourit doucement, non sans quelque malice... Car Bruno murmurait, au côté de la blonde princesse :

— Permettez-moi de vous dire, madame, combien j’apprécie l’honneur de pouvoir joindre, ce soir, mes vœux à ceux de vos enfants...





CHAPITRE VIII

TRIOMPHE DE SAINT-CYR

Le duel quotidien de l'aube et de la nuit s'achevait. Triomphante, l'aube préparait autour de son soleil quelques nuages sans importance destinés seulement à le rendre moins implacable, tandis que la puissance des ténèbres achevait de replier ses ombres en déroute avant d'éteindre sa dernière étoile.

Et, pour saluer la victoire de la lumière, un, puis deux, puis des dizaines d'oiseaux, qui venaient de s'éveiller dans les branches des sapins et des cèdres du plateau d'Urvillé, essayèrent leurs gosiers en quelques vocalises.

Un jour nouveau venait de commencer. Un jour que les bêtes glorifiaient déjà en s'activant aux besognes que leur imposent les lois de leurs espèces. Diligentes, les fourmis commençaient à chercher des graines, les coccinelles des pucerons, les abeilles des fleurs. Et les oiseaux se mettaient à l'affût des insectes.

Dagobert, le lapin apprivoisé de Lil, pointa à la lisière des arbres son nez en perpétuel émoi, puis appela ses amis : des écureuils, des lièvres et des lapins de garenne. Il connaissait aussi une hermine qu'il accompagnait parfois très loin dans la forêt. Quoique né dans un clapier, Dagobert n'avait ni cage, ni collier, et cependant il fréquentait les humains, mangeait les croûtes que lui réservait Odile. Toutefois, il ne dédaignait pas, pour autant, les gîtes de hasard, l'herbe mouillée de rosée et les plantes sauvages qui embaument la montagne. Sa double appartenance en faisait un être important du plateau, l'Eminence que l'on consulte quand on désire se renseigner sur l'allure et les projets, – parfois si étranges ! – de ces animaux à deux pattes qui peuvent changer de peau plusieurs fois par jour et dictent la loi à tous les autres... Ceci avec une incroyable prétention, si l'on en juge par leurs infériorités physiques !... Sans aller chercher plus loin, quel est celui d'entre eux qui peut voler tout seul ? Celui qui possède l'acuité de regard d'un papillon ? Lequel, même champion, pourrait égaler la vitesse de course du moindre cerf ?...

Une curiosité universelle hantait ce matin-là les cerveaux que protège la plume ou le poil : quel est ce nouvel homme qui habite sous le vieux toit de la demeure ?

– Il est presque aussi vif que moi ! Je l'ai vu attraper des mouches..., pensait l'écureuil.

– Ce n'est pas un méchant, celui-là... Hier, il a détourné son petit char pour ne pas m'écraser quand je traversais la route, se disait un hérisson.

– Quelles jolies plumes que cette touffe qui lui pousse sur la tête, à certains moments !... enviait un corbeau au sempiternel habit de deuil.

– Il a des yeux aussi bruns et parfois aussi tendres que ceux de mon faon, se remémorait une jeune biche, – mère pour la première fois et qui, de même que les autres, avait aperçu le nouvel homme à travers les branches, sans qu'il s'en doutât.

Si Dagobert avait pu donner son avis d'une façon perceptible à nos grossières oreilles, on l'aurait entendu déclarer :

– Le nouvel homme est de l'espèce de la nouvelle femme... Vous savez ? Celle qui a eu la patte cassée... C'est son frère. Tout le monde raconte qu'il est charmant.

Et ceci eût été l'expression de la vérité.

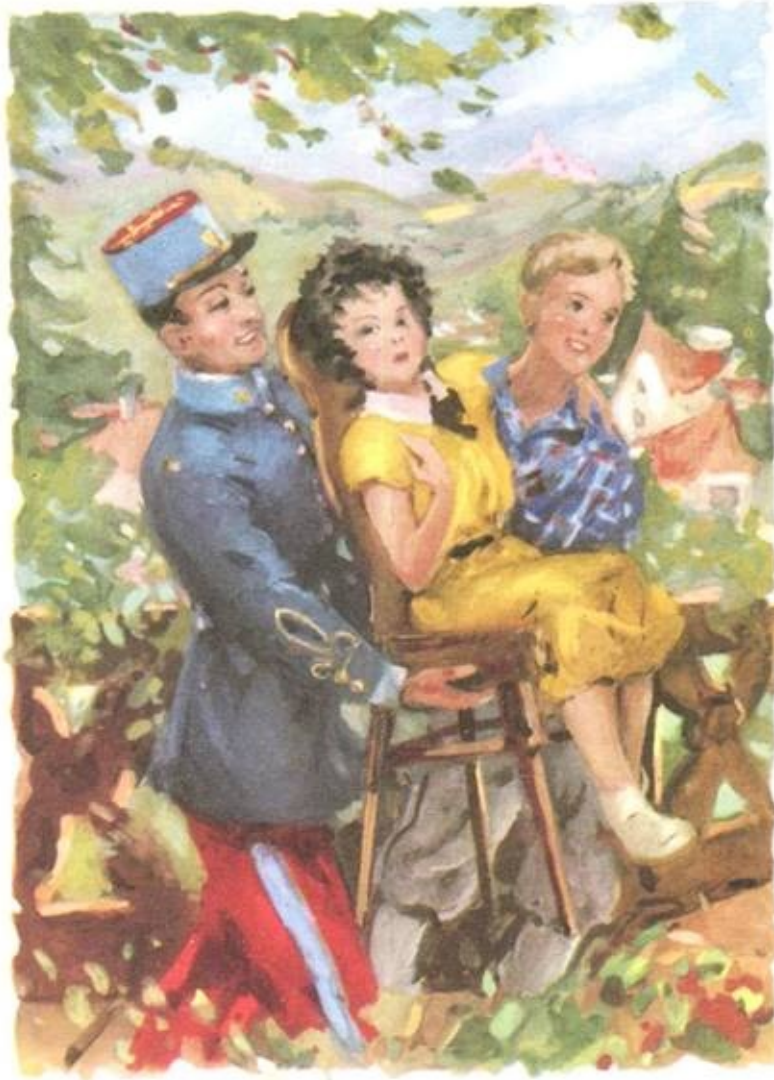
« Il est charmant, ce jeune homme ! » Ainsi bruissait la rumeur qui courait maintenant à travers les couloirs de la maison. Car tel était l'avis d'une grand'mère, de ses petites-filles et même de la servante.

Avec la fougue qui caractérise un saint-cyrien de vingt ans, heureux de

se détendre, Bruno avait entrepris la conquête du domaine. Dès le soir de son arrivée – le fameux soir de l’anniversaire ! – il avait pris d’assaut le bastion le plus vénérable de la défense : l’aïeule. Sans beaucoup de mérite, d’ailleurs, car Mamée avait un faible pour l’uniforme ; et son fils, le père du roi Xavier, laissait le souvenir d’un pétulant officier de cavalerie. Ce devait être par tradition et à cause de ce grand-père que Nell avait des yeux qui s’emplissaient d’un espoir craintif quand ils regardaient le frère de Murièle. Sûrement, c’était par esprit de famille !...

Et depuis huit jours que se poursuivait l’attaque de la citadelle, le dernier soldat rendait les armes ce matin-là : Joëlle la moqueuse, un tantinet jalouse de voir l’importance subite que prenait Bruno parmi les siens. La troisième demoiselle d’Urvillé, récemment encore, avait examiné l’aspirant avec tranquillité, en lui déclarant de sa voix de trompette :

— Vous avez les yeux noirs... les cheveux noirs... la peau presque noire tant vous êtes bronzé. Dites, votre marraine ne s’est-elle pas trompée ? À sa place, moi, c’est Pruneau que je vous aurais appelé... Qu’en penses-tu, Nelly ?



Nell, dans ces cas-là, évitait soigneusement de répondre. Il faut dire que depuis trois jours Joëlle était immobilisée, souffrant d'un pied. Tout ça parce qu'un maudit petit caillou s'était faufilé dans sa sandale au départ d'une promenade. Et Joëlle, toujours pressée, s'était contentée de le localiser en marchant, sans délayer son espadrille. Le mince silex était coupant. Il avait fait une légère entaille qui s'était infectée. Condamnée à la chaise-longue, cette fille bondissante prenait l'air gracieux et accueillant d'un cactus...

Pourtant, aujourd'hui, en voyant la gentillesse dénuée de rancune avec laquelle le saint-cyrien s'offrait à véhiculer son siège, aidé par Christian qui venait d'arriver, Joëlle conclut avec sa franchise habituelle :

— Après tout, des frères, ça rend service... Je crois que j'aurais aimé être votre sœur, à vous deux. Dites, mademoiselle Murièle, quand vous

étiez petits, ils étaient bons garçons, vos frères ?

— Jacques et moi étions des modèles ! affirma Bruno en regardant Murièle d'un œil inquiet.

Toutes les filles s'étagaient sur la terrasse, autour de Joëlle, en se laissant dorer par le soleil du matin. On attendait le courrier, car une lettre du roi Xavier devait préciser son très proche retour. M^{me} d'Urvilié avait prié le saint-cyrien de rester jusqu'à l'arrivée de son petit-fils, et celui-ci s'annonçait fort désireux de connaître le jeune militaire.

— Vraiment, mademoiselle ? insista Claude, ils étaient gentils, vos frères ?

— Si je vous disais qu'entre ces deux garnements, Jacques et Bruno, mon enfance fut un martyre..., commença Murièle.

— Pardon ! Je proteste. S'il est exact que Jacques massacrait tes poupées, moi...

— Il est exact, coupa Murièle, que mon frère Jacques, dès sa plus tendre enfance, eut une vocation de chirurgien très affirmée.

Ce qui fit que jamais, strictement jamais, je n'ai pu conserver un baigneur, un ours ou une poupée, muni de ses quatre membres intacts ! Jacques les amputait avec passion...

« Bruno, lui, me tyrannisait d'une autre sorte. Pendant des heures, Monsieur jouait à l'explorateur et débitait de ronflantes tirades, me décrivant tour à tour ses visions ou ses mirages, alors que la pauvre Murièle...

Murièle s'arrêta et le chœur des sept filles reprit, haletant :

— La pauvre Murièle ?

— La pauvre Murièle, chevauchant un tabouret de piano, et parfois accroupie sur une carpe couleur du sable, se voyait, selon l'humeur du despote, transformée en indigène, en porteur, en guerrier, en esclave, quand ce n'était pas en éléphant ou en chameau !...

M^{me} d'Urvillé, qui arrivait, joignit son indulgent sourire au rire général tandis que l'explorateur de jadis continuait :

— Dire que je rêvais d'aller retrouver les débris de l'arche de Noé sur le mont Ararat... Enfin ! à défaut de chameau j'ai déjà Pégasine, c'est un début... Christian, je vous prends en croupe, après-demain, pour la visite du Haut-Kœnigsbourg ?

— Entendu ! fit Christian ravi à l'idée d'enfourcher Pégasine.

Car tel était le nom du petit *scooter* vert pâle, « la grande trottinette » qui avait amené le jeune homme au pavillon des Saules.

— Mon grand-père demande si le canari s'acclimate ? demanda Christian.

— Dites au professeur qu'il se porte très bien. Je lui ai donné une ancienne cage à perruches et je pense sérieusement à lui chercher une épouse ! répondit l'aïeule.

Bruno, le soir de son arrivée, était muni d'une petite boîte grillagée qui avait beaucoup intrigué l'assemblée. En l'offrant à l'aïeule, le saint-cyrien expliqua qu'il s'était arrêté au village pour y vider un pot de bière. Près de l'estaminet où il se rafraîchissait, se tenait une baraque foraine, un tir à l'attrait duquel ne résiste pas un militaire digne de ce nom. Pour l'honneur du shako, Bruno avait pulvérisé trois pipes et l'œuf du jet d'eau, ce qui lui avait valu, en même temps que la considération du tenancier, la remise d'un aquarium contenant deux poissons rouges. Il les avait échangés contre l'oiseau, pour la facilité du transport et aussi pour des raisons de sympathie personnelle. Alors que les poissons évoluaient avec indifférence dans leur prison de verre, l'oiselet, lui, semblait s'ennuyer dans la baraque, derrière les barreaux d'une cage trop exiguë, et envoyait des appels de détresse. Un chevalier se doit de défendre les opprimés.

Ainsi pensait Bruno le saint-cyrien, don Quichotte moderne roulant sur Pégasine et qui risqua dix fois sa vie en conduisant avec une seule main sur son guidon. Ne fallait-il pas, de l'autre main, protéger de tout choc l'existence fragile confiée à lui et dont il allait faire cadeau à une grand-maman ?

C'était un charmant jeune homme !...

Le roi Xavier était arrivé peu de temps après sa lettre et fort opportunément pour transporter les visiteurs du Haut-Kœnigsbourg. Murièle, ayant enfin récupéré son petit cabriolet remis à neuf, emmenait Claude et Odile (ses favorites !) tandis que Nell, Annick et les bébés s'installaient près de leur père. Comme convenu, Bruno prit en croupe Christian, qu'il cueillit au bas de la colline où se trouvait la maison dans le rocher.

La caravane s'était mise en route après avoir souhaité à Joëlle, que gardait l'aïeule, de ne pas trop s'ennuyer dans la demeure solitaire. À quoi Joëlle avait répondu, d'un air important et très mystérieux :

— Je profiterai de ma « tranquillité » pour mettre à exécution un projet dont on reparlera dans la suite des temps !

Il fut impossible d'en rien tirer d'autre, alors que les caniches se faufilaient en tapinois dans la plus grande auto et que Clovis, réfugié tout en haut d'un jeune acacia boule, guère plus gros qu'un oranger, laissait

bercer ses rêves par les vents qui le balançaient...

Au premier carrefour, les conducteurs décidèrent de prendre la route de gauche : on commencerait la randonnée par l'ascension du mont sur lequel s'élève le monastère que fonda, au VII^e siècle, l'abbesse Odile, la douce fille du duc Alaric d'Alsace.

Une déception attendait les promeneurs à la porte du couvent : des travaux en cours ne permettaient aucune visite. Il leur fallut donc se contenter d'admirer le panorama des précipices qui bordent la terrasse du promenoir, vision de pentes ravinées, de terrifiants à-pics où s'effiloquent parfois quelques nuages.

Aux alentours du monastère, les ruines du mur païen qui, sur dix kilomètres, entourent le sommet cher à la chrétienté intriguèrent les jeunes gens. L'origine de ce mur demeure incertaine. Druidique, croit-on. C'est une énorme construction dont chaque pierre mesure plus d'un mètre de long. Et de tels blocs défient les siècles et peut-être les millénaires, sans l'aide du moindre mortier, seulement joints par des chevilles de bois.

— Ce rempart devait être une imprenable défense ! dit le futur bâtisseur d'empire.

— Oui, mais maintenant, avec les avions..., remarqua le paisible et logique Christian.



— Aujourd'hui et plus encore que jadis, il est préférable de chercher à vivre sans guerre, à construire pour la paix, conclut le roi Xavier. Allez ! En route ! J'espère qu'au Haut-Kœnigsbourg on a baissé les ponts-levis...

À cette époque, le temps de la moisson animait les parcelles multicolores qui s'étalent dans la campagne, au pied des vieux châteaux démantelés. Sur la route, de grands chars à bœufs croisaient les autos, attelages dont la puissante lenteur repose les yeux et l'esprit de

l'incessante agitation qui est le propre des villes. Près de chaque conducteur se tenait sur le siège, liée d'un ruban, la gerbe porte-bonheur, celle que l'on accrocherait à la poutre-maîtresse de la grange, afin d'attirer sur la maison les bénédictions du Créateur. Et le pas tranquille des bêtes les dirigeait vers les fermes propres et fleuries, témoignages de la richesse d'un pays qui est un pays d'ordre, un pays qui conserve l'amour du beau et poursuit la recherche du mieux-être, tout en gardant le charme de sa rustique simplicité.

Le mont Sainte-Odile n'est guère éloigné de la forteresse qui commande à toute la vallée. Après avoir gravi la longue pente dont la recherche avait naguère bouleversé les projets de Murièle, les promeneurs arrivèrent sous les murailles roses de la citadelle moins d'une heure après leur départ du monastère.

— Elle est vraiment rose, cette pierre !... constata Christian qui ne connaissait que les pierres blanches de Touraine ou les pierres noires des volcans d'Auvergne.

— Oui... Mais elle n'a pas l'air tellement vieille ! risqua le saint-cyrien quelque peu désappointé.

Le roi Xavier expliqua que le château moyenâgeux, après avoir subi des fortunes diverses, avait été incendié par son ultime agresseur. Beaucoup plus tard, le dernier empereur d'Allemagne, au début du siècle, a fait exécuter une reconstitution fidèle de l'antique forteresse.

À l'intérieur des murs d'enceinte de ce gigantesque bastion se trouve un petit hameau, avec des maisons, une forge, un moulin, etc. Plusieurs salles des appartements seigneuriaux sont meublées, décorées d'armures et d'objets d'époque qui donnent une impression de vie assez rare dans un lieu féodal.

Beaucoup de touristes, ce jour-là, avaient eu la même idée que les habitants d'Urvillé, et un groupe fort nombreux attendait devant la porte d'entrée le retour des guides qui se relayaient deux par deux.

— Nous allons nous perdre ! gémit Annick qui se cramponna à la main de Christian.

— Attention aux bébés ! recommanda Nell. Il y a beaucoup de marches et de fossés ici. Ça m'inquiète...

Pour éviter un risque d'accident, le roi Xavier saisit Brigitte, la plus farouche des jumelles, et l'assit à califourchon sur ses épaules. Ce que voyant, Micheline se tourna vers le saint-cyrien et tendit vers lui ses bras potelés.

— Tu me prends, toi ?

La question était superflue ! Michou s'envola dans les airs, s'installa dans la même position que sa sœur et découvrit avec délices, calée à son aise par les épaulettes, que son nez se trouvait juste à la hauteur de ce plumeau rutilant qu'on prenait généralement soin de ne pas laisser à portée de sa menotte. Les guides revinrent, clamant des consignes d'accélération.

— Pressons ! Pressons ! Allons, messieurs et dames, par ici !

— Que chacun suive le groupe qu'il pourra. On se retrouvera à la sortie ! ordonna le roi Xavier.

Et il s'en fut d'un pas délibéré, accompagné de Murièle qu'entouraient toujours Odile et Claude. Annick et Christian furent les derniers à être acceptés dans la fournée du guide à l'accent du terroir. Tandis que son confrère – un Provençal – conviait Nell, Michou et son porteur à commencer la visite en sens inverse, *par la goche*, précisa-t-il avec la pointe d'ail si chère aux Marseillais.

Les vastes salles d'armes, leurs collections d'épées, la salle des fêtes et son lustre monumental fabriqué avec des andouillers (des cornes de cerf), la cuisine et ses quatre cheminées d'angle intéressèrent le jeune homme sans l'enthousiasmer. Il en avait vu d'autres ! Mais le poêle de la Salle des Chevaliers retint longuement son attention.

Celui-ci racontait à lui seul qu'en Alsace on bâtit la maison autour du feu, tout comme dans le midi on la situe autour de la fontaine. Gigantesque et magnifique, il élevait jusqu'au plafond sa tour carrée à cinq étages décroissants, entièrement recouvert de carreaux de faïence coloriés et en relief. D'ailleurs, il fallait savoir que c'était un poêle, car on aurait pu prendre cet édifice pour quelque somptueux reliquaire exécuté en céramique.

— Nous en avons deux dans ce genre, moins grands, dans nos chambres, dit Nell. Oh ! notre groupe est parti... Montons vite. La vue est extraordinaire, vous savez, continua-t-elle en arrachant le saint-cyrien à sa contemplation.

Un instant plus tard, les trois attardés débouchaient en haut, du donjon et faisaient lentement le tour de ses fenêtres, orifices étroits situés près du toit pointu.

Le guide expliquait qu'on se trouvait au centre de cette longue plaine-couloir, de ce jardin si fertile qu'est l'Alsace, resserrée entre les Vosges et le Rhin. Il citait des sommets, des noms de villes et de villages que l'on apercevait ; noms que personne ne retiendrait mais qu'on écoutait religieusement.

— Où sont les vignobles, les crus de Sylvaner, de Traminer, de Riesling ?... demanda un amateur au nez bourgeonnant.

— En Alsace, monsieur, ces noms ne désignent pas les lieux des vignobles, comme en Bourgogne ou en Bordelais. Ce sont les noms du cépage, de l'espèce qui fournit le plan de vigne... Et la vigne, elle pousse par là-bas, du côté de Riquewihr, sur tous les coteaux...

Si les coteaux avaient la vigne, la montagne avait la forêt. Une toison sauvage, somptueuse, sans limites, et qui paraissait inviolable. Forêt monotone quand elle est sans mélange. Forêt où la verdure sombre des sapins fait ressortir l'éclatante variété de la plaine, si riche de promesses. Car dans ses damiers s'assemblent tous les ors et tous les verts des champs de colza, de houblon, de blé, de maïs, de tabac et de choux, disputant aux prairies la terre grasse du pays plat, piquetée çà et là de clochers à la fois galbés et pointus.

Penchés sur les rebords étroits, Bruno et Nell regardaient, comparaient, admiraient... Un vent rapide et frais balayait leurs visages, ce vent des hauts lieux qui ne fréquente que les cimes et apporte à ceux qui habitent les sommets une soif des horizons sans bornes, un désir de l'infiniment grand, accompagné de cet apaisement qui dilate le cœur de l'homme quand il est maître de l'espace.

Nelly se taisait, se sentait heureuse comme elle ne l'avait jamais été et ne cherchait pas à savoir pourquoi...

À quelques pas d'elle, deux étrangers qui maniaient une lorgnette se demandaient si le fleuve qui brillait là-bas, à l'Est, était le Rhin ou son affluent l'Ill, la rivière de Strasbourg. Le guide commençait à descendre et ouvrait la marche, entraînant son groupe.

— Pose la question à cette jeune dame qui a l'air du pays, conseilla l'étranger à sa compagne en lui désignant Nell. Et si elle ne sait pas, peut-être son mari pourra le dire... Quelle belle petite fille ils ont !...

Nelly devint aussi rouge que les coquelicots de sa robe, tandis que le saint-cyrien demeurait immobile, apparemment figé dans sa contemplation du paysage...

Afin de se donner une contenance, l'aînée des Urvillé se tournait vers la benjamine, décidée à la remettre à terre, quand elle s'aperçut, non sans stupeur, que l'enfant était fort occupée !... Une à une, en les cassant d'un léger pliage, Michou cueillait des plumes blanches et rouges.

Elle en avait déjà une jolie touffe, et roucoulait des incohérences, heureuse comme une tourterelle qui a découvert de quoi tapisser tout son nid !

*

* *

— Ma petite sœur, je commence à comprendre que toi, « miss Bougeotte », tu te sois si bien acclimatée ici... Je te trouve une mine extraordinaire ! Et Jacques, dans sa lettre de ce matin, me dit qu'il est très content de tes dernières radiographies. Tout se consolide plus vite qu'on ne le prévoyait. Après Noël, tu pourras sans aucun doute reprendre tes activités.



— Vraiment ? Il t'a écrit cela, Jacques ? répéta Murièle en caressant Clovis blotti sur ses genoux.

Un moment elle resta muette, tandis que le saint-cyrien, assis près d'elle, dans sa chambre, taquinait du doigt la statuette de Mercure offerte par ses frères à la jeune fille.

— Tu vois, le bonhomme qui a des ailes aux chevilles a réchappé lui aussi du fracas ! C'était un signe ! Tu reprendras ton essor... Je parie que le prochain été te verra lancée par monts et par vaux à la poursuite de grandes enquêtes.

— Dieu seul sait !... fit Murièle, étonnée de ne pas se sentir plus heureuse devant la perspective renaissante d'une carrière si ardemment désirée.

— Il faut reconnaître, continuait Bruno, qu'elles sont bien attachantes, ces petites sauvageonnes... Et leur touroucou ? Tu crois, Murièle, qu'elles vont le dénicher un jour, leur oiseau de cousin.

— C'est possible, dit Murièle. Xavier d'Urvillé ne disait-il pas, hier, que

justement il venait de recevoir...

— Pour celui-ci, coupa le jeune homme, tu aurais pu me le décrire un peu mieux, Murièle. Zéro pour le reportage, ma sœur !... J'attendais un patriarche bedonnant et j'ai trouvé un homme à peine plus âgé que notre frère aîné. Un homme qui n'a pas quarante ans.

— Trente-huit, précisa Murièle. Ici, les garçons se marient de très bonne heure, paraît-il.

— En effet ! approuva Bruno qui se remémorait la réflexion de l'étranger dans le donjon du Haut-Kœnigsbourg.

Le souvenir de Nell, si charmante dans la confusion qu'il avait feint d'ignorer pour ne pas la gêner, le laissait rêveur... Penser qu'on l'avait pris pour un père de famille, pour l'époux de cette jolie fille dont il appréciait le calme et la transparente simplicité, le troublait quelque peu...

Le frère et la sœur demeurèrent un moment sans paroles. Puis Murièle fit brusquement, comme si elle tenait à rompre le cours de leurs rêveries :

— Viens, sortons. Les petites nous attendent.

Elle avait dit « les petites » avec une grande tendresse. Car ces petites, désormais et sans qu'elle s'en doutât, commençaient à devenir le centre même d'une existence qu'elle croyait jusqu'alors si détachée de toute entrave sentimentale...

*

* *

— Faites un dessin d'adieu sur mon livre, s'il vous plaît, Bruno...

La prière était formulée sur le ton du commandement. Le saint-cyrien s'exécuta sans délai et silhouetta, au bas de la page que lui montrait Joëlle, un shako fantaisiste ; les plumes du panache s'envolaient, s'éparpillaient...

En légende il écrivit : « L'intégrité d'un casoar ne saurait résister au souffle d'une amitié aussi forte que celle rencontrée à Urvillé !... »

Joëlle se montra satisfaite, son entreprise prenait tournure ! Car le soir de leur excursion à la citadelle, les visiteurs avaient trouvé sur sa chaise-longue un très vieux registre un peu rongé par les souris, et qu'elle leur avait présenté en ces termes :

— Voilà... Je l'ai trouvé au grenier et Mamée nous le donne. Elle dit qu'il a au moins trois cents ans et que dans ce temps-là on faisait du bon

papier. Il paraît que ce livre servait pour les comptes de cuisine. Toutes les pages sont blanches. Quand je dis blanches... À moitié jaunes, mais ça ne fait rien ! Mamée nous a aussi expliqué que jadis, dans les familles, on tenait un « livre de raison » qui relatait tous les événements de la famille. Chez nous, il n'arrivait rien... Ou alors des choses tristes, ou ennuyeuses, jusqu'à ce que M^{lle} Murièle et Clovis soient venus. Mais maintenant, ça change tout le temps... Jusqu'aux cigognes, qui ont compris... Alors, voilà... on va tenir un journal et chacun y mettra ce qu'il voudra... Il paraît que nos aïeux appelaient ça aussi un « livre de raison »... Ça fait trop sérieux. Nous, on mettra en titre : « Journal sans raison... » Qu'est-ce que vous en dites ? Regardez, j'ai fait les dessins de la première page... On la datera du jour des quatre-vingts ans de Mamée.

Joëlle fut chaudement félicitée pour son initiative et chacun admira les illustrations. En ribambelle, tout autour de la feuille, une farandole costumée rappelait avec bonheur les déguisements de l'anniversaire. Et, en haut du titre, on voyait un militaire offrant une petite cage à une dame à cheveux blancs.

— J'ai fait de dos le saint-cyrien, expliqua Joëlle, parce que la figure, c'est difficile. Pour Mamée, j'ai coupé sa tête dans un groupe de mariage et je l'ai collée... Ça fait bien, n'est-ce pas ?

Personne ne chicana les louanges à la rédactrice en chef, et Claude annonça sur-le-champ qu'elle donnerait en feuilleton, dans le journal, un roman de chevalerie qu'elle avait imaginé pendant sa visite de la forteresse. On parla même d'une rubrique consacrée aux bêtes, aux recettes de cuisine, aux conseils de mode... Enfin, bref, ce ne fut pas un succès, mais un triomphe !

On décida aussi que « les hommes » donneraient les articles sérieux. Le roi Xavier proposa le compte rendu de ses voyages. Christian décrirait la ruche vitrée et les abeilles de son grand-père. Quant au saint-cyrien, il prit un plaisir extrême à initier les demoiselles d'Urvillé à la vie que mènent les élèves-officiers durant le temps qu'ils demeurent dans la vieille école militaire fondée par Napoléon, lequel leur donna pour devise : « Ils s'instruisent pour vaincre ».

À présent, personne n'ignorait plus que les valeureux cadets avaient remplacé à Saint-Cyr, près de Versailles, les jeunes filles du pensionnat de M^{me} de Maintenon. D'où le nom transmis à l'institution militaire. Démolie par les derniers bombardements, l'école se trouvait maintenant réorganisée en Bretagne.

Bruno avait aussi précisé que l'emploi du temps d'un « cyrard » n'avait guère varié depuis l'Empereur : lever à six heures du matin, et aucune plaisanterie avec la discipline. Trois jours d'arrêts – par exemple ! – pour une arme mal entretenue... Les traditions, enfin, y demeuraient à l'honneur, et parmi elles la plus chère, le port du shako, ce képi si particulier, orné d'une touffe de plumes de casoar, le nom de l'oiseau se transmettant au panache. Et ce panache est devenu rouge et blanc depuis qu'une grande dame étrangère, la reine Victoria d'Angleterre, a fait don aux saint-cyriens de ses couleurs personnelles.

Le casoar de Bruno repartit d'Urvillé quelque peu démuni, après la cueillette de la benjamine. Mais Bruno ne le porterait bientôt plus, cet uniforme. Et puis, après tout, fallait-il s'étonner que l'insigne qui avait tellement enthousiasmé une grande dame eût tenté si fort une si petite ?... Personne, d'ailleurs, n'en tint rigueur à Micheline. Tandis qu'il l'embrassait, à l'instant du départ, le saint-cyrien ne put se retenir de lui chuchoter à l'oreille :

— Tu sais, Michou... Je te permets d'en prendre encore une !

*

* *

Bruno roulait maintenant vers Strasbourg. Il chantonnait sur son scooter et Pégasine dévorait les kilomètres à belles roues, alors qu'à Urvillé on se sentait un peu triste d'avoir vu disparaître ce grand garçon rieur.

— Il reviendra ! affirma sa sœur. Il reviendra pour Noël.

Noël... ! C'est au bout de l'an. Et l'on n'était qu'aux deux tiers du chemin. Heureusement que le roi Xavier venait d'annoncer qu'il avait enfin reçu l'adresse du présumé touroucou, et que sous peu on allait être fixé à son sujet.

Ces pensées, parmi quelques autres, s'agitaient encore sous les cheveux bruns, noirs ou blonds des petites d'Urvillé, le soir du départ de Bruno. Aucune ne s'était résignée à quitter la terrasse, sauf les bébés, déjà couchés. L'aïeule elle-même prolongeait sa veille et le roi Xavier sa pipe. Il faisait si doux, si merveilleusement doux, ce soir-là...

Pour retenir ses fervents, la nuit déployait le grand jeu de ses sortilèges, son ombre apaisante, ses senteurs lourdes, ses plus brillantes constellations d'étoiles.

— Mademoiselle, chuchota soudain Odile qui parla sans réfléchir en ne suivant que l'élan de son cœur et le fil de sa pensée, mademoiselle Murièle, pourquoi n'êtes-vous pas mariée ? Vous qui êtes si... Enfin tellement...

Odile s'embrouillait dans son étonnement, son admiration et sa confusion, comprenant un peu tard qu'elle aurait eu avantage à se taire.

— Lil ! gronda Xavier d'Urvillé. Te rends-tu compte que tu es d'une indiscretion qui nous fait honte ! Excusez-la, mademoiselle...

Murièle fit entendre un rire léger qui rassura la pauvrete.

— Je crois que Lil a exprimé tout haut ce que ses sœurs doivent se dire tout bas ! fit-elle. Eh bien ! je vais vous expliquer. Un silence accueillit les paroles de Murièle, silence tellement profond que les grillons eux-mêmes durent s'arrêter de crisser pour mieux entendre.

« Les Chinois, continua Murièle, prétendent qu'au moment où le Père Céleste ordonne la venue d'un homme sur la terre, il prévoit aussi la venue d'une femme qui lui sera complémentaire, exactement comme les moitiés d'une pomme forment une pomme. Et Il lance les deux « moitiés » à travers le monde... D'où un couple n'est réussi que quand l'une des moitiés arrive à rejoindre celle qui, de toute éternité, lui a été destinée... Seulement, voilà... Rien ne laisse prévoir le jour ni l'heure de la rencontre... Alors... J'attends toujours ma moitié de pomme !

Des rires fusèrent, saluant la théorie de la pomme ; leurs éclats brisèrent un instant la magie des ombres, l'envoûtement de la nuit. M^{me} d'Urvillé se leva pour regagner sa chambre. Elle était songeuse, la chère aïeule, et tint à faire connaître sa pensée avant de quitter la terrasse.

— Je pense comme les Chinois, ma petite Murièle...Mais permettez-moi de vous signaler une chose que j'ai souvent remarquée, moi qui suis au bout d'une très longue route...

« La moitié de pomme, on la rencontre presque toujours... Mais le plus difficile, croyez-moi, c'est de la reconnaître !... »





CHAPITRE IX

LE DIALOGUE AU CLAIR DE LUNE

Depuis une semaine déjà, le roi Xavier voguait à nouveau pour ses affaires parmi les fiords de Norvège. Dans sa dernière lettre il avait fourni l'adresse du touroucou présumé : c'était bien celle d'un collège parisien.

Devant aller passer quelques jours chez sa mère, Murièle proposa donc d'emmener avec elle deux des filles d'Urvillé. En chœur, toutes trois pourraient ainsi aller examiner sur place le candidat touroucou. On devine l'effervescence produite par l'annonce de la double nouvelle ! Mais qui désignerait les élues ?...

Personne ne nia, dans la maison, que le Hasard dût intervenir en pareil cas. Lui, n'est-ce pas, on l'accuse parfois d'injustice, mais il supporte ses responsabilités avec tant d'inconscience qu'on n'hésite guère à l'en charger. Restait à trouver la meilleure façon de consulter l'oracle.

Après multiples délibérations, les cinq aînées avaient choisi des pions d'un jeu de loto. On les tirerait au sort, dans un sac. Et c'est pourquoi Joëlle qui, ce matin-là, officiait dans le petit salon de l'aïeule en tant que

« main innocente », annonça sans ménagements :

— Le 2 et le 4... Claude et Lil peuvent commencer leurs valises.

— Oh ! Mademoiselle... fit Odile. Oh ! Mademoiselle, c'est... C'est trop magnifique !...

Et elle bondit au cou d'une Murièle secrètement ravie de voir que le sort désignait ses favorites.

Claude ne disait rien ; seul le rayonnement de ses yeux bruns apprenait à sa grande amie la joie que l'élue n'osait laisser éclater afin de ne pas accroître la désillusion des non-partantes.

Dans l'accueillant petit salon, chacune de celles-ci réagissait à la déception suivant son tempérament. Annick avait escaladé les genoux de la grand'mère et se consolait en pensant à tous les inconnus qu'il lui aurait fallu affronter, là-bas... Assise à califourchon sur un tabouret, Joëlle méditait, les yeux vagues et sans désolation apparente. Joëlle imaginait simplement que l'héritage de l'oncle permettrait à la famille de voyager au complet, si ce touroucou parisien...

Quant à Nelly, elle semblait pétrifiée ; son fin visage avait perdu ses couleurs, et l'on aurait pu croire qu'elle s'appliquait à ne pas faire un mouvement pour garder un équilibre qui devait être des plus précaires...

Christian fut le premier à s'apercevoir de l'attitude bizarre de Nell. Il essaya de créer une diversion.



— Je m'en vais. Félicitations aux gagnantes... J'espère que cela ne va pas vous empêcher de venir, comme promis, visiter en détail notre installation dans le rocher ?

— Non, non ! Nous viendrons cet après-midi. Vous pouvez le dire à votre grand-papa et à votre Filou de chien ! lui fut-il répondu.

*

* *

Murièle avait emmené M^{me} d'Urvillé dans sa petite voiture et l'on était même arrivé à y caser les deux bébés. Ceci pendant que Christian, au début de l'après-midi, revenait chercher Annick, la prenant sur sa bicyclette, et que les quatre grandes, guidées par Lil, suivaient à pied.

Nell marchait un peu à l'écart. Elle ne parlait toujours pas tandis que Joëlle accablait Claude et Odile de recommandations :

— Vous me rapporterez des cartes postales... Beaucoup... Et puis, un livre d'images sur Paris... Et puis, vous écrirez. Chacune une lettre. Tous les jours... Une grande lettre !... Enfin, ça en fera deux... Je les recopierai dans le « journal ».

— Tu crois que nous aurons le temps ? hasarda timidement Claude. On pourrait écrire un jour Lil et un jour moi...

— Oh ! Joëlle !... Pas tous les jours... supplia Lil qui détestait écrire. On te racontera bien, en revenant...

— C'est ça ! tempêta Joëlle. En revenant, vous aurez oublié la moitié de ce que vous aurez vu, et nous ne saurons rien... Vous n'êtes que des égoïstes !... Je demanderai à mademoiselle Murièle d'écrire à votre place, pour vous faire honte !... Ou à Bruno ! Tiens, au fait, pourvu qu'il soit là-bas, le saint-cyrien... Il me semble qu'il nous l'avait dit... Tu ne te souviens pas, Nell, si Bruno a dit qu'il demeurerait à Strasbourg pendant le mois d'août, ou s'il est à Paris ?

— Je ne me souviens pas... fit Nell d'une petite voix étouffée.

Comme elle achevait ces paroles, elle se baissa en ayant l'air de rattacher un lacet d'espadrille qui n'avait aucune envie de se dénouer. Le geste dissimulait mal la rougeur qui envahissait le joli visage attristé. Nell ne savait pas mentir.

Claude venait de rejoindre sa sœur : elle s'aperçut du trouble de l'aînée. Instinctivement, elle la prit par le bras, dans le désir de la consoler.

— Oh ! Laisse-moi... fit Nell en se dégageant de sa cadette avec une brusquerie surprenante chez cette calme fille.

Nelly était malheureuse et elle en devenait injuste. La sensible Claude en fut désolée ; le geste de sa sœur ternissait pour elle la joie du départ... Voilà que pour un peu, elle se sentirait coupable d'être l'élue ! Et pourtant, elle ne l'avait pas choisie, cette part que le destin lui avait offerte par la main de Joëlle...

Mais non, c'était ridicule ! Cette meilleure part, nul ne songeait à la lui reprocher, encore moins à l'en priver, n'est-ce pas ?

Ainsi s'efforçait de raisonner Claude, sur le chemin qui conduisait à la colline. Et le malaise de son cœur allait en grandissant...

*

* *

— Quel plaisir pour mon petit-fils et pour moi, chère madame, de vous accueillir ici... fit le grand-père de Christian en avançant un des fauteuils d'osier de sa terrasse pour faire asseoir M^{me} d'Urvillé.

— Je vous fais tous mes compliments, monsieur le professeur, dit l'aïeule. Je dois avouer que je n'imaginais pas le charme et le confort d'une habitation aussi originale que la vôtre !

— Il y en a beaucoup en Touraine, mon pays natal, expliqua le professeur.

Assise près de Murièle, M^{me} d'Urvillé détaillait maintenant l'extérieur des trois pièces qu'elle venait de visiter, trois petites grottes dont le fond, dissimulé par des rideaux, servait de cave et de penderies. Plafonnées naturellement assez bas, les grottes communiquaient entre elles.

La pièce de gauche était le bureau du professeur, celle de droite, le domaine de Christian. L'absence totale de photos ou de portraits dans cette chambre d'orphelin avait surpris Murièle.

— Les parents de Christian sont morts depuis longtemps, je crois ? avait-elle demandé.

— Très longtemps... Un affreux accident. Il ne les a pas connus !... Mais voici mes enfants, avait ajouté le professeur en désignant un cadre dans la pièce du centre.

Cette grotte-là était une sorte de living-room, garni d'un vaisselier, d'une table ronde et de fauteuils de paille. Une photo qui montrait un jeune couple y décorait l'unique sellette de la maison. Les époux étaient bruns tous deux, avec des yeux très sombres. Sur le visage du mari se reproduisait, – barbe en moins – le masque régulier du professeur Le Hir.

Malgré un minutieux examen, Murièle n'était guère parvenue à trouver de ressemblance entre Christian et sa famille. À part le nez, peut-être... Elle s'était donc contentée d'admirer l'ingéniosité avec laquelle on avait aménagé en cuisine une anfractuosité profonde du rocher. Car la pittoresque demeure possédait aussi une cheminée qui, vue du dehors, paraissait fort surprise de surgir sur le sommet de la colline, au niveau de l'herbe, pareille à un champignon bizarre et immortel » Elle permettait d'espérer, cette cheminée, qu'un gibier trop curieux tomberait un jour de lui-même dans la casserole !...

Christian et Annick, qui s'étaient arrêtés au village pour une emplette, arrivèrent au moment où M^{me} d'Urvillé s'enthousiasmait sur la façade de « la Caverne ». Telle était le nom de la résidence, l'adolescent ayant ainsi

rédigé la pancarte qui annonçait désormais, au bas de la côte, l'habitation des troglodytes ;

Là-haut, « La CAVERNE »

Montez ! Chien gentil.

Le mur qui fermait les grottes était bâti de gros blocs inégaux qui lui donnaient l'apparence d'un prolongement naturel de l'abri. Ce mur, d'ailleurs, on le voyait à peine tant il se cachait sous les grappes blanches ou teintées de rose d'un polygonum en délire. Cette frêle imitation du lilas n'est-elle pas une plante grimpante qui s'enroule à la manière des liserons et prend d'assaut la moindre surface ? Par endroits, des pois de senteur et des volubilis luttaient d'audace avec les grappes aériennes en s'accrochant aux plus négligeables saillies. Et toutes ces feuilles s'enchevêtraient au point que les ouvertures de la porte et des fenêtres semblaient taillées dans une masse de verdure.

En guise de barrières, autour du terre-plein, il y avait encore des caisses de capucines et de zinnias qui offraient en pagaille leurs petits soleils multicolores. Et partout sur les fleurs, on voyait, on entendait des abeilles, d'innombrables butineuses qui s'affairaient sans relâche en s'accompagnant de la musique de leurs ailes : expression mélodieuse des joies de la lumière.

Le toit de la Caverne – celui de la colline – complétait à merveille l'aspect romantique du lieu. On y distinguait, en effet, cramponnées à une couche de terre extrêmement mince, des touffes d'iris sauvages, de giroflées, de valérianes, au pied de quelques arbustes rabougris qui tenaient tête aux vents des cimes. Le jardin, ici, coiffait la maison !

Au bout de trois quarts d'heure, l'apparition de Régisse et Caramel, langue pendante, précéda celle des aînées. Elles arrivèrent à l'instant où le professeur conduisait ses visiteuses devant la grande réussite de son installation : c'était une ruche demi-vitrée, encastrée dans une paroi. La moitié opaque de cette ruche ainsi que son entrée se trouvaient au-dehors ; et la moitié vitrée dans le bureau de M. Le Hir, qui pouvait ainsi l'observer à loisir.

Après avoir offert des rafraîchissements qui furent les bienvenus, le maître des abeilles convia ses invités à venir examiner de près ses mouches à miel qui, comme chantait le poète Ronsard, « possèdent un gentil cœur dedans un petit corps »...

— Voyez-vous, leur confia le vieil homme, mes abeilles, je les aime autant que des oiseaux. Un été privé d'abeilles serait pour moi, aussi

imparfait qu'un été privé de fleurs !... Sans les abeilles, d'ailleurs, savez-vous que plus de cent mille espèces de plantes disparaîtraient de la terre et n'enchanteraient plus nos yeux ?

— Et pourquoi, monsieur Le Hir ? demanda Claude assez étonnée.

— Parce que les abeilles leur permettent de se reproduire en transportant de l'une à l'autre le pollen qui s'attache à leur corps. Les abeilles demandent aux fleurs la vie et la leur transmettent à leur tour... N'est-ce pas là un magnifique échange ?

Tout le monde a vu des abeilles, et tout le monde a vu des ruches. Mais combien ont pu surprendre, ne serait-ce qu'un instant, le rythme fébrile et encore mystérieux de cette cité laborieuse où s'agitent, par dizaines de milliers, des ouvrières ne travaillant que pour la reine ? Prisonnière et déesse de son peuple, celle-ci représente à elle seule la continuation de l'espèce. Et ce peuple sait être fervent ou inflexible, soumis à des lois qui nous demeurent ignorées mais qui témoignent parfois d'une extraordinaire organisation.

— Oh ! Monsieur... Qu'est-ce que c'est ? demanda soudain Annick.

Du doigt, l'enfant rousse désignait quelques monticules blancs que l'on voyait épars çà et là, parmi les rayons de cellules. Cet effet de désordre, au travers du modèle d'ordre et de symétrie que présentent les alvéoles d'une ruche, semblait presque choquant.

— Ça... Ce sont des monuments funéraires, des tombes ! expliqua le grand-père de Christian. Quand un escargot, une souris, un ver pénètrent dans la ruche, les abeilles tuent l'envahisseur et recouvrent son cadavre de cire, afin que nulle mauvaise odeur ne s'en dégage ! Et si c'est un escargot dont la coquille n'est pas brisée, elles se contentent de l'enfermer dans sa boîte, en la bouchant hermétiquement...

— Oh ! voilà la reine, n'est-ce pas ? interrompit tout à coup Odile avec une nuance de respect dans la voix.

Une très grosse abeille, rutilante dans son corselet de velours, venait d'apparaître dans la partie vitrée de la ruche. Suivie d'abeilles plus menues, qui semblaient à sa dévotion et l'entouraient comme d'une véritable cour, elle entra dans chacun des alvéoles d'une série vide, puis en ressortait presque sur-le-champ.

— Regardez, elle pond, dit le professeur. Une reine peut fournir jusqu'à quinze cents œufs par jour. Et voyez ses filles !... Si invraisemblable que cela puisse être, les ouvrières marchent parfois à reculons, mais ne tournent jamais le dos à leur reine ! À se demander si l'étiquette des cours n'a pas été copiée sur celle des ruches...



- Combien y a-t-il d'abeilles dans une ruche ? s'enquit Murièle.
- De trente mille à cinquante mille.
- Avec une seule reine, n'est-ce pas ?
- Oui, une seule. Cependant, les « nourrices » élèvent six ou sept princesses royales en vue de pourvoir d'une souveraine les essaims qui, périodiquement, quittent la ruche.
- On peut les voir, les princesses ? fit Joëlle.
- Là, dans ce coin... Examinez ces six alvéoles quatre fois plus grands que les alvéoles servant de magasins à miel ou de berceaux aux larves d'ouvrières, conseilla le professeur.

À travers la cire transparente qui enveloppait les princesses royales, les enfants distinguèrent des têtes inclinées, munies de gros yeux noirs et surmontant des pattes repliées comme des petits bras. Encore endormies, les futures souveraines attendaient l'appel du soleil qui, au jour prévu, leur enjoindrait de grignoter la paroi blanche de leur prison.



— Le travail de la ruche est nettement réparti, il me semble ?
questionna M^{me} d'Urvillé.

— Certes, madame. Voyez ces abeilles qui ont l'air de se trémousser en cadence, et sur place, là-bas...

— On dirait qu'elles dansent, dit Murièle.

— Ce sont les ventileuses, qui entretiennent avec le battement de leurs ailes une chaleur constante nécessaire à l'éclosion des œufs... D'autres sont nourrices, balayeuses, cirières... D'autres encore, architectes quand il s'agit de construire les rayons des nouvelles ruches, après l'essaimage.

— Et si la reine meurt, toutes les abeilles meurent, paraît-il ! ajouta l'aïeule.

— Oui, madame. Toutes meurent sans exception. Le dévouement des abeilles à leur souveraine est total, absolu.

Pendant un instant, personne ne dit mot, tant le rythme incessant et fiévreux de la maison de verre intriguait ceux qui se penchaient sur l'intimité de son comportement.

Brigitte et Michou, que le destin des abeilles laissait encore sans curiosité, venaient de trouver un exercice à leur taille, beaucoup plus amusant. Christian les avait amenées devant le promenoir de la famille « zigzag » !... Un quartier de roche plat. Et les bébés pleins de ravissement essayaient de caresser du bout de leurs doigts malhabiles une tribu de lézards gris, très apprivoisés...

Au lieu de disparaître avec la rapidité de l'éclair à l'approche des humains, suivant les habitudes de leur espèce, les « zigzag » de la caverne escaladaient le poignet du jeune garçon en le fixant de leurs yeux minuscules, d'un air qui semblait dire :

« Combien de mouches nous apportes-tu, aujourd'hui ? »

Christian arrivait même à les chatouiller sur le dos à l'aide d'une brindille ou d'une feuille. Ce à quoi les benjamines d'Urvillé s'essayèrent pendant le reste de la visite.

Le professeur avait fait installer sur la terrasse les fauteuils de paille et les chaises. À l'abri d'un parasol bariolé, on goûtait à présent, en haut de la colline. On riait, on bavardait. Nelly elle-même se déridait par moments. Intarissables, les questions continuaient à pleuvoir au sujet de la ruche.

— Quel dommage qu'à Paris on voie si peu d'abeilles !... disait Murièle, intéressée par ce qu'elle venait d'apprendre.

— Si peu ? Mais il y en a beaucoup, mademoiselle ! Le jardin du Luxembourg, à lui seul, possède un rucher de quatre cent cinquante mille

butineuses ! Et un cours très suivi d'apiculture.

— Vraiment ? Je sens que j'irai les visiter à mon prochain voyage ! Et ces grandes abeilles qui semblaient se prélasser dans votre ruche, tenez, comme celle qui vient sur ma tartine, est-ce que ce ne sont pas les faux bourdons ?

— Il y en a donc des « vrais » et des « faux » ? demanda Annick.

— Les vrais, ceux qu'on appelle simplement « bourdons », sont des insectes qui forment une espèce très différente de celle des abeilles. Ils sont improductifs pour l'homme. Quant aux faux bourdons...

— Ce sont les maris des abeilles ! lança Joëlle.

— Pas du tout ! rétorqua Christian. Les faux bourdons ne sont pas les époux des abeilles, mais uniquement les prétendants de la reine. Car elle seule prend un époux. Ses milliers d'ouvrières ne se marient jamais...

— Que c'est triste ! soupira Lil. Alors ? Que fait-on des faux bourdons ? La reine a-t-elle tant d'époux ?

— La reine n'a qu'un époux. Son mariage est, d'ailleurs, tragique ! affirma M. le Hir. Car dès que les noces se sont accomplies, les petites ouvrières massacrent les centaines de faux bourdons de la cité, devenus des bouches inutiles puisqu'ils ne travaillent pas et ne serviront plus à rien.

— Et le mari de la reine devient le roi ? demanda Nell.

— Non, mon enfant. Je vais vous raconter l'extraordinaire aventure qu'est le mariage d'une reine d'abeilles... Et vous verrez que, malgré ses innombrables prétendants, mesdemoiselles, aucune de vous n'enviera pareille recherche.

L'ombre de la colline se mit lentement à envahir la terrasse tandis que parlait le vieil homme qui consacrait les derniers moments de sa vie à connaître mieux encore les abeilles, ces « blondes avettes » sur lesquelles il penchait ses rides avec tant d'amour.

Et pour un auditoire attentif qui le suivait dans le plein azur des ciels d'été, là où se plaisent les abeilles, il dit comment la jeune princesse royale, sortant de son berceau de cire, attendait pendant huit jours l'heure de ses noces. Heure qui serait l'unique fois de sa vie où elle se servirait de ses ailes. Où elle découvrirait le soleil, les arbres, les fleurs, la liberté... Toutes les griseries de la lumière et de l'espace.

Avec des mots que lui dictait son cœur autant que son indiscutable science, le grand-père de Christian expliqua comment, dès sa sortie de la ruche, la princesse royale est escortée d'une nuée de faux bourdons – des milliers, parfois ! – venant d'alentour, secrètement avertis et qui

l'environnent d'une cour aussi pressante que multiple.

À la suite de quelques essais de vols pour affermir ses ailes, voilà la fiancée qui monte dans le bleu... Infatigable et souveraine, elle entreprend une ascension qui, peu à peu, découragera les poursuivants.

Les plus forts l'accompagnent jusqu'à la limite de leur vigueur. Et elle, elle monte, monte encore en leur échappant toujours, ivre de ciel et de puissance.

Elle monte ainsi jusqu'à ce qu'elle parvienne à une incroyable altitude, et elle arrive alors dans la région sans alarmes, là où aucun oiseau ne saurait l'atteindre...

Un unique mâle a pu la rejoindre. Celui qui doit être l'époux. Le père triomphant et infortuné de la nouvelle ruche.

Infortuné, certes... Car il tombe foudroyé, – ainsi le veut une étrange loi de la nature – cependant que la jeune reine regagne son royaume dans la brûlante ardeur du soleil de midi. À la fois pitoyable et grandiose, son rôle de mère va commencer... Après le vol nuptial, la souveraine, désormais prisonnière, peuplera inlassablement la Cité. Sans plus sortir jamais et jusqu'à l'heure de son dernier sommeil...

Le professeur s'arrêta, lissa d'un geste machinal sa courte barbe et reprit :

— Connaissez-vous beaucoup de destins, mes enfants, qui portent en eux à la fois tant d'abnégation dans la splendeur et tant de gloire dans la solitude ?

*

* *



La porte ouverte, Michou apparut, les yeux bouffis de sommeil.

Le dîner fut très animé dans la grande salle à manger d'Urvillé. On discutait l'aménagement de la Caverne. On parlait des abeilles. On imaginait le séjour des futures Parisiennes qui devaient partir le surlendemain.

Nell avait conservé tout le jour un petit visage fermé, un peu détendu par la visite aux rochers, mais qui, ce soir, n'offrait plus que l'image d'une indicible tristesse.

Tout à leur bavardage, les enfants ne remarquaient rien, à l'exception de Claude qui n'osait pas risquer une nouvelle intervention. Quant à l'aïeule et à Murièle, elles se proposaient d'expliquer à Nell qu'il ne fallait pas donner à ce voyage l'importance exceptionnelle qu'on est toujours tenté d'attribuer à ce qui nous échappe ! Mais chacune de son côté

pensait que le lendemain matin serait plus favorable à l'essai de consolation, car, pour l'heure, l'ensemble de la maisonnée avait sommeil. Aussi, dès la table débarrassée, personne ne tarda à regagner son lit.

Alors qu'Annick était déjà en route pour le pays des songes, Claude se plut à achever quelques rangements de leur chambre commune, en vue de son proche départ. Elle venait de se déshabiller et enfilait une longue chemise blanche qui lui donnait l'allure d'un ange à la recherche de ses ailes, quand un grattement inusité lui fit dresser l'oreille.

La porte ouverte, Michou apparut, les yeux bouffis de sommeil et les joues ruisselantes.

— Eh bien ! bébé !... Qu'y a-t-il ? fit Claude.

— C'est... C'est Nell !... hoqueta la benjamine en s'accrochant à Claude. Viens voir, Cio !... Nelly, elle pleure si fort que ça m'a réveillée... Mais elle a rien entendu... Elle a le *nez* dans le mur... Et elle veut pas se tourner !

La chambre que Nell partageait avec les jumelles était située au bout d'un couloir, à l'opposé de toutes les autres. Claude fourra la petite dans son propre lit.

— Endors-toi ici... Je reviendrai te chercher.

Puis, sans trop savoir ce qu'elle allait dire, la cadette de Nell se dirigea vers la chambre de l'aînée.

Michou, en sortant, avait laissé la porte grande ouverte. L'adolescente s'arrêta sur le seuil, et regarda. Personne ne l'avait entendue venir. Grâce à la clarté d'une lune en son plein, elle distingua, au fond de la pièce, le petit lit dans lequel Brigitte continuait à dormir, tout comme Nelly, dans le sien, continuait à sangloter, le visage caché dans ses bras repliés. On ne voyait d'elle que la masse de ses cheveux, lumineuse et opulente, agitée par les soubresauts de son bruyant désespoir.

De plus en plus indécise, Claude, toujours immobile, cherchait l'inspiration sans se décider à avancer, lorsque Nell fit un mouvement pour extirper un mouchoir enfoui sous son traversin. Une touffe de plumes en jaillit et tomba sur la carpette... Une touffe de plumes blanches et rouges, semblables à celles qui ornent les shakos des saint-cyriens.

Instinctivement, Claude ramassa le bouquet de plumes et sortit de la chambre dont elle referma la porte en usant de mille précautions. Un instant, elle écouta : Nelly pleurait avec autant de violence et n'avait rien perçu de sa visite.

Maintenant, Claude n'avait plus aucune envie de dormir, mais elle avait soif !

Les plumes à la main, elle prit le large escalier de bois qui conduisait

au rez-de-chaussée ainsi qu'à la cuisine. Tout en descendant avec lenteur les marches usées, Claude se demandait qui pourrait la conseiller. À pareille heure, elle serait coupable de réveiller sa Mamée. Le roi Xavier devait reposer, quelque part en Norvège... Joëlle était encore trop enfant, et surtout trop moqueuse pour qu'on lui confiât le secret de Nelly.

Restait Murièle, et Claude aurait déjà été près d'elle si, précisément, il ne s'était agi du frère de ladite Murièle... De ce garçon débordant de fantaisie qui avait emporté avec lui le cœur de la sage Nell. Un pauvre petit cœur qui se brisait avec une telle violence à l'idée de ne pas revoir le charmant saint-cyrien avant plusieurs mois !... Et peut-être, après tout, à la perspective de ne plus jamais le revoir ? Si Murièle quittait Urvillé, le jeune homme y reviendrait-il un jour ? Et Murièle ?... On ne pouvait raisonnablement espérer la garder très longtemps encore, n'est-ce pas ?...

Voilà que l'inquiétude de Nell s'infiltrait en Claude.

Absorbée par son débat intérieur, la cadette but un grand verre d'eau sans presque s'en rendre compte et se retrouva au bas de l'escalier, dénuée de la moindre envie de le gravir.

À gauche, dans l'entrée, la porte du salon s'était animée au léger frôlement des pieds nus de Claude, tandis qu'un jappement l'arrêtait. Elle délivra le caniche blond de son emprisonnement.

— Alors, mon pauvre Caramel ? Qui t'avait oublié là ? Ce doit être Nell... Elle a bien oublié de fermer les volets... Elle nous oublie tous, ce soir, tu sais. Mais aussi, c'est de ta faute, tu aimes trop les coussins... Chut ! Tais-toi. Pas de bruit !

En compagnie du chien qui s'amusait à la tirer par sa chemise, Claude s'avança dans la vaste pièce de réception, puis s'enfonça dans la plus moelleuse de ses bergères.

Pour la première fois de son existence, elle se trouvait seule, pendant la nuit, dans ce salon en maints endroits délabré et où la magie argentée de la lune ressuscitait une splendeur éteinte.

Aucune peur n'étreignait l'adolescente dans ce silence que troublaient par instants les craquements familiers des vieux meubles. Elle s'y sentait entourée par tant d'ombres chères qui avaient usé, de leur vivant, les soies élimées sur lesquelles elle était assise, qui avaient poli de leurs mains ces bras de fauteuils où s'estompaient maintenant les reliefs de la sculpture.

Il y avait surtout, dans ce salon, face à la fenêtre, et si près d'elle, le portrait de sa mère. Cette nuit, plus encore que durant le jour, il émanait du tableau, baigné par la clarté laiteuse, une sensation de présence qui

allégeait les angoisses de Claude.

La jeune morte, sur la toile, était assise dans l'herbe, avec un bras passé autour de la tête frisée de Caramel ; de ce même Caramel qui venait de poser ses favoris sur les genoux de l'orpheline.

— Caramel ! Tu te souviens de maman ?... Tu étais bien petit en ce temps... chuchota Claude à l'oreille du caniche.

Les yeux de l'enfant n'arrivaient pas à se détacher du portrait et Claude formula sa requête :

— Dis, maman, toi qui nous aimais toutes pareillement, que me dirais-tu de faire ce soir ?... Nell a tant de chagrin !

La chaude tendresse qui rayonnait du visage si semblable à celui de Claude parut illuminer les yeux bruns qui se fixaient sur l'enfant tourmentée. Et ces yeux demandaient :

— Pourquoi ma petite fille ruse-t-elle avec elle-même ?... Pourquoi cherche-t-elle ce qu'elle a déjà trouvé ? Aurait-elle oublié ce qu'un jour, si peu de temps avant mon départ, je lui ai confié... À elle seule, cependant...

Son trésor ! Claude avait négligé son trésor !

Bousculant le chien, elle bondit vers un très ancien secrétaire à multiples tiroirs et sortit de l'un d'eux, soigneusement dissimulé dans la couverture d'un livre, le talisman maternel. C'était une lettre, adressée par M^{me} d'Urvillé à l'une de ses filles. Et cette lettre était la propriété personnelle de Claude.

Un hasard avait voulu que la cadette fût emmenée par sa marraine à Saint-Nazaire pour qu'elle lui tînt compagnie en l'absence de son fils. Loin des siens, Claude s'était ennuyée auprès de cette femme acariâtre et tatillonne (la pauvre marraine était souffrante, très âgée) ; et sa mère, en réponse à ses plaintes, lui avait recommandé la patience. Ce conseil demeurait l'unique message écrit laissé par la jeune disparue.

Debout, l'adolescente, à présent, tenait entre ses doigts les feuillets qu'elle n'avait nul besoin de lire, car elle les savait par cœur. Rien qu'au contact de leur papier mince les lignes dansèrent devant ses yeux tandis qu'elle se répétait tout bas :

« Même quand nous sommes éloignées, je suis toujours près de toi, Claudie... Tu n'as qu'à m'appeler au-dedans de ton cœur, en fermant très fort tes yeux, quand tu es dans ton lit... Ceci, bien sûr, après que ma petite fille, comme chaque soir, a remercié Dieu des joies de la journée, et qu'elle a pris la résolution de mieux faire dans le jour qui suivra.

« Peut-être au cours de ce lendemain te sera-t-il demandé de terribles efforts... Dès notre naissance, vois-tu, nous recevons tous en cadeaux nos

qualités et nos faiblesses... Tu es la plus imaginative, la plus sensible de mes filles... Tu as beaucoup reçu, ma Claude. Et chacun de nous doit rendre au centuple ce qu'il possède.

« Sois forte, sois courageuse, sois triomphante si tu le peux, mon enfant chérie.

« Mais avant toutes ces choses, afin que ton cœur reste heureux et qu'il n'encombre jamais ta poitrine..., avant tout, ma petite, sois généreuse et bonne ! »

Pour que ton cœur n'encombre jamais ta poitrine !... Comme elle avait prévu ce qui arrivait à Claude, la tendre maman !

De nouveau pelotonnée au creux de sa bergère favorite, avec un grand soupir, l'enfant lui offrit son renoncement au beau voyage...

Dans ce soupir s'échappa le trouble de son âme. Triste encore, puis peu à peu délivrée, Claude se sentit devenir légère comme ces duvets baladeurs, si joyeux d'avoir échappé à leurs entraves et qui poursuivent à travers l'espace des aventures dont nul ne cherche à connaître la fin.

Alors, dans le vieux salon argenté par la lune, la douce allégresse qui transparaissait sur le visage heureux de la mère descendit du portrait. Pendant un instant, elle erra, animant au passage une terre cuite, effleurant un buste de marbre...

Puis elle vint se poser sur l'enfant blottie dans le fauteuil. Claude sourit, au bord du sommeil. Et ce sourire ouvrait à ses rêves les portes de l'enchantement.

Le bruit des casseroles que Gertie remuait sans précautions dans la cuisine proche réveilla Claude le lendemain matin. Un peu ankylosée, elle se retrouva dans la vieille bergère, Caramel endormi à ses côtés ; elle tenait toujours en main les plumes du casoar.

Claude consulta la pendule émaillée qui se trompait souvent dans ses sonneries : une heure s'écoulerait avant le lever de ses sœurs. Elle avait le temps !

Chaussant à la hâte des sandales qui s'ennuyaient dans l'entrée, après avoir enfilé une blouse qui leur tenait compagnie, elle se dirigea vers l'oratoire. Et Claude allait à grandes foulées, trop pressée pour voir s'animer sur son passage les bêtes et les plantes qui sont amies de l'aube. Celles-ci cependant regardaient avec surprise cette fille qui bondissait sur les pierres, telle une biche poursuivie par la chasse à courre.

Haletante, la biche arriva devant la petite Vierge dédiée aux jolis soupirs. Elle jeta vivement les plumes du saint-cyrien dans la jarre qui portait l'inscription « Demandes », puis s'engagea sur le chemin du

retour.

La messagère venait de faire quelques pas, quand un brusque scrupule la fit revenir près de la statue, qu'elle fixa d'un air inquiet.

— Surtout, Notre Dame... dit Claude à mi-voix. Surtout ! Ne vous trompez pas !... Les plumes de Bruno, c'est pour Nell, que je vous les apporte, ce n'est pas pour moi !





CHAPITRE X *À PARIS...*

Majestueux et plein de ciel, le chemin d'eau qui entoure de ses bras l'île de la Cité – le cœur de Paris – coulait avec lenteur, ce matin-là. Il semblait paresseux, le beau fleuve, ou coquet, peut-être ! Ses nonchalants remous s'attardaient à baigner les rives de sa ville, à rencontrer ses ponts, à refléter l'envol de ses pigeons et de ses mouettes... Car les quais de Paris ne sont comme nul autre. La Seine a fait Paris, et pour l'en remercier, Paris a ordonné, le long de ses berges, des perspectives où l'harmonie le dispute à l'enchantement.

La couleur de ce jour d'été, dont la gloire commençait à naître, se parait déjà des ors et des limpidités qui font radieuse la lumière. Pas un nuage... Pas un souffle... Encore peu de bruits.

Non moins radieux étaient les visages des trois filles qui flânaient sur le Quai aux Fleurs.

— Oh ! Nell... fit soudain Odile penchée sur un parapet. Regarde, Nell,

ce bateau plat qui arrive... C'est ça, une péniche ? Où va-t-elle ? Jusqu'à la mer ? Mademoiselle Murièle, je crois que vous habitez le plus joli quartier de Paris !

— Le plus vieux, sans aucun doute, fit Murièle qui demeurait avec sa mère dans la rue des Chanoinesses, une très ancienne rue de la Cité, proche voisine de Notre-Dame.

Odile et Nell commençaient à avoir des points de comparaison et des goûts arrêtés, car depuis huit jours maintenant les petites Alsaciennes visitaient la capitale. Semaine qui avait passé trop vite, tel un songe heureux : le premier voyage n'est-il pas toujours le plus magnifique ?

Cela d'autant plus que les jeunes montagnardes échappaient sans le savoir à un redoutable péril. Celui de débarquer chez des hôtes pleins de bonnes intentions, certes ! mais qui s'arment d'un guide officiel et ne vous font plus grâce de rien ! Avec eux, il faut tout voir ! Tout savoir ! Tout remarquer... Quitte à vous rendre exténué, fourbu, dégoûté à jamais du tourisme, submergé à tel point de visions d'art et de curiosités qu'en général une seule image persiste dans la mémoire. La plus laide : celle de la gare des adieux !

Ce fut donc à loisir et en totale quiétude que les filles du roi Xavier découvrirent le charme tour à tour grandiose et familier de la plus belle ville qui soit au monde. L'ampleur de ses perspectives, la splendeur de ses monuments, leur cocasserie parfois... (Oh ! la silhouette à col de girafe de la Tour Eiffel !) devinrent très vite, pour les visiteuses, les décors de leurs promenades quotidiennes. De loin, à présent, elles reconnaissaient la place de la Concorde, l'Arc de Triomphe, le Palais de Chaillot si imposant dans la simplicité de ses lignes, les coupoles blanches du Sacré-Cœur, l'Opéra... Elles avaient assisté à la messe de Notre-Dame dont elles entendaient les cloches de l'appartement de Murièle ; il n'était pas très vaste, mais si intime, cet appartement !

Et chaque jour, les quatre amis – car bien souvent le saint-cyrien accompagnait le trio – partaient à la recherche de la rue du Chat-qui-pêche, la plus étroite des cinq mille rues de Paris, des arènes de Lutèce, de la mosquée arabe qui vous transporte dans l'ambiance de l'Islam, d'une fontaine célèbre ou d'un coin pittoresque de la Butte Montmartre.

Les grands magasins égayaient Nell et affolaient Odile ! Aussi lui fallait-il, pour qu'elle consentît à y entrer, la perspective alléchante de l'escalier roulant. Trois fois au moins, elle employait ces marches qui montent toutes seules jusqu'au sixième étage, et redescendait par l'ascenseur tandis que Murièle et Nelly effectuaient leurs emplettes. Et

Lil, dans son for intérieur, n'était pas éloignée de penser qu'on avait installé là une espèce de manège à l'usage des adultes, dont ceux-ci, les ingrats ! ne paraissaient pas se réjouir autant qu'on pouvait le supposer !...

Quelques salles du musée du Louvre impressionnèrent les voyageuses. Nelly rêva même qu'on l'embaumait, qu'elle devenait une momie semblable à celles qu'elle y avait vues, entourées de bandelettes et si merveilleusement conservées depuis des milliers d'années.

Aujourd'hui, pour changer, on allait au Marché aux Fleurs. C'est une des plus éblouissantes visions de l'île de la Cité que son matinal envahissement de feuilles et de corolles. Partout elles déferlent ! Sur les éventaires, dans les petites voitures, dans les rues et sur les ponts, sur des bancs et sur des chaises. On circule comme on peut en se frayant un chemin à travers les étalages. Emerveillées, Lil et Nell en arrivaient à douter de leurs yeux ; elles avaient envie de caresser les fleurs pour se convaincre de leur réalité, poussant à chaque pas des cris d'enthousiasme :

— Oh ! Mademoiselle, dans ce carré, regardez ces roses !... Et ces pensées qui ont l'air d'avoir chacune un visage ! Et ces glaïeuls jaunes...

Elles auraient voulu pouvoir tout acheter, tout cueillir, tout respirer.

— Pressons-nous, conseillait Murièle. Vous savez qu'ensuite, nous allons aux Champs-Élysées.

Une revue militaire devait, en effet, s'y dérouler, à laquelle l'école de Saint-Cyr prenait part, Bruno en tête.

— Et il faut acheter l'oiseau de Mamée, n'est-ce pas, mademoiselle ?

— Précisément. Allons-y. C'est juste en face.



Les trois amies furent bientôt chez l'oiselier. Un parmi tant d'autres ! Car de même que la rive gauche de la Cité croule sous les fleurs, la rive droite du fleuve retentit à longueur de journée des cris les plus divers. Et les oiselières, dont les boutiques se touchent sur un parcours de plusieurs centaines de mètres, vendent au hasard de leur approvisionnement n'importe quelles espèces d'animaux.

Tout en cherchant la femelle destinée à être l'épouse du petit chanteur canari offert par Bruno (cette fois, ce serait le cadeau de Murièle), Nelly et surtout Lil s'amusaient à découvrir le peuple varié qui garnissait les cages.

Il y avait là des pintades, des faisans, des perroquets aux plumes rutilantes. De menus oiseaux bruns dont la tête s'entourait de collerettes pourpres si éclatantes que leurs étiquettes annonçaient « Monseigneurs » ou « Mandarins ». Ils voisinaient avec des serins, avec des perruches qui étaient jaunes, bleues, vertes, pour ainsi dire à l'échantillon de la cliente !... Et, autour des oiseaux, s'agitaient des cochons d'Inde, des souris blanches, un furet qui dormait en rond sans souci des appels de son voisin, un singe gris, bavard et cabrioleur. L'étalage exposait un zoo en réduction !

Nelly s'attardait devant les aquariums, invinciblement attirée par ces poissons exotiques dont les corps translucides se drapent dans leurs nageoires aux reflets chatoyants.

— On les croirait en robe du soir ! murmurait-elle.

— Oh ! je voudrais une tortue... soupirait Lil, en extase devant les plus minuscules dont la taille ne dépassait pas le diamètre d'une pièce de cinq

francs. Une toute mignonne, comme ça !

— Il se pourrait, Lil, que pour votre anniversaire, le mois prochain, une de ces bestioles ait juste le temps d'arriver à Urvillé. Je lui donnerai l'adresse ! plaisanta Murièle.

La jeune fille sortit du magasin en balançant une cage.

— Voici la femme du canari, ajouta-t-elle. Pourvu qu'elle fasse bon ménage avec lui ! Allons vite la déposer à la maison. Plus une minute à perdre si nous voulons voir défiler Bruno...

Au quatrième étage de la rue des Chanoinesses, dans la salle à manger que M^{me} Varlange décorait toujours de fleurettes, le déjeuner commençait dans la gaîté, comme chaque jour.

— Alors ? Ce défilé vous a-t-il plu, mes enfants ? questionna la mère de Murièle en offrant des hors-d'œuvre.

Une maman si jeune d'aspect, malgré ses cheveux blanchissants !

— Oh ! oui, madame. Tous ces costumes, cette musique, ces alignements impeccables ! dit Nell qui, en vérité, n'avait eu d'yeux que pour les saint-cyriens.

— Vous avez vu notre Commandant ? précisa Bruno très fier de son chef qu'il admirait beaucoup.

— Moi, celui que j'ai trouvé le plus beau, c'est le Président de la République, affirma Lil.

Un silence incrédule accueillit sa déclaration, pour le moins surprenante. Le Chef de l'Etat, certes, assistait de sa tribune d'honneur au défilé. Qu'on trouvât cet homme respectable l'image même de la dignité ou de la grandeur, passe encore, mais « le plus beau » !... Et supérieur au Commandant de l'Ecole de Saint-Cyr, Bruno ne s'en consolait pas ! Il voulut se convaincre :

— Pourquoi, ma petite Lil, le trouvez-vous « si beau », le Président ?

— Comment, dit Lil, vous ne l'avez donc pas remarqué ? Il est magnifique, cet homme qui marche tout seul devant les musiciens ! Quel habit ! Quelle allure ! Et ce bâton, qu'à chaque instant il fait tourner en l'air et qu'il rattrape si bien, sans jamais le rater... Ah ! vraiment ! Je l'écrirai ce soir à Joëlle. Le Président de la République, il est superbe, superbe !

Autour de la table on commençait à comprendre. Le fou rire, maintenant, étouffait les gosiers !... Après un sérieux effort, Bruno parvint à articuler :

— Dites-moi, Lil... N'auriez-vous pas confondu le Président de la République avec... le tambour-major ?

Murièle, cette fois, n'avait pas annoncé l'itinéraire de la promenade. Un peu mystérieuse, elle s'était habillée de sa robe la plus simple et avait recommandé à ses petites amies d'en faire autant.

— Ce n'est pas la visite au touroucou, mademoiselle ?

— Non, non. Vous savez bien que le directeur de son collège ne rentrera de vacances que samedi. Tenez, prenez ces paquets, vous m'aidez beaucoup, car nous irons loin. Je vous expliquerai en route.

Le trajet fut long et les petites Alsaciennes, assez surprises, se retrouvèrent, à la descente de leur autobus, sur une grande artère aussi triste que noire.

— Oh ! mademoiselle... C'est bien vilain, par ici, murmura Nell étonnée.

— Attendez ! Nous ne sommes pas arrivées. Vous allez voir pire ! promet Murièle. Les sacs ne sont pas trop lourds ?

— Est-ce que nous allons les porter à une vieille parente ? demanda Odile.

— Non, mais c'est tout comme, expliqua la jeune fille. Attention ! Ici, on tourne à gauche. Oui, oui, là... Dans cette ruelle qui vous paraît sordide...

Elle l'était ! Etroite et mal pavée, bordée de façades lépreuses, aux fenêtres desquelles séchaient des haillons, cette ruelle semblait conduire en un lieu où le soleil et le jour ne pénétraient jamais. L'eau devait y croupir sans savoir laver.

— Je vous emmène chez Marceline, précisa enfin Murièle. Et Marceline est une ancienne blanchisseuse de notre famille, une très brave femme qui chaque jour lutte avec courage contre son malheur.

» Mariée avec quatre enfants, Marceline, un soir d'hiver, s'est trouvée veuve, son mari ayant glissé sur le verglas. Il chômait depuis peu... Elle se trouva sans pension, sans argent, avec cinq bouches à nourrir, et l'un de ses enfants atteint d'une maladie qui exigeait des soins constants.

» L'aînée, une fille, a dix ans comme vous, ma petite Lil, depuis deux ans déjà, Paulette – ma filleule –, avant d'aller en classe, se lève à six heures afin de distribuer à quelques commerçants d'alentour des journaux et des croissants.

» Au moment où vous sortez de votre lit, les jambes de Paulette ont déjà gravi ou descendu au moins quatre-vingts étages ! Et sans escalier roulant, je vous assure... Ceci en échange d'un gros pain quotidien et de quelques illustrés. »

— Est-ce possible ! fit Lil. Et moi qui me plains quand Gertie me

demande d'aller deux fois de suite lui faire une commission à la ferme d'« En bas »...

Dans la ruelle débouchait une impasse encombrée de marmots déguenillés. Plusieurs allaient pieds nus, sans souci des détritiques qui s'amassaient dans les encoignures et dans les caniveaux.

On y sentait à la fois l'huile rance et le vieux chou, et quand une concierge installait des géraniums à sa fenêtre, ils semblaient tout étonnés, ces innocents, de pousser dans des boîtes de conserve ou de fleurir dans des casseroles sans queues... Incommodées sans doute par la chaleur, quelques femmes en jupons, affalées sur des chaises qui encombraient les portes, regardaient les arrivantes avec curiosité.

De son pas décidé bien qu'encore claudicant, Murièle franchit l'un des seuils, affligé d'une poubelle où farfouillaient des chats.

Et les trois amies s'engagèrent à tâtons dans un escalier, que n'éclairait, du bas, aucune fenêtre.

Au second étage, elles croisèrent un homme titubant, qui se rangea de mauvaise grâce pour les laisser monter.

— Oh ! Mademoiselle... Que j'aurais peur, sans vous, là-dedans !... gémit Nell qui se préservait soigneusement du contact visqueux de la rampe autant que de l'approche des murs écaillés.

Lil se montrait moins craintive qu'intriguée.

— Jusqu'où allons-nous ?

— Jusqu'au sixième. Le seul palier qui soit propre parce que Marceline l'entretient.

— C'est le bout de la maison ?

— Non, il y a deux étages au-dessus.



Oh Marraine... C'est Marraine ! firent les enfants.

L'unique pièce, grande il est vrai, où s'entassait la famille de Marceline, surprit les enfants à la fois par son ordonnance et par sa netteté.

Le seul confort ici, c'était l'ordre.

Devant une fenêtre au jour avare malgré la lumière de l'été, Marceline piquait des tabliers, penchée sur une machine à coudre qu'entouraient des piles de morceaux de tissus. Elle était entrepreneuse de confection, métier qui lui permettait de travailler chez elle.

— Oh ! Marraine... C'est Marraine ! firent les deux enfants qui vinrent ouvrir la porte et se pendirent au cou de la jeune fille.

Murièle était « Marraine » pour la nichée entière. Sa véritable filleule, Paulette, au visage étriqué où les yeux noirs prenaient toute la place, murmura :

— Ça fait longtemps que je vous ai pas vue... J'ai eu tant de chagrin quand j'ai su votre accident, sur la montagne !...

— C'est fini, à présent, tu vois ! expliqua Murièle en embrassant la petite. On m'a si bien soignée, en Alsace ! Je t'amène mes infirmières. Faites connaissance, ajouta Murièle en présentant Nell et Odile.

Puis elle tendit ses sacs à l'ouvrière qui arrêtait le bruit de sa machine.

— Alors, Marceline ? Pas trop fatiguée ? Que je suis heureuse de vous revoir, vous et les enfants ! Mais où est le deuxième ?

— J'ai eu la chance de le faire emmener par une colonie de vacances, cette année. Les autres... Ce sera leur tour une autre année ! soupira la pauvre mère en comparant la mine pâlichonne des fillettes qui s'empressaient autour des arrivants, avec les joues fraîches des jeunes montagnardes.

Celles-ci détaillaient les lits superposés, le réchaud à gaz, la table de bois blanc, les escabeaux, la machine à gagner la vie qui ronflait de plus belle...

— Vous m'excusez, n'est-ce pas, mesdemoiselles ? Je dois livrer ma commande ce soir.

Et la femme penchée sur sa machine, n'ayant pour horizon devant sa fenêtre ouverte sur la cour que le mur hideux et proche de l'immeuble d'en face, s'astreignit à nouveau à piquer vite et droit les ourlets sans fin qui bordaient la majeure partie de ses jours... Elle avait acquis à ce travail une figure à la fois soucieuse et résignée, sans âge, sans attrait et sans laideur, un visage fané au regard terne qui s'éclairait pourtant à la vue des petits.

Assise près du malade, un garçon maigrelet qui pouvait avoir six ans, Odile l'interrogeait.

— Comment tu t'appelles ?

— Féfé.

— Tu ne t'ennuies pas, couché comme ça ?

— Non... Y a toujours mes sœurs... Et puis, je sais pas marcher !

— Tu n'as pas de chien ? Ni de chat ?

— Non. Maman dit que ça mange, ces bêtes-là... Mais j'ai autre chose. Une bête aussi.

— Fais voir ! dit Lil qui attendait un ours en peluche.

— Regarde...

Et le jeune malade, écartant les brins d'une touffe d'herbe dont le pot avoisinait son lit, fit découvrir à Lil un escargot minuscule.

— C'est mon cargot ! dit l'enfant. Je lui donne de la salade. Il va devenir

grand, tu sais !... Mais jamais on le fera cuire !

Pendant ce temps, Paulette et sa cadette Nine avaient déballé les paquets avec des cris d'admiration devant les jolies robes qui leur étaient destinées, tout autant que devant le manteau pour leur maman, les images pour le petit malade, les kilos de sucre, les gâteaux et le vin fortifiant.

— Vous êtes toujours notre Providence, mademoiselle Murièle... dit la piqueuse.

— C'est peu de chose. Je voudrais faire tellement mieux !... assura Murièle. Vous trouver un local convenable, aéré au moins... Et aussi un autre travail.

— Si seulement mes enfants avaient du ciel et du soleil devant eux, je ne me plaindrais de rien...

Ainsi parla Marceline, en soupirant. Et on la devinait si parfaitement sincère dans l'expression de sa promesse, que Nell et Lil se regardèrent, sans dire un mot...

Pas une des petites d'Urvillé, bien sûr, n'aurait osé avouer, en cet instant, la révolte qui, parfois, emplissait d'amertume les filles du roi Xavier, là-haut, sur leur montagne...

Là-haut, où cependant, même la misère des plus pauvres n'était jamais sordide. Là-haut où l'horizon appartenait à tous. Là-haut où la lumière portait en elle une espérance...

*

* *

Enfin, on allait le voir ! Dans quelques minutes, le candidat Touroucou se présenterait devant ses candidates-cousines.

Murièle, Odile et Nelly attendaient, assises dans le bureau du directeur de l'Ecole Alsacienne de Paris. Un homme affable, d'une cinquantaine d'années.

— Cet enfant nous a été confié en 1940, avait expliqué le directeur. On l'a trouvé sur une route, après le passage d'un convoi arrivant de Mulhouse. Le bébé ne parlait pas, complètement assourdi par les bombardements. Il avait environ deux ans. Personne, jusqu'alors, ne l'a réclamé.

« Il répond au signallement que votre père m'a fourni au sujet du jeune Christophe. Le linge qu'il portait, ainsi qu'un mouchoir, étaient marqués

« C.U. ».

« Si vous pouviez lui trouver une ressemblance avec une personne de votre entourage... Je vais le chercher ».

Deux pas différents martelaient à présent le couloir. La porte du bureau s'ouvrit en grinçant pour donner passage au directeur, suivi d'un adolescent. Trois regards mitraillèrent à la fois le gros garçon qui était blond, joufflu, trapu, avec des yeux à fleur de tête et passablement dépourvus d'expression. Il avait une immense bouche surmontée d'un nez au profil bourbonien, inattendu dans un assemblage de traits plutôt vulgaires.

Le supposé Touroucou, – que le directeur avait baptisé Charles, – examinait les visiteuses de côté, à la sauvette, quand il était persuadé qu'on ne le remarquait pas. Et de temps à autre, il faisait entendre une voix grasseyante qui n'ajoutait rien à son peu de charme.

Murièle ayant demandé l'examen des « pièces à conviction », le directeur sortit de nouveau, laissant seuls les quatre jeunes gens. Après un instant de silence, Charles demanda :

– C'est vrai que vous avez un château, en Alsace ?

– Oui... Mais il est tout en ruines ! expliqua Odile.

– Ah !... Est-ce qu'il y a beaucoup de domestiques ?

– Non. Une seule.

– Ah ! dit encore le garçon qui paraissait désappointé. Et des champs ? Vous avez beaucoup de champs ?

– Pas beaucoup. On a des sapins...

– Nous avons aussi une grand'mère. Elle vient d'avoir quatre-vingts ans, ajouta Nelly.

– C'est une vieille dame !... conclut stupidement le garçon.

Et au même instant, il envoya un coup de pied au chat de la maison qui venait se frotter contre les barreaux de sa chaise. Le geste horrifia la petite Lil.

« Quel sauvage ! pensa-t-elle. Mon Dieu ! Faites que ça ne soit pas lui... »

« Il n'a pas de cœur ! Il ne s'intéresse pas du tout à Mamée, songeait Nelly très déçue. Qu'il est vilain, et qu'il a des ongles noirs !... »

Murièle observait en silence le front bas, le regard fuyant et toutes ces attitudes, plus gauches que timides, qui ne rappelaient en rien la spontanéité si pleine de gentillesse des enfants d'Urvillé.

Le directeur revint, chargé d'une barboteuse, d'une chemisette et d'un mouchoir marqués « C.U. » Il tenait aussi un fichu à la main.

— Mon cousin Christophe ne s'appelait pas Urvillé, puisque c'était sa mère qui était la sœur de papa. Il s'appelait Christophe Dalberg, dit Nell après examen.

— Je le sais, mademoiselle. Mais dans une famille nombreuse comme la vôtre, il peut arriver que l'on se prêle, entre cousins, des layettes qui servent à plusieurs.

— C'est juste, fit Murièle. Votre aïeule, Nelly, me l'a dit en effet.

— Ce jeune homme ne ressemble ni à mon oncle ni à ma tante. Voyez leurs photos... insista Nell en tirant des portraits de son sac.



— Evidemment... Toutefois cela n'est pas une preuve absolue, plaida le directeur. Monsieur votre père, peut-être, se souviendra d'un détail physique important... Vous étiez si jeune, mademoiselle, à la mort de ces pauvres gens, que vous ne pouvez en garder un souvenir très précis !

Nelly en convint avec sa sincérité coutumière.

— Ce châle ? reprit-elle. D'où vient-il ?

— Ce châle enveloppait l'enfant. Le reconnaissez-vous ?

— Non. Pas du tout.

— Il était fermé à l'aide de cette broche. Un bijou de pacotille, sans intérêt, comme vous pouvez voir, poursuivit le directeur. Nell examina la broche qu'il lui tendait, une fausse émeraude entourée de plusieurs cercles en faux argent, dévorés par la rouille.

— Ce bijou est une broche de nourrice qui vient sûrement d'Alsace. Et même de notre région. Les gens les plus pauvres, là-bas, les offrent aux nourrices au moment du baptême. En général, elles se dévissent, et l'on grave à l'intérieur la date de naissance et le nom du bébé. Quelquefois aussi, le nom de la nourrice.

— Oui, oui ! Notre Gertie en a sept !... De toutes les couleurs, renchérit Odile.

— Ah ! ah ! Et vous croyez, mesdemoiselles, que celle-ci...

On s'escrima en vain à dévisser le bijou avec la main. Le directeur ordonna qu'on lui apportât des pinces.

— Quitte à la casser, — cette broche ne vaut pas dix sous ! — nous en aurons le cœur net ! Je veux savoir si elle recèle une indication.

Encore de vains efforts... On eut alors recours à l'huile d'une burette. Et la broche, enfin, s'ouvrit !

Cinq paires d'yeux se penchèrent à la fois sur la révélation et lurent ensemble :

« Charles Ungleberg. Colmar. 2 Août 1938. »

Le coffre de l'héritage resterait clos ! Tant pis !... Odile et Nell échangèrent un regard empreint de soulagement. Ce gros garçon niais était par trop inacceptable.

— Vous voyez, Charles, disait le directeur, j'avais eu raison de vous appeler ainsi ! Et maintenant, il va devenir aisé de retrouver votre famille.

— Ah ! Vous croyez ? fit le gamin. Alors, je peux m'en aller, M'sieur ? On m'attend, dans la cour, pour une partie de foot !

Après un bref salut de la tête, il sortit en traînant les pieds, et les trois filles se disposèrent à prendre congé du directeur.

— Je suis désolé de vous avoir dérangées, mesdemoiselles, fit celui-ci. Mais je considère votre venue comme providentielle, puisque voilà restitué à son propriétaire l'état-civil de ce garçon ! De plus, je pense maintenant retrouver les siens sans délai...

— Quel cadeau pour eux ! ne put s'empêcher de murmurer Lil quand les visiteuses furent dans l'entrée. Oh ! mademoiselle Murièle, dire qu'il aurait fallu ramener chez nous ce rustaud...

Murièle ne disait rien. Elle revoyait l'air abruti du « rustaud »... Elle regardait les murs de l'école, si froids malgré la bienveillance des maîtres.

— Petite Lil, ne jugeons pas trop vite, dit-elle au bout d'un moment. À la place de ce « rustaud », sans jamais connaître la douceur d'un foyer, même d'un foyer très pauvre comme celui de Marceline, mais si chaud d'affection..., à la place de cet enfant égaré sous les bombes, puis élevé sans tendresse, que serions-nous devenues ?

*

* *

La quinzaine du beau voyage s'achevait aujourd'hui. De très bonne heure Jacques, le chirurgien, qui était arrivé la veille de Strasbourg,

ramenait à Urvillé trois filles un peu endormies.

À l'arrière de l'auto, Nell et Odile fermaient les yeux et prolongeaient en rêvant les visions merveilleuses qu'elles décriraient à l'arrivée... Nelly serrait sur ses genoux l'écharpe de soie où avaient passé toutes ses économies et qu'elle rapportait à la généreuse Claude.

L'aînée revivait surtout la dernière journée, sa visite à Versailles, en compagnie de Bruno et de sa mère. Car au moment où le saint-cyrien se plaisait à évoquer, en regardant les Trianons, la jolie princesse en robe à paniers qui lui avait ouvert la porte du chalet des Saules, Lil, escortée par Murièle, préférait le zoo de Vincennes et sa faune pittoresque : les lions, les tigres, les panthères, les chameaux...

Et les deux filles du roi Xavier, alors qu'elles franchissaient les premiers contreforts des Vosges et respiraient à nouveau l'air vivifiant des sapins, cherchaient encore, sous leurs paupières mi-closes, à retrouver les images qui peupleraient leurs souvenirs.

Elles se revoyaient en haut de la Tour Eiffel, toute la ville immense étalée à leurs pieds... Elles revoyaient la Seine, le métro... Et puis des fleurs, tant de fleurs !... Et ce petit furet qui occupait deux cages à lui seul... Oh ! le sourire de M^{me} Varlange, son appartement d'où l'on entendait si bien les cloches de Notre-Dame...

Il y avait aussi les ballets fantastiques de la soirée au Châtelet. Quelle féerie de lumière, ensuite, sur les Champs-Élysées !... Et voilà que surgissait un escalier très noir... Des pieds nus de marmots barbouillés..., « La bête qui ne mange pas », l'escargot de l'enfant malade... Les mains sales du faux touroucou...

La montagne d'Urvillé apparaissait déjà, que défilaient toujours devant les prunelles bleues des jeunes Alsaciennes les décors de leur voyage. L'une évoquait la splendeur d'un palais : un palais dont chaque perspective s'ornait d'un casoar !... L'autre, un éléphant joueur, à la trompe gourmande...

Tout ça, c'était Paris !



CHAPITRE XI

LA CONFIDENCE DU LIVRE BLEU

Sous les cerisiers d'Urvillé flamboyaient déjà, en ce début du mois de septembre. À croire que le sang des cerises avait afflué dans leurs feuilles, si rouges à présent. Et ils étaient innombrables dans la campagne, les cerisiers, resplendissant au moindre soleil ainsi que des foyers ardents allumés par l'automne.

Durant l'été, il n'avait guère plu. Epuisée par la sève qu'elle venait de fournir, la terre connaissait la soif. Alors, dans les buissons et les taillis, la verdure en déroute abandonnait la lutte. Les châtaigniers ruisselaient d'or pâle, les chênes de vieil or, et les fougères devenaient aussi rousses que la croûte du pain brûlé, cependant que quelques hêtres tentaient de la résistance. À la fois verts, jaunes et rouges ils s'échantillonnaient en splendeurs tandis que persistait, dans la forêt d'Alsace, l'inaltérable fraîcheur de ses sapins.

Depuis trois semaines déjà les petites voyageuses étaient rentrées de Paris. Au pied de la colline si chère à Christian et à son grand-papa,

Claude, Joëlle et Lil attendaient le jeune garçon qu'elles ramèneraient sur la montagne pour une visite d'adieu. Car les Tourangeaux devaient, le lendemain, regagner les bords de la Loire.

Brigitte, l'une des benjamines, avait insisté pour qu'on l'emmenât. Elle commençait à trouver le chemin bien long.

— Tu vois, Tite ! grondait Joëlle dont la patience n'était pas encore la vertu dominante. Tu aurais mieux fait de rester avec Michou et Nell... Ou de jouer avec Annick.

— Annick, l'est pas à la maison ! rétorqua le bébé.

Personne ne protesta. Annick la sauvageonne, sans doute reprise par un accès de timidité, demeurait introuvable depuis le déjeuner ! Ceci parce que l'aïeule avait annoncé, au dessert, qu'elle aurait peut-être, dans l'après-midi, la visite de « Tante Fable ». Et « Tante Fable » (cousine Palmyre de son véritable nom) était une des terreurs d'Annick...

Les enfants voyaient assez rarement la vieille dame qui habitait Colmar, mais encore trop pour la tranquillité d'Annick ! Cette cousine Palmyre n'imaginait aucun rassemblement familial sans récitation de poésie ; et nul ne connaissait la paix, dans son entourage, qu'après avoir payé son tribut oral à la brave dame... D'où le surnom légendaire de « Tante Fable » que lui avait décerné le roi Xavier, du temps de sa propre enfance.

Dès l'arrivée de Palmyre, dès qu'elle avait retiré son chapeau toujours gris, — c'était le signal ! — elle commençait à demander à Mamée :

— Au fait, où en sont les études de ces enfants ?

Nell ouvrait alors l'audition en souriant et débitait régulièrement le *Vase brisé* de Sully Prudhomme... Avec force gestes, Claude déclamait ensuite une scène d'*Andromaque*, mais jamais la même. Elle avait fini par savoir toute la pièce par cœur et Joëlle lui succédait, pouffant à chaque vers de ses poèmes héroïques, choisis exprès dans un style pompeux !... La plus simple et la plus gentille demeurait Lil, qui récitait « Jeanne au pain sec » avec une sincérité digne d'éloges.

Mais qui dira le martyre de la pauvre Annick, durant son exhibition ! Elle s'y préparait dans un coin sombre, sans écouter ses sœurs, avec l'entrain d'un agneau qu'on mène à l'abattoir. Un agnelet rouquin affligé de pressentiments... Justifiés, hélas !

La séance s'achevait invariablement par une catastrophe. Annick rougissait, bégayait, perdait le fil de son discours et terminait en sanglots l'histoire de « Perrette et de son pot au lait » qui devenait si dramatique, qu'elle déclenchait plutôt le rire de l'assemblée.

— Allons ! Allons ! Exerce-toi ! Ce sera mieux la prochaine fois... assurait tante Fable, impitoyable et compatissante à la fois.

Ce qui avait eu pour résultat, aujourd'hui, de faire fuir Annick nul ne savait où, dans l'une de ses cachettes les plus inviolables.

Murièle explorait la maison de fond en comble, remplie d'inquiétude par les grandes malles que l'on avait ouvertes pour l'anniversaire, coffres susceptibles d'emprisonner Annick et surtout de la priver d'air si leur couvercle venait à se refermer hermétiquement.

Les enfants s'étaient donné rendez-vous devant la maison du « Père Choux », un vieux paysan ainsi désigné car il possédait la charge, quasi héréditaire, de ravitailler en choucroute le village et ses alentours !

Le temps de la fermentation était arrivé – Oh ! cette désagréable odeur... – et le Père Choux râpait consciencieusement ses légumes, en fines lamelles, avant de les mettre à macérer dans des tonneaux où ils passeraient trois semaines. Ceci pendant que ses quatre fils, bûcherons pendant le reste de l'année, se hâtaient dans les champs pour la récolte des feuilles de tabac.

Christian venait les aider volontiers, intéressé par cette dernière culture qu'on ne pratique en France que dans le Sud-Ouest, le Nord et l'Alsace. Il aimait à rendre service, et se plaisait, d'ailleurs, en compagnie de ces jeunes paysans, laborieux et gais lurons, qui travaillaient ferme et s'amusaient ensuite avec un pareil élan.

L'adolescent sortait d'un hangar rectangulaire à multiples volets, étroits et hauts, tous ouverts pour activer le séchage, lorsque ses petites amies vinrent à sa rencontre.

— Vous avez vu mes derniers paquets de feuilles de tabac ? demanda Christian avec fierté. Je sais les lier, maintenant !

D'un œil distrait, pour lui faire plaisir, Claude et Lil regardèrent dans le hangar les cordes qui pendaient du toit et le long desquelles des touffes de grandes feuilles très ovales prenaient la teinte brune qu'elles ne devaient plus quitter.

Les filles du roi Xavier connaissaient depuis toujours la préparation de la choucroute et le séchage du tabac. Aussi les histoires de Paris les passionnaient-elles bien davantage... Un tel sujet demeurerait inépuisable depuis le retour des deux émissaires de la famille.

— C'est parfait, Christian. On remonte par le chemin du chalet, n'est-ce pas ? fit Claude.

— Oh ! que oui. Je voudrais faire mes adieux à Ulysse et Pénélope, expliqua le garçon. Grand-papa dit que nous partirons en même temps

que les cigognes. Il dit aussi que les cigognes d'Alsace vont au Maroc, et celles d'Europe centrale en Egypte... Il paraît que les anciens Egyptiens en faisaient des divinités bienfaisantes, un gage de bonheur.

— Pour le bonheur, c'est comme chez nous ! acquiesça Lil. Papa dit aussi qu'en Grèce, il y avait un édit, « la loi Cigogne » qui obligeait les enfants à nourrir leurs vieux parents en détresse, comme le font les cigognes.

— Ça ne m'étonne pas. Je lisais hier soir, ajouta Christian, que les Romains en faisaient pareillement l'emblème de la piété familiale et que chez les Indiens Peaux-Rouges...

— Les Peaux-Rouges ? Ces sauvages ont des cigognes ? insista l'incrédule Joëlle.

— Puisque je vous le dis ! Chez les Indiens, donc, reprit Christian, le meurtre d'une cigogne était puni par une suppression du droit de chasse et l'interdiction de marcher sur le sentier de la guerre pendant quelque temps.



— You lou lou lou ! crièrent les filles. Vivent les gentils Peaux-Rouges !

Et la troupe des « Visages pâles » s'engagea d'un pas conquérant sur le sentier de la paix, qui menait au Pavillon des Saules. Messire Filou ouvrait la marche, muni d'un collier hérissé de plumes d'oie qui lui donnaient une martiale mais singulière allure : très « chien de Peau-Rouge » !

Les cigogneaux avaient rapidement grandi. Après maintes leçons de vol données par M. Ulysse et M^{me} Pénélope, — qui décrivaient pour leurs enfants chaque figure de leurs ballets aériens avant de les inviter à les répéter, — trois oiseaux, un peu plus petits que leurs parents, les

accompagnaient à présent dans leurs jeux et leurs recherches. Pas plus que les anciens ils ne craignaient les enfants d'Urvillé, ni leurs chiens, et trouvaient à leur goût les divers cadeaux : sauterelles, grenouilles, mulots tués par Clovis, que les filles, tour à tour, venaient leur offrir. Et c'étaient alors des claquements de bec empreints de reconnaissance et des battements d'ailes à n'en plus finir.

Dès qu'ils les apercevaient, les oiseaux venaient à leur rencontre. On s'estimait, de part et d'autre, amis-amis !

— Ah ! soupira Lil en les contemplant, je voudrais être une puce, cachée dans le duvet de M^{me} Pénélope... Elle m'emmènerait au Maroc et me ramènerait au printemps !... Je vous en raconterais, des choses !...

— Les voyages seraient toujours pour les mêmes, alors ? protesta Joëlle.

Les enfants étaient arrivés devant la porte du chalet.

— On entre ? demanda Claude. Il faut voir si les fenêtres sont bien fermées, car nous ne reviendrons guère ici pendant l'hiver.

— Cio, je veux pas rentrer ! Mets-moi sur la « pierre-coucou... » pria Tite en s'agrippant à Claude.

Complaisante, la grande jucha le bébé sur un bloc de roche, percé en son milieu, qui gisait à l'orée de la forêt de sapins, juste en face du chalet, près de la tour des cigognes. La « pierre-coucou » amusait la jeunesse et devenait même, au printemps, la « pierre qui chante », quand les nids d'oisillons se faisaient entendre du fond de ses anfractuosités.

Christian et ses amies pénétrèrent dans la vieille maison de bois, si gaie, si accueillante dans sa rusticité. Tout le monde s'employait à vérifier les volets, quand Lil détacha avec précaution un gros escargot qui gênait la fermeture d'un contrevent. Elle l'installa sur la feuille la plus rouge d'une vigne vierge grimpant à l'assaut des murs.

— Je repense à ces enfants... dit-elle. Ces enfants de Paris, avec leur escargot... Tous les quatre dans leur vilaine chambre noire, si pauvre, si triste !... Et nous qui avons ce chalet rien que pour nous distraire !... Ah ! si elle était à Paris, notre maison !... Lil s'arrêta de parler... Sans interrompre leurs vérifications, chacun des jeunes ouvriers songeait maintenant à cette véritable misère que les filles du roi Xavier ne soupçonnaient pas, il y avait peu de temps encore... Elles qui se croyaient si déshéritées dans leur vaste demeure d'En Haut..., tellement rassurante, malgré son délabrement !

Et voilà qu'elles se sentaient riches, à présent, ces petites ! Riches de leur ciel, de leur soleil, des sapins de leurs montagnes. Jusqu'alors

aveuglées par leur désir de changer d'existence, voilà qu'elles ouvraient les yeux, qu'elles découvraient peu à peu cette joie de vivre, cette récompense offerte à ceux qui ne cherchent pas le bonheur comme on cherche une cassette... mais qui s'emploient à le créer.

Ceux-là ont appris que le visage du bonheur est multiple ; ils ont appris qu'on le fabrique chaque jour, indéfiniment, car on le porte en soi. Et quoi que l'on fasse, où que l'on demeure, à Paris, à Urvillé comme à Honolulu, il frappe à la fenêtre dès la minute où l'on sait donner et recevoir.

Donner sans limites et pour la paix du cœur, donner un sourire, une parole douce, une aide matérielle... Donner un effort qui n'attend pas sa redevance.

Recevoir, avec confiance, avec gratitude, les mille et une petites joies qui tissent la trame des vies heureuses : une caresse du vent, le message de beauté qu'apporte une fleur, l'élan d'un animal, le geste d'un ami...

Apprécier cela, n'est-ce pas savoir la valeur des « choses de rien », de ces choses qui, une à une, emplissent une existence, ainsi que font les gouttes qui, une à une, forment l'eau de la mer...

Une jeune fille, parmi beaucoup d'autres, connaissait le secret. Et parce qu'un chat noir, égaré sur une route, l'avait conduite un jour en haut de la montagne, Murièle, depuis lors, y avait répandu sa lumière.

Après être restés silencieux durant quelques instants, les visiteurs du chalet voulurent parler tous à la fois.

— Mais pourquoi ces pauvres gens restent-ils à Paris ? commença Christian qui allait toujours droit devant lui. Ils seraient mieux ici, et vous avez bien assez de la maison d'« En Haut »...

— Papa... coupa Joëlle.

— Peut-être que leur maman, suggéra Claude.

— Oh ! s'ils voulaient venir ici, fit Odile, moi je suis sûre que notre papa et notre Mamée...

Des cris perçants éclatèrent soudain, tandis que la grosse voix de Filou faisait retentir des aboiements pleins d'effroi. Son jeune maître bondit.

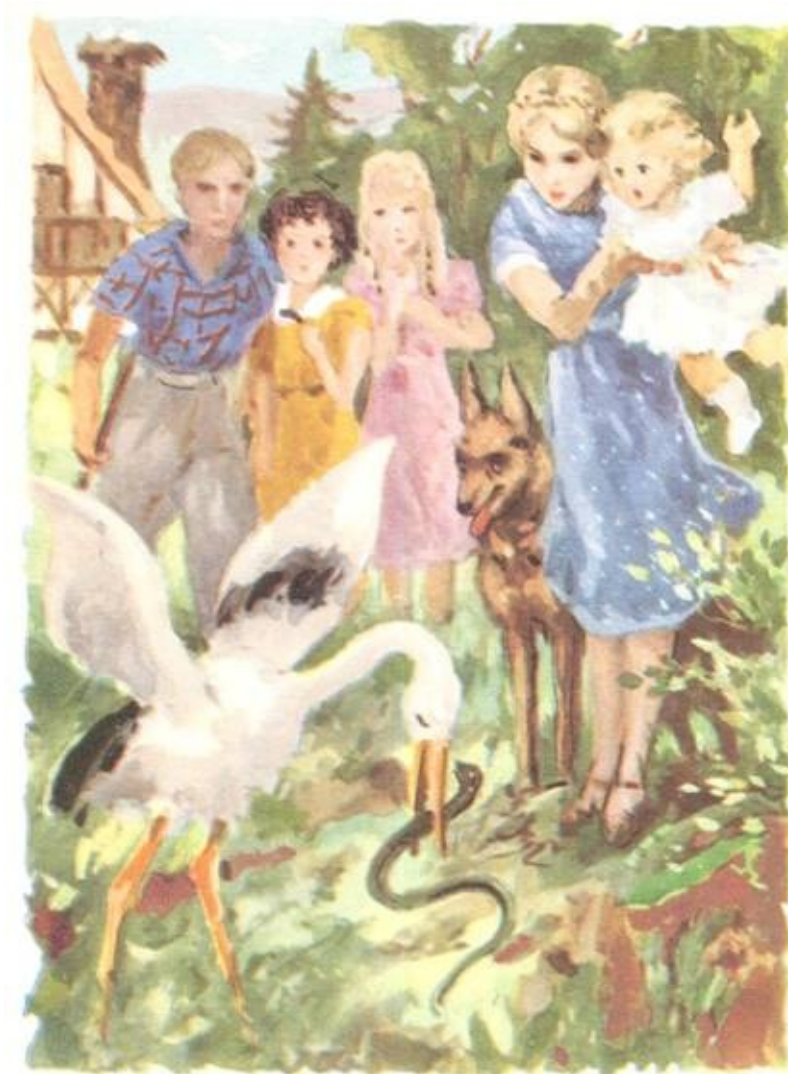
En même temps que lui, les trois filles arrivèrent devant la « pierre-coucou » sur laquelle s'agitait Brigitte, debout, n'osant sauter par terre quoique visiblement terrorisée. Quelque chose, à ses pieds, se tortillait sur la roche... Une bête rampante que le chien n'osait mordre, et qui progressait en sifflant vers les mollets roses du bébé... Brigitte avait sans doute dérangé une vipère, lovée dans un creux.

Pendant une seconde les quatre enfants furent cloués sur place par la

peur et la surprise. Puis le garçon s'élança vers la petite à l'instant où, plus rapide encore, un grand oiseau blanc fonçait sur la roche.

Hurlant toujours de peur – bien que n'ayant pas le moindre mal, Tite était maintenant dans les bras de Claude qui s'efforçait de l'apaiser, tandis que le reptile se refusait à mourir sous les violents coups de bec assénés par M. Ulysse...

Lequel, d'ailleurs, ne jouait pas les tragiques et semblait prendre à ce duel le plus vif plaisir ! Son œil gris cerclé de brun visait la tête où s'inscrit le V si redoutable qui distingue les vipères des inoffensives couleuvres. Saisissant la bête venimeuse entre ses mandibules solides, il la lançait en l'air, la laissait retomber, la frappait à nouveau et la lançait encore...



Le reptile se refusait à mourir sous les violents coups de bec

Enfin, d'un geste sec, M. Ulysse décida que la partie avait assez duré : il ne desserra plus son bec, autour duquel s'enroula le serpent, saisi en son milieu. Puis le bel échassier, portant d'un pas noble sa proie, vint à la rencontre de ses amis. Et comme s'il tenait à leur expliquer, par quelques claquements significatifs, que les cigognes adorent les vipères et savent au besoin défendre leurs protecteurs, M. Ulysse, d'un coup de ses griffes puissantes, libéra son bec de l'étreinte de l'ennemi.

La vipère s'agita encore sur le sol, essayant quelques soubresauts... Puis, lentement, elle disparut la tête la première, happée par un grand bec. Lequel se dirigea ensuite, avec une parfaite sérénité, vers le bord de l'étang, où, devant les roseaux, quelques saules pleuraient leurs feuilles jaunissantes.

*

* *

Christian avait fait à Urvillé ses adieux et venait de reprendre le chemin de sa Caverne. Lorsque l'émotion causée par la rencontre de Brigitte et de la vipère se fut calmée, après que l'on eut regretté l'inexistence d'une « médaille d'honneur » pour cigogne, on commença, dans la maison d'« En Haut », à s'inquiéter sérieusement de la disparition d'Annick.

— Même cachée, elle n'a pu rester deux heures durant dans son coin, disait Mamée très soucieuse. Cela est d'autant plus stupide que tante Fable... enfin ! Palmyre, vient de me faire savoir qu'elle ne viendrait qu'après Noël.

— Je vais retourner dans le grenier, proposa Murièle. Gertie et Nell recommenceront à explorer les caves, et les autres, le rez-de-chaussée et l'étage des chambres. Soyez sans crainte, nous vous la ramènerons !

— On pourrait lui crier la bonne nouvelle... C'est-à-dire, que tante Fable ne vient pas... Ça la déciderait peut-être à quitter son antre ? proposa Joëlle. Une, deux... Je crie !

— Allons, Joëlle ! Assez de sottises ! gronda l'aïeule. Va plutôt aider Lil à fouiller la maison.

Claude restait silencieuse et ne bougeait pas. Elle demanda soudain :

— Dites, mademoiselle, dans le grenier, vous avez soulevé la trappe ?

— Quelle trappe ?

— La trappe de la lanterne.

— Mais je n'ai vu aucune lanterne ! affirma Murièle.

— Alors, venez ! Je crois que je l'ai trouvée, notre Annick.

Tout en gravissant le large escalier qui conduisait au premier étage, puis les degrés rapides qui menaient sous les combles, Claude expliqua :

— La « lanterne » est un petit clocheton, situé juste au milieu du toit. Vous avez dû le voir, d'en bas, mademoiselle. C'est tout ce qui reste des anciens ornements du vieux burg. Si beau, paraît-il... avec ses tours et ses pavillons.

Claude soupira au souvenir de la splendeur passée, puis elle reprit :

« Jadis, dans cette lanterne vitrée, les seigneurs plaçaient une lampe, que les serviteurs allumaient au moment où les maîtres se trouvaient dans leurs demeures. Par ici, comme tous les châteaux sont situés sur des hauteurs, les feux se voyaient de loin et renseignaient les uns et les autres sur leur présence au logis. Précaution qui leur évitait de faire des lieues en vain quand il prenait à des voisins l'envie de se rendre visite... »

— En effet, dit Murièle. Je me souviens maintenant avoir vu des lanternes de ce genre, plus ou moins grandes, sur les toits de châteaux Renaissance. Et la lanterne s'éteignait à la mort du seigneur, pendant la durée du deuil, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est ça ! approuva Claude. La nôtre possède un antique système qui marche encore très bien...

» Maman avait demandé qu'on la rallumât toutes les nuits, quand elle est venue habiter Urville. Maman était bretonne. Dans son enfance, elle regardait les phares, et la mer lui manquait parfois, bien qu'elle ne s'en plaignît jamais...

» Elle disait aussi, maman, que cette grosse étoile fixe, perchée sur notre toit, devait rassurer les petites bêtes qui tremblent de peur, la nuit, dans la forêt...

» Et peut-être même indiquer la maison à ceux qui cherchent un secours dans la campagne ».

Les deux jeunes filles arrivaient à l'entrée du grenier.

— Après sa mort, continua Claude, personne n'a eu l'idée de rallumer la lanterne... Je ne sais plus où se trouve l'échelle qu'on posait devant la trappe... Il m'est arrivé de la faire briller toute seule, cette lumière ; ce n'était du reste pas trop compliqué... Ah ! la voilà, cette échelle.

— Mais par où Annick a-t-elle pénétré dans le clocheton, puisqu'elle ne s'est pas servie de l'échelle ?

— Il y a un autre accès... Par là... Voyez, ce trou... Et ces malles entassées dessous lui font un escalier... Sûrement, elle est là-haut !

Dans l'immense grenier, sous une forêt de poutres plusieurs fois centenaires, quelques meubles en détresse, boiteux pour la plupart, s'accotaient à d'innombrables malles. Elles ressemblaient, ces malles, à des épaves en dérive sur un océan poussiéreux et racontaient à elles seules les aventures des générations successives qui avaient passé leur vie sous le toit d'Urvillé.

Un coffre manquait, bien sûr. Celui de l'héritage à partager avec le « touroucou ». Mais, maintenant, les enfants en avaient pris leur parti et c'est d'un cœur allégé d'espérance qu'elles bâtissaient leur avenir sur de moins improbables possibilités.

Murièle et Claude transportèrent l'échelle. Puis, Murièle monta, ouvrit la trappe..., et se trouva juste au niveau d'une fillette endormie qui serrait sur ses genoux un livre recouvert de velours bleu.

— Eh bien ! petite Annick... souffla Murièle en la secouant doucement.

Annick ouvrit ses yeux gris-verts, encore tout pleins de rêves.

— Oh ! vous... mademoiselle ! balbutia-t-elle.

D'un coup, ses soucis revinrent au galop, tandis qu'elle se réfugiait dans les bras de Murièle et cachait sa tête rousse sur l'épaule de la jeune fille.

— Est-ce que... Est-ce qu'elle est là ? chuchota-t-elle.

— Mais non, petite sottie ! fit Murièle en l'embrassant. Votre cousine Palmyre ne viendra pas aujourd'hui... Et quand bien même elle serait venue, cette bonne dame ? Pourquoi faire cette comédie, Annick ? Avez-vous oublié l'ange gardien qui vous préserve ?

— J'ai rien oublié, pleurnicha l'enfant timide... Seulement, vous comprenez, même s'il est là, l'ange, c'est pas lui qui récite !...

— Allons ! Descendons vite. Il ne faut pas faire attendre davantage votre Mamée, elle s'inquiète si fort !... En route... Et ça ? Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Murièle en désignant le livre bleu. Un recueil de fables ?

— C'est un vieux livre que j'ai trouvé tout au fond d'une malle où je voulais d'abord me cacher, avoua la petite. Mais ça sentait trop le moisi, là-dedans... J'ai voulu lire le livre dans la lanterne... Comme c'est effacé par endroits, et puis écrit à la main, j'y suis pas arrivée... Je crois même que ça m'a endormie !...



— Oh ! mademoiselle, cria Claude qui tenait le bas de l'échelle, descendez ce livre, surtout ! C'est sûrement un conte de la grand'mère Pauline, une de nos lointaines aïeules qui a laissé quelques manuscrits. Elle avait la passion d'écrire, des histoires vraies ou fausses... Mamée dit que je lui ressemble et qu'elle m'a légué beaucoup de ses défauts ! Si le récit de la grand'mère Pauline me plaît, je le mettrai dans mon roman de chevalerie... Vous savez ? Celui que je prépare pour notre « Journal sans raison »... Joëlle me presse et je suis en panne d'inspiration.

« Il devient magnifique, notre journal, ajouta Claude tandis que les trois filles regagnaient la chambre de M^{me} d'Urvillé. Et quelles illustrations !... Avec les dessins de Joëlle, les cartes de papa et toutes celles que nous envoie Bruno, de son camp béarnais... Notre journal va devenir un album de luxe ! »

Car depuis le voyage sur les rives de la Cité, Bruno éprouvait un irrésistible besoin d'exprimer la fidélité de son souvenir aux petites Alsaciennes, au moins une fois par semaine... Et pour n'oublier personne, il chargeait Nell, évidemment, de répartir en toute équité son souvenir le plus fraternel !

— C'est curieux, disait Murièle dont les yeux noisette pétillaient de malice à l'arrivée des cartes. J'ai toujours cru que Bruno n'aimait guère écrire... Que l'on peut mal se connaître, entre gens de la même famille !...

*

* *

Murièle était à présent dans sa chambre, assise devant la table qui lui servait de bureau.

Navré de voir qu'on ne voulait pas jouer avec lui, Clovis posait l'une après l'autre ses pattes de velours sur le grimoire que la jeune fille

s'appliquait à déchiffrer, M^{me} d'Urvillé l'ayant priée d'exécuter ce travail. Elle écrivait si mal, cette grand'mère Pauline ! Et l'encre avait jauni, parfois au point de se confondre avec le parchemin.

— Ecoute ! Clovis, gronda Murièle, si tu continues, je te mets dehors... Non, il pleut, je te mettrai dans le couloir !

— Mrraou !... Penses-tu ! miaula Clovis en retroussant ses moustaches de conquérant.

— J'arrive précisément à un passage palpitant... poursuivit Murièle à voix basse.

La grand'mère Pauline, dans ce livre bleu, relatait l'histoire de son père. Une histoire véridique, celle-là, car le chevalier était célèbre pour ses succès militaires qui avaient défrayé la chronique de son temps.

« Il était très fier de porter le signe, racontait sa fille. Ce signe en forme de trèfle à trois branches qui marque le pied droit du premier héritier mâle de la famille d'Urvillé, depuis quatre cents ans. Avec cette exceptionnelle singularité de ne se manifester que pour une génération sur trois... »

— Tiens, tiens ! nota Murièle. Une génération sur trois... Il faut que je demande à Mamée si leur fameux « touroucou » ne devrait pas être porteur du signe...

La jeune fille posa le stylo qui lui servait à transcrire le texte et son regard se fixa sur le lointain qui s'encadrait dans sa fenêtre... Des nuages, puisqu'il pleuvait... Un horizon de pelouses roussies et de grands arbres... Décor vaste et rude, qu'elle avait retrouvé avec tant de joie en revenant de Paris... Comme si elle arrivait dans sa maison.

Sans qu'elle en prît tout à fait conscience, le cœur de Murièle, ce cœur qui s'était cru destiné à être vagabond, connaissait à présent de nouvelles inquiétudes et de nouveaux bonheurs. Si différents de ceux auxquels il aspirait autrefois ! Mamée, la douce aïeule... les petites... le roi Xavier... Voilà que peu à peu l'univers d'Urvillé était entré dans la vie de Murièle. Voilà qu'il devenait « son » univers. Et l'exil de ce vieux burg qui l'avait tant effrayée lui apparaissait maintenant insupportable...

Devant ses yeux, la pluie continuait à tomber. C'était une pluie fine et discrète, qui ne mouillait guère. Murièle regarda un pignon où aboutissaient des fils électriques ; une nuée d'hirondelles s'y reposaient, s'offrant au ruissellement des gouttes. Toutes orientées vers l'ouest, elles inscrivait en points ronds et noirs, sur une portée de quatre lignes, la plus harmonieuse des symphonies de l'eau.

Puis le vent s'agita : il voulut se donner de l'importance. D'un souffle

impérieux, il provoqua les feuilles qui flânaient sur les dalles de la terrasse. Et les pauvrettes se mirent à tournoyer en tous sens, happées par d'invisibles remous qui couraient au ras du sol. Comme elles filaient, alors, les petites folles rousses qui obéissaient au moindre caprice de messire le vent !... Parfois, elles s'arrêtaient net, mais bientôt repartaient de plus belle pour se poursuivre sans fin à travers les allées, en sarabandes pleines de caprices et de volte-face.

— Voilà des feuilles qui ont vraiment l'air de s'amuser ! confia Murièle à Clovis en lui grattant le bout du nez.

Parce que l'air était humide, le grand train de Strasbourg qui suivait la vallée fit retentir son appel jusque sur le haut lieu. Et ce bruit qui apportait autrefois l'aliment de ses rêves à la jeune reporter l'emplissait ce soir-là d'une imprécise angoisse. « Murièle ? Oublierai-tu miss Bougeotte ?... » sembla demander le Mercure en bronze qui se reposait éternellement de ses courses à travers le monde.

La chose n'était pas impossible...

Qui s'en doutait, à Urvillé ?





CHAPITRE XII

LES JEUX DE L'HIVER ET DU HASARD

Clovis, décidément, ne devait pas être un habitué de la montagne !... Trois mois avaient passé depuis qu'il s'amusait avec les feuilles mortes, et cet hiver-là lui révélait sans aucun doute les féeries du givre qui endiamantait les sapins. À travers la vitre, son œil de chat les examinait d'un regard mélancolique : Clovis n'aimait pas la neige. D'abord, ça lui avait paru joli, ces flocons voltigeurs qui se posaient sans bruit. C'était doux aux pattes, cette terre molle et blanche... Puis voilà que ça devenait froid... Ça fondait... Ça mouillait, même !

Aussi M. Clovis avait-il décidé, en ces jours précédant la veillée de Noël, de ne plus exposer le bout de son petit *nez* sombre à la bise qui balayait le plateau. Afin de se dégourdir les muscles, il chassait de temps à autre, dans la maison, parcourant le vieux burg de la cave au grenier ; expéditions d'où il revenait la moustache frémissante et la fourrure garnie de toiles d'araignée.

Après l'accomplissement de ses exploits, le chat noir se débarbouillait minutieusement et se dirigeait ensuite d'un pas noble vers la corbeille qui l'attendait, non loin d'un poêle en faïence. Puis, à la barbe des caniches qui, désormais, ne l'intimidaient pas plus que l'ours en peluche des bébés, il se vautrait, plein de délices, au milieu de ses coussins. Et M. Clovis examinait alors d'une prunelle satisfaite la cour qui s'empressait autour de lui, la considérant avec l'indolence d'un pacha très sûr de son empire...

Car Clovis était doué de ce sens aigu qui avertit la race féline de ses pouvoirs. Il savait, à présent, qu'il possédait à Urvillé le rang d'un animal sacré, celui auquel on doit tout pardonner. Le chat se sentait devenu ce genre de tyran domestique dont chacun subit le règne avec reconnaissance !... Sans lui, n'est-ce pas, qui eût conduit Murièle à Urvillé ? Et sans Murièle, que ferait-on à pareille époque dans la ruine ancestrale qui continuait à travers les siècles, à travers les bourrasques, et le gel et la pluie, à préserver la famille qui l'avait choisie comme le symbole et le refuge de toute sa descendance...

Oh ! évidemment... Même sans Murièle, on penserait au Noël proche. Mais en se disant, peut-être, que cette année-là encore, faute de touroucou, il faudrait se contenter de « désirs raisonnables », alors que Noël, c'est justement l'époque où chacun retrouve l'âge de désirer ce qui n'est pas raisonnable...

Et voilà qu'au contraire, l'animation la plus vive régnait dans la lingerie attendant à la cuisine. Une pièce où ne se tramait ce matin-là nulle conspiration de cadeaux ! On la devinait pourtant, cette lingerie, tout emplie d'une mystérieuse attente.

— Tu crois que ça va marcher, Joëlle ? demandait Lil qui s'y trouvait en compagnie de sa sœur.

— Pourquoi veux-tu que ça rate ? Relisons une fois de plus les instructions du professeur Le Hir... conseillait Joëlle d'un air sérieux. Va chercher le petit carnet !

Lil partit vers la chambre de sa grand'mère et revint accompagnée de Claude.

— Alors ? Toujours rien ? fit Claude anxieuse. J'ai préparé les boîtes... Ça fait pourtant vingt et un jours ce matin que...

— Le vingt et unième jour finira ce soir ! coupa Joëlle. Et d'ici là...

— Je voudrais bien que mademoiselle soit revenue... murmura Lil.

Murièle, pour Lil, c'était une sorte de paratonnerre, d'assurance tous-risques !

— Mes enfants, voilà le traîneau, j'entends la cloche ! vint annoncer

Nelly.

La blonde aînée, qui avait les mains pleines de pâte à tarte, passa son frais visage dans l'entrebâillement de la porte séparant la cuisine de la lingerie.

— Ça commence ?

— Non. Rien encorç... soupira Claude en collant son œil à un trou lumineux.

Ce voyant permettait de regarder à l'intérieur d'une sorte de meuble rectangulaire, qui ressemblait assez à un grand frigidaire.

Ainsi que l'annonçait Nell, le traîneau arrivait. Et la promenade en traîneau, avec les courses en ski et les glissades en luge constituaient l'attraction la plus permanente des « mois blancs ».

Chaque jour, la ferme d'« En bas » envoyait un véhicule attelé d'une robuste jument baptisée « Quetsch » qui venait chercher les hôtes du château. En soufflant comme un dragon et en agitant par plaisir ses sonnailles, Quetsch les amenait au village, puis les remontait ensuite dans le nid d'aigle, que cinq kilomètres, par la route, séparaient de la vallée.

Tour à tour, les filles du roi Xavier avaient droit au traîneau qui contenait quatre passagers. Ce matin-là, Xavier d'Urvillé était descendu à ski jusqu'à la ferme ; au retour, il conduisait lui-même et cela lui permettait de prendre à son bord une personne de plus. Aussi ramenait-il du hameau, bien calée à l'arrière de la voiture, une Mamée qui disparaissait au milieu de ses lainages, flanquée de deux lutins emmitouflés d'esquimaux rouges. À l'avant, près de lui, Murièle tenait sur ses genoux l'enfant aux boucles rousses qui se cramponnait à son cou. Mieux valait se méfier ! Car Quetsch était pleine de fantaisie, – peut-être même de malice – et attaquait les tournants par leur angle le plus aigu, ravie, semblait-il, de provoquer les cris de son chargement.

Dès l'arrêt du traîneau, Murièle sauta et commença le transport des sacs de provisions, tandis que le roi Xavier s'approchait de sa grand'mère.

— Et hop ! mes filles... Débrouillez-vous toutes seules, maintenant.

Il aida Tite et Michou à bondir dans la neige où elles se mirent à gambader en direction de la maison. Puis le roi Xavier saisit entre ses bras interminables la petite aïeule et, malgré ses véhémentes protestations, traversa la terrasse et la déposa sur le perron.

— Xavier ! ordonnait Mamée d'une voix frêle. Arrête, Xavier ! Je te prie de me laisser marcher ! Tu vas me faire croire que je suis vieille, ma parole !... Ne pensera-t-on pas qu'une Alsacienne de ma trempe a peur de la neige !... Xavier, si tu ne me déposes pas à la minute...

— Je vous déposerai dans la maison ! disait Xavier en riant. On sait que vous n'avez peur de rien, grand'mère... Mais je suis plus rassuré de vous voir circuler à l'intérieur que sur ces dalles, glissantes de verglas... Allez, madame ! Et ne « rouspétez » plus !... termina le petit-fils en déposant M^{me} d'Urvillé au milieu du corridor, avec d'innombrables précautions.

Les enfants s'empressèrent afin de la débarrasser de ses vêtements, lui apporter ses pantoufles et une infusion chaude préparée à son intention.

Pendant ce temps, Murièle avait quitté son manteau, Xavier son blouson de cuir ; ils apparurent tous deux à la fois, habillés de tenues identiques qu'ils avaient appareillées sans le vouloir : un pull-over à col roulé gris et un pantalon bleu marine. Au courrier, Murièle venait de recevoir de son frère le docteur la permission de patiner.



Alors qu'il se dirigeait vers la lingerie, Xavier d'Urvillé ôta ses lunettes, afin d'en essuyer la buée, et ne les remit pas. La course à l'air vif, la gaieté des enfants, la tiédeur du lieu lui redonnaient l'allure d'un homme jeune ; apparence qu'accentuait encore sa longue silhouette demeurée sans embonpoint. Son dernier geste renforça cette impression que Joëlle traduisit en voyant les arrivants :

— Oh ! comme vous voilà tous les deux... Avec ses cheveux courts, M^{lle} Murièle ressemble à un garçon... et papa, sans ses lunettes, a l'air d'être son frère aîné ! Pas vrai, Mamée ?

Mamée se contenta de sourire et d'envelopper son entourage d'un bon regard heureux. Puis une ombre voila cette joie... Mamée se disait que, bientôt, Murièle, allait partir...

Comme elle avait pour principe de ne s'attarder guère à ses idées moroses, la douce aïeule, pour chasser les papillons noirs, s'enquit d'un

ton plein d'intérêt :

— Est-ce que ça commence ?

— Rien, Mamée... Rien de rien ! assura Lil d'une voix lugubre. Il ne doit pas marcher, cet appareil...

Annick se manifesta soudain, sortie on ne sait d'où et entreprit de raconter la promenade au village.

— Nous avons vu le notaire, l'épicier et le boulanger... Et nous avons vu la crèche de l'église... Il n'y a pas encore d'Enfant Jésus... Pourvu qu'on lui ait recollé ses cheveux, cette année !... Le bœuf a une oreille cassée, mais ça ne se voit pas trop...

— As-tu mis l'oiseau ? demanda vivement Lil.

— Oui. Je l'ai placé sur l'épaule du berger...

C'était un rite familial ! À chaque Noël, un oiseau empaillé aux plumes rutilantes (jamais le même) sortait de la vitrine de Mamée et prenait ainsi part à l'adoration de la Nativité... Ce supplément venait d'Odile qui, toute petite, s'était un jour désolée de l'absence d'oiseaux dans la crèche paroissiale... Et depuis lors, mis au courant de sa proposition, le brave curé de l'église mixte d'Urvillé lui permettait bien volontiers de compléter le peuple de ses animaux de bois.

On parlait encore de ce bœuf qui n'avait plus qu'une oreille, au moment où Claude fit retentir un appel de triomphe.

— Venez vite ! J'en vois un... deux... quatre !... Gertie ! Nell ! apportez les boîtes... Oh ! c'est magnifique... Est-ce qu'on peut ouvrir la porte ?

Au grand complet, les habitants de la maison entouraient maintenant la couveuse artificielle, dans laquelle plusieurs centaines d'œufs s'apprêtaient à devenir poussins.

Ceci était la dernière trouvaille de Murièle. Durant l'été, au cours de ses longues conversations avec le professeur Le Hir, à la Caverne, elle avait appris que celui-ci songeait à installer en Touraine, à côté de la ruche qu'il gardait dans sa maison, une couveuse artificielle. Car cette mère-poule électrique se montre capable de faire naître plusieurs centaines et même deux milliers de poussins à la fois. Lesquels n'exigent, pendant la durée d'incubation des œufs, qu'une chaleur constante dont le degré n'est autre que celui du corps humain. Pourquoi ne pas tenter cette expérience à Urvillé ?

La couveuse avait l'allure d'un meuble, garni en son intérieur de multiples plateaux, disposés comme les rayons d'une roue. Elle ronronnait, telle une chatte heureuse, dès que le courant la réchauffait et il suffisait, à l'aide d'un levier, de faire exécuter aux plateaux un tour

complet deux fois par vingt-quatre heures, pour assurer aux œufs les mêmes soins que leur procure la poule au nid.

Alors... Si les œufs mis à couvrir étaient frais... S'ils avaient chacun un germe de qualité... Si le courant n'a subi aucune panne catastrophique, l'éleveur, au bout de trois semaines, peut annoncer, ainsi que Claude, avec l'accent du vainqueur :

— Apportez les petites boîtes !

Car les poussins d'un jour sont expédiés au sortir de la couveuse, sans avoir pris la moindre nourriture. Ils vivent encore sur le jaune, et se vendent cinq ou six fois plus cher que l'œuf. Des collecteurs attirés, qui passent chercher les boîtes de poussins, les distribuent ensuite dans les fermes de la région. On peut même les envoyer par le chemin de fer !

Quoi de plus joli, pour ces filles d'Urvillé, que de reprendre pour leur compte le rêve d'une certaine Perrette, mais sans casser le pot au lait, et en disposant des moyens de la technique moderne ?

Le grand-père de Christian avait affirmé le succès de l'entreprise... Mamée lui accordait son entière confiance... « Essayons », avait dit le roi Xavier.

À présent, tous regardaient avec ravissement les coquilles qui s'entrouvraient de seconde en seconde, progressivement, par saccades, sur le plateau que l'on avait sorti de l'appareil. Un embryon de poulet apparaissait alors, affreux à voir avec sa grosse tête et son duvet tout collé sur ses membres grêles... Il piaillait déjà ! Et en quelques minutes, le miracle s'accomplissait. À l'air tiède, le poussin séchait, gonflait, prenait du volume. Par centaines, bientôt, des grains vivants de mimosa s'agitèrent dans les boîtes rondes où Claude s'appliquait à les faire tenir, six à la fois, et ne se rassasiait pas de les caresser.

Un carnet à la main, Joëlle inscrivait le nombre d'éclosions avec la gravité d'un notaire, et supputait les bénéfices. Ce serait une femme d'affaires, cette enfant !

— Dépêche-toi, Claude ! Il faut déjeuner et le ramasseur doit passer à deux heures ! précisa Joëlle très pénétrée de l'importance de sa fonction.

Car Murièle avait réparti le travail, qui s'accomplissait en équipe, suivant les compétences. Nell, la plus soigneuse, mirait les œufs à leur arrivée des fermes voisines ; Claude surveillait la bonne marche du courant et le degré de la température ; Joëlle comptait, et Lil, deux fois par jour, tournait la grande manivelle.

Pour l'instant, Lil examinait d'un œil à la fois ravi et navré le petit peuple qui venait de naître.

— Oh ! dis, Joëlle... murmura-t-elle enfin... Est-ce que tu ne crois pas que je pourrais en garder deux à chaque fois ? Deux seulement... Les plus maigres... Les moins jolis... Quand ils seraient gros, je les donnerais à la plus pauvre famille du village !...

L'étang bordé de saules, – ces saules qui, maintenant, ressemblaient à des chevelures tristes et clairsemées – depuis plusieurs semaines déjà s'était transformé en patinoire.

Gracieuses avec leurs jupes courtes, qui ressemblaient à des corolles de liserons, et leurs chandails de couleurs vives, Claude, Joëlle, Lil et Annick s'étonnaient de voir Murièle rivaliser d'adresse avec les filles du roi Xavier... Elles qui recevaient une paire de patins pour le Noël qui suivait leur cinquième anniversaire !...

— Heureusement, mademoiselle, que votre cheville a eu la bonne idée de guérir assez vite ! disait Claude. Vous n'êtes pas trop fatiguée ?

— Non ! Ça va !... Ça va même très bien... Mais Nell devait venir. Pourquoi n'arrive-t-elle pas ?

— Oh !... continua Claude, Nelly... Je crois pour ma part qu'elle attend l'heure du courrier ! Tout de suite après, nous la verrons poindre !...

Claude essaya de dissimuler le sourire plein de malice qui lui tirait les coins de la bouche et poursuivit d'un ton qu'elle s'efforçait de rendre négligent :

— Il patine, Bruno ?

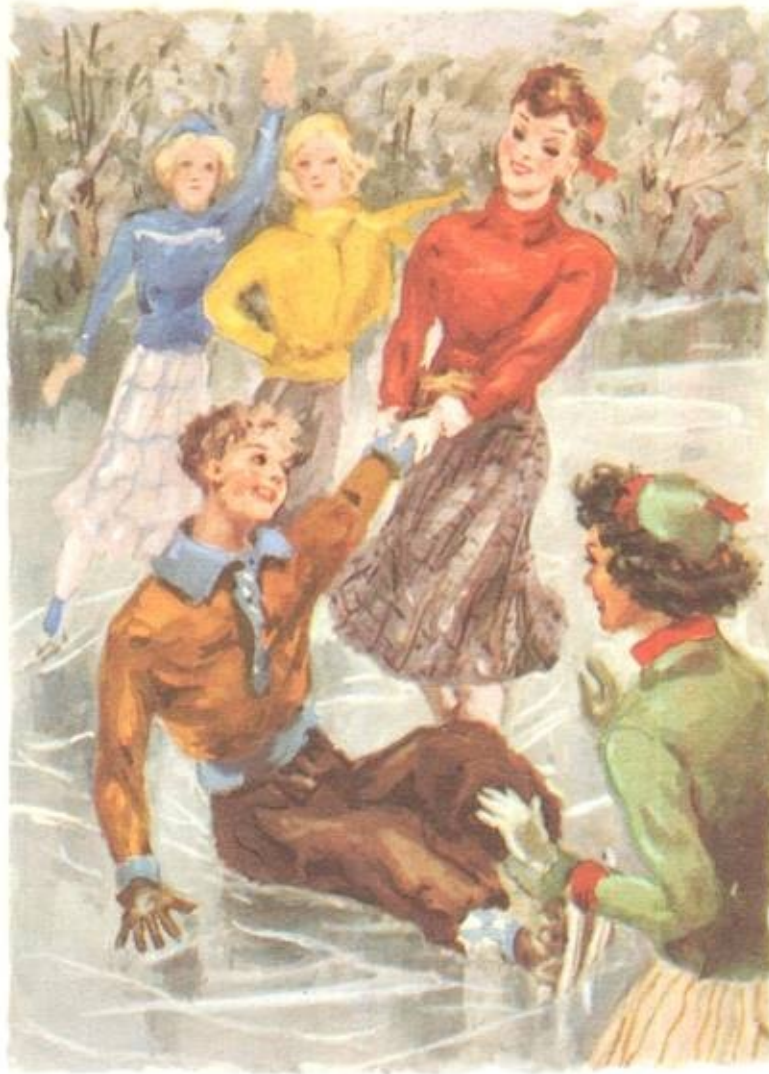
— Il patine, et bien plus vite que moi, affirma Murièle. Seulement, pour les figures, mes jolies, vous pourrez lui en remontrer. Ces garçons jouent les ouragans, sans aucune finesse !

— Moi, j'attends les débuts de Christian !... pouffa Joëlle. C'est toujours si drôle, un débutant !...

— Il devrait être là, murmura Annick... Mais si vous êtes trop moqueuses, c'est moi toute seule qui lui montrerai, à Christian ! affirma-t-elle prête à défendre son grand favori contre les ironies fraternelles.

Pendant quelques instants, les patineuses évoluèrent en silence, ornant la glace de dessins capricieux.

— Je vous annonce une nouvelle, fit soudain Claude. Gertie, tout à l'heure, m'a appris que la fille de la fermière allait se marier ! Ce gros ours de Nicolas, – vous savez, mademoiselle ? Nicolas, le fils aîné du père Choux... – vient enfin de planter le petit sapin devant la fenêtre d'Anna.



Christian ignorait les sports d'hiver.

— Quel petit sapin ? demanda Murièle.

— Ici, c'est la coutume, expliqua Claude. Pour déclarer sa flamme, le jeune homme plante un petit sapin enrubanné de blanc sous la fenêtre de la fiancée qu'il souhaite.

— C'est vraiment plus poétique qu'un bafouillage ! dit Murièle. Il y a un garçon de ma connaissance que cela pourrait intéresser, cette histoire... Je la lui conterai ! promit-elle d'un ton rêveur.

— Oui, mademoiselle... Mais n'oubliez pas que la jeune fille doit être née en Alsace, pour comprendre ce geste... s'inquiéta Lil avec une candeur qui fit sourire Claude.

« Allons ! Le secret de Nelly n'avait pas transpiré pour Odile et la petite Vierge de l'Oratoire gardait la confidence des plumes. Bruno, dans huit

jours, serait à Urvillé... Sorti de Saint-Cyr avec le grade de sous-lieutenant, il serait lieutenant bientôt, peut-être... Oh ! Si Murièle pouvait devenir notre belle-sœur !... »

Ainsi raisonnait Claude en son for intérieur, et si intensément qu'elle soupira devant une telle perspective.

— Eh bien ! Claude ? Pourquoi ce soupir ?... demanda Murièle qui la croisait.

— Oh ! rien, mademoiselle... Voilà Christian qui arrive, ajouta Claude. On dirait qu'il a grandi ! Que cela fait plaisir de le revoir !... Ohé ! Christian... appela-t-elle.

Les cinq patineuses volèrent à la rencontre de leur jeune ami, qu'elles n'avaient pas revu depuis l'automne. On l'entoura, sur la berge, et toutes à la fois voulurent lui raconter les événements des mois écoulés. Les lettres, ça n'en dit jamais assez !

Chacun des menus événements de la vie quotidienne du vieux burg prit alors rang de chronique. Christian sut que les serins de Mamée se battaient constamment. On avait achevé le premier registre du « Journal sans raison » : La production était superbe... Depuis son anniversaire, Lil possédait une tortue, baptisée « M^{me} Tranquille ». Après la Norvège, papa était parti pour la Grèce, et voilà que, pour la première fois depuis des années, il venait de passer six semaines consécutives à la maison. Sans avoir l'air de s'y ennuyer le moins du monde, d'ailleurs... On parla encore de la couveuse électrique, de la production intense de poussins qui allait s'organiser et fournir aux enfants une source appréciable de revenus.

— La couveuse de grand-père marche très bien aussi ! affirma Christian quand il put placer une parole. Il vous attend toutes à la Caverne, demain après-midi, avec M^{me} d'Urvillé et votre papa. Il vous racontera ses expériences et vous verrez comme il fait bon dans notre grotte, avec de la neige sur la tête et partout alentour, au point qu'on se croirait dans un igloo du pôle nord !...

— Oh ! Christian, il y a encore une autre grande nouvelle, fit Lil triomphante et regardant le chalet aux volets clos. Au printemps, les petits Parisiens que nous avons vus dans leur vilaine maison viendront habiter dans notre chalet ! C'est tout arrangé... Papa veut bien et Mademoiselle a trouvé à Strasbourg une entreprise qui fournira du travail de confection à la maman.

— Et plus tard, même, compléta Joëlle, ils pourront avoir un élevage de

poules qui fournira la totalité de nos œufs !

— Bravo ! dit Christian enthousiasmé. Bravo ! Vous devenez des filles numéro un ! Vous mériteriez d'être des garçons !... Mais assez bavardé. Moi, je veux savoir patiner...

Christian ignorait les sports d'hiver. Après avoir enfilé ses chaussures à patins, il démarra sans plus tarder, en champion qui s'apprête à pulvériser un record ! Comme toujours, l'adolescent blond fonçait droit devant lui... L'ennuyeux, c'est qu'il arriva un moment où il fallait tourner, sous peine de remonter sur la berge... La première courbe trahit l'équilibre du débutant. Le jeune garçon s'affala au bout de la patinoire et, malgré ses efforts réitérés, ne put se relever sans l'aide de Murièle.

Debout, il se trouva dans l'impossibilité de reprendre ses glissades, car, à présent, il marchait à grand-peine.

— Allons jusqu'à la ferme, conseilla Murièle. Vous n'avez qu'une entorse, je crois, mais ça fait très mal, sur le moment. Là-bas, je vous banderai et ça vous soulagera...

— C'est trop stupide ! grogna l'adolescent. Et juste le jour de mes débuts !... J'enrage...

— Dans quelques jours, il n'y paraîtra plus, affirma Murièle. Venez vite, et appuyez-vous très fort sur mon bras. L'essentiel, c'est que vous n'ayez rien de cassé.

Christian pria ses petites amies de poursuivre leurs jeux, et celles-ci, pour ne pas le vexer en ayant l'air d'attacher trop d'importance à sa maladresse, le laissèrent donc partir vers la ferme en compagnie de la jeune fille.

Devant la vaste cheminée de la cuisine d'« En Bas », Murièle fit asseoir le jeune garçon, cependant que la fermière s'empressait d'aller chercher une bande de toile.

Et tandis qu'elle palpa doucement le pied endolori afin de confirmer son diagnostic, quel ne fut pas son étonnement de sentir, nettement gravé en creux sous la plante de ce pied droit, un signe qui reproduisait, à n'en pas douter, un trèfle à trois pétales...





CHAPITRE XIII

DAME DE CŒUR ET ROI XAVIER

Arrivé la veille de Noël, Bruno avait planté un petit sapin au retour de la messe de minuits. Et ce petit sapin avait allumé des étoiles dans les yeux bleus de Nell.

Il faut dire aussi qu'il avait commencé par déclencher l'hilarité générale ! Car il y avait eu erreur. À cause de certaines facilités de chauffage, la blonde aînée, en compagnie des jumelles, échangeait sa chambre, dès l'automne, avec celle occupée par Joëlle et Lil. Et Bruno ignorait ce détail.

C'est pourquoi les malicieuses fillettes, se tenant par la main, s'étaient empressées, dès la découverte de l'arbuste enrubanné, d'aller se planter devant le jeune homme tandis que Joëlle lui déclarait, de sa voix la plus acidulée :

— Nous sommes confuses... Tout à fait confuses... Mais, réellement, Bruno, laquelle de nous deux préférez-vous ? Lil, ou moi ?

Et devant l'air ahuri du pauvre officier, Lil avait précisé, en douceur :
— Parce que votre sapin... C'est sous « notre fenêtre » qu'il se trouve !

*

* *

Dans la vaste salle à manger, toute la famille, réunie maintenant, prenait le café. Une famille si heureuse de s'être vue augmenter soudain de deux unités : Christian, le touroucou incroyablement retrouvé, et Bruno. L'ex-saint-cyrien ne deviendrait-il pas le fils du roi Xavier, quand il serait le mari de Nell ?... Dans deux ou trois ans.

— Je vous attendrais toute ma vie, Bruno, s'il le fallait ! avait promis Nell, alors que son fiancé s'inquiétait du délai imposé par la famille.

Au coin d'un feu qui crépitait, le professeur Le Hir, adopté à l'unanimité comme « grand-père d'honneur », redisait inlassablement à M^{me} d'Urvillé l'aventure de Christian. Des réfugiés d'Alsace, évacués en Touraine, et qui continuaient plus loin leur tragique exode, avaient déposé dans sa maison un enfant orphelin. Un enfant inconnu, ramassé par eux sur la route après un bombardement. Et le convoi, un matin, était reparti en l'oubliant...

Le professeur venait de perdre accidentellement son fils unique ainsi que sa jeune femme. L'enfant abandonné lui avait paru envoyé par Dieu pour le rattacher à la vie. Comme les recherches entreprises au sujet de ses origines étaient demeurées sans aboutissement, M. Le Hir avait donc adopté le bébé, qui jusqu'à la semaine précédente ignorait son histoire. Et Christian-Christophe avait grandi heureux, quoique solitaire, auprès du vieil homme.

Comblé de famille, à présent, il n'en aimait que mieux encore le professeur. Ses cousines l'entouraient, le redécouvraient à tout moment, se reportant au soir de son arrivée sur leur montagne, alors qu'il reconduisait Odile et sa chèvre. Pour effacer le temps perdu, on avait décidé de se tutoyer.

— Quand je pense que nous te cherchions si loin, et que tu étais si près de nous... disait Claude.

Le souvenir de l'infortuné touroucou parisien visita la grande salle un instant.

— Et quand je pense, moi, que sans le caprice de Barbiche, nous n'aurions peut-être jamais rencontré Christian ! triomphait Lil.

La chose était possible. Aussi Barbiche avait-elle eu le droit de brouter, pour son dessert de Noël, un paquet entier de cigarettes, plus délectables, certes, que des marrons glacés !

Bruno se plaisait à rapprocher les têtes si pareillement blondes de Nell et de Christian :

— Vos yeux ont la même forme et la même nuance de bleu... Cela m'avait déjà frappé, d'ailleurs, remarquait-il.

Tandis que la petite Annick, assise près de son favori, se sentait la moins étonnée du groupe. Ce garçon-là, toujours, lui avait paru être un frère !

— Notre histoire de touroucou ne te donnait aucun pressentiment, Christian ? demandait le roi Xavier.

— Aucun, mon oncle, puisque j'étais à cent lieues de me douter que grand-père m'avait... « choisi » pour son petit-fils... expliquait Christian.

— Quant à moi, précisait le professeur Le Hir, j'avais aménagé notre Caverne dans l'intention de rapprocher Christian de son pays d'origine, sans autre but précis. Et par un malin détour du hasard, je n'ai pas été mis au courant de votre recherche. Christian n'est en rien romanesque et votre touroucou, je crois, lui semblait appartenir au domaine des chimères plus qu'à la vie réelle. Aussi ne m'en avait-il pas soufflé mot !

— En définitive, nous pourrions nous réjouir de ce que la grand'mère Pauline ait eu la manie d'écrire... objectait Claude. Sans elle, Mamée oubliait ce trèfle qui, pourtant, marquait le pied de son époux. Et sans le trèfle...



... toute la famille réunie maintenant, prenait le café.

— Alors, pour terminer, proposait le garçon, je vais me mettre des lauriers sur la tête, afin de me récompenser de ma chute !... Dire que si j'avais été un as du patin, j'ignorerais sûrement encore que vous êtes mes cousines !

— En tout cas, concluait Joëlle, tu peux dire que tu nous auras fait soupirer après toi, durant ton existence de touroucou... Et cependant...

Chacun, à ce rappel, regardait le coffre de l'oncle, enfin revenu sous le toit du vieux burg...

On avait même, dans ce coffre, planté le sapin de Noël, tout brillant de guirlandes, sans lui garder rancune de la désillusion qu'il renfermait !... Car l'héritage de l'oncle d'Afrique était aussi original que ses aventures.

Non sans stupeur, devant l'huissier qui assistait à son ouverture, le

couvercle de la malle avait laissé apercevoir... des squelettes de plumes, dont la malle était bourrée !

L'huissier, barbu et rondelet, avait expliqué la chose en hochant la tête.

— C'est vrai qu'il y avait une fortune, là-dedans... Une fortune en plumes d'aigrettes et en plumes d'autruches, car chacune de ces plumes coûte fort cher, et vous en aviez des milliers et des milliers... Sûrement, c'était un fin chasseur, ce défunt-là... Mais il n'avait pas pensé aux mites, ce pauvre homme !... Et dame, en quinze ans, elles ne vous ont laissé que le contenant, ces bestioles !

La surprise passée, on avait oublié la déconvenue du trésor mangé par les mites, pour ne songer qu'à la joie du retour de l'enfant prodigue. Désormais, il habiterait à Urvillé, ainsi que le professeur. Leur Caverne remplacerait le chalet, quand il serait occupé par les jeunes Parisiens. Et les projets des futures vacances, déjà, s'échafaudaient, tous plus merveilleux les uns que les autres.

Filou, couché dans un coin, approuvait de temps à autre en frétilant de la queue.

Quelques instants après la fin du déjeuner, Murièle se rendit dans la chambre de l'aïeule, en compagnie d'Annick et du roi Xavier, alors que le reste de la famille entourait les fiancés, demeurés dans la salle à manger avec M. Le Hir. Une simple remarque de la jeune fille assombrit aussitôt l'atmosphère :

— Vous oubliez, ma petite Annick, que je repars demain. Je suis en train de terminer mes valises. Jacques vient me chercher, puisque mon journal de Strasbourg me rappelle... Et cette fois, je vous laisserai Clovis, pour me donner une chance d'y arriver ! essaya de plaisanter Murièle.

— Oh ! Murièle... balbutia l'enfant. Ce n'est pas possible, que vous vous en alliez !...

Puisqu'elle deviendrait leur belle-sœur, Murièle n'était plus « mademoiselle » pour les filles du roi Xavier. Mais aucune de celles-ci ne s'habituaient à l'idée de son départ. Murièle, n'était-ce pas la fée qui avait réveillé les petites princesses endormies, qui chaque jour encore leur enseignait à découvrir le monde à travers des yeux nouveaux ? Et ces yeux-là savaient enrichir d'enthousiasme la plus simple des existences. Ces yeux-là savaient en découvrir la joie, tout comme avec un morceau de bois mort on fait jaillir le feu, qui éclaire et réchauffe.

— Vous allez nous manquer beaucoup, mon enfant... Beaucoup ! répéta l'aïeule d'une voix désolée. Pendant que j'y pense, il faut que j'aille chercher ce livre de miniatures que je tiens à vous voir emporter.

Avec un pénible effort Mamée se leva et s'en fut d'un pas plus lourd qu'à l'ordinaire. La chère aïeule, en cet instant, sentait retomber sur ses épaules, déjà si fatiguées, le fardeau de l'enfance de ses sept petites-filles. Puisque leur grande amie allait reprendre sa route... Une route qui, peut-être, l'écarterait à jamais du vieux burg. Le séjour de Murièle à Urvillé avait pour un temps allégé l'écrasant souci de Mamée. Maintenant, la trêve s'achevait... Et personne, n'est-ce pas ? ne pouvait la retenir, cette Murièle... Ce serait lui demander là un tel dévouement, que seul un profond amour est capable de faire naître ce genre de prodige. Sans chercher à dissimuler sa peine, la vieille dame quitta la pièce tandis que le roi Xavier, enfoncé dans un fauteuil, tirait d'un air plein de hargne sur une pipe éteinte. Assise à ses pieds, Annick caressait distraitement Caramel.

Le silence qui avait suivi le départ de l'aïeule oppressait la petite fille. Elle regardait son père, qui avait l'air sombre des plus mauvais jours... Elle regardait le chien, qui, pour une fois, oubliait de s'agiter... Elle regardait Murièle, dont on ne voyait que le dos, car la jeune fille se tournait obstinément vers la fenêtre et ne disait rien.

Au bout de cinq minutes, M^{me} d'Urvillé prolongeait toujours son absence, et le silence continuait, si écrasant qu'Annick n'osait même pas sortir, ni tenter le moindre bruit.

Puis, soudain, l'enfant leva la tête. Décidée à subir n'importe quelle conséquence de sa hardiesse, Annick se commanda un acte de bravoure. Avec l'audace exceptionnelle des timides, elle s'approcha de Murièle, dans l'intention de l'embrasser... Et voilà qu'Annick, dans les yeux de sa Lumière, vit briller des larmes qui ne coulaient pas... Tout à fait comme celles de la petite fille quand elle avait un chagrin particulièrement secret. Interdite, Annick revint alors vers son père, et lut tant de tristesse dans les yeux bleus du roi Xavier que sa déroute en devint plus complète encore... La petite soupira devant un problème qui dépassait de loin sa conception du monde. Voilà que sa Murièle pleurait à l'idée de partir... Et chacun, à Urvillé, se désolait de son départ. Même papa !... Alors ? Puisque tous étaient d'accord, pourquoi s'en allait-elle !

Comme c'est compliqué, les grandes personnes !...

En désespoir de cause, Annick tira le roi Xavier par la main et l'obligea à quitter son fauteuil.

— Oh ! papa... dit-elle quand il fut debout, si tu essayais de demander à Murièle de rester avec nous, peut-être que, toi, elle t'écouterait..

Annick se haussa sur la pointe des pieds et, dans l'oreille d'un homme

bouleversé qui n'osait croire à sa révélation, l'enfant chuchota :

— Elle pleure, tu sais !

Puis, comme l'ange gardien qui protégeait si souvent Annick lui suggérait de partir, la petite quitta la pièce en tirant son chien par le collier.

Quelques heures plus tard, un groupe qui marchait à pas lents revenait vers la maison.

Malgré la neige et le début du crépuscule, M^{me} d'Urvillé avait tenu à sortir. Elle parcourait sa terrasse, entre Murièle et Bruno, « les derniers-nés de mon cœur », disait la douce aïeule. Et tous trois se sentaient unis par la même affection... Car en réponse à la question du roi Xavier qui doutait encore de la révélation d'Annick et cherchait à s'encourager par une certitude, Murièle n'avait su que balbutier à travers ses larmes :

— Oh !... Xavier ! jamais je n'aurais cru avoir tant de peine à quitter votre toit...

Et elle s'était soudain retrouvée dans les bras de Mamée qui revenait juste à temps pour entendre son petit-fils offrir à Murièle son cœur et celui de ses sept filles, en échange du sien... En échange de tout ce que partage un couple, pour le meilleur et le pire.

À l'annonce des secondes fiançailles, les enfants s'étaient réjouis sans contrainte, avec beaucoup moins de surprise qu'on aurait pu le penser. Les enfants ne sentent-ils pas, très souvent, quoique sans les connaître, des vérités qui plus tard échappent à ceux qui se croient devenus "grands" et ne sont arrivés qu'à prendre de l'âge ! Réussir à conserver à la maison "miss Bougeotte", cela était apparu à chacune telle une merveilleuse victoire. Murièle, n'était-ce pas la joie dans l'harmonie, l'amie qui sans chercher à faire oublier la maman disparue, resterait pour ses filles celle qui protège et qui éclaire...

Et voilà qu'une inquiétude pourtant assaillait la nouvelle fiancée. Claude depuis un long moment déjà, avait quitté le cercle de famille. Peut-être Claude, n'accepterait-elle pas sans chagrin la perspective de voir à Urvillé une autre reine que sa mère... Que pouvait donc faire Claude, la sensible Claude, en cette heure où l'espérance visitait sa montagne ?...

Quelques étoiles, clignotant çà et là, commençaient à affirmer la venue des ténèbres. À la lisière du bois, les sapins et les cèdres, peu à peu, s'engloutissaient dans l'ombre froide. Autour, bientôt, il n'y eut plus un bruit, plus un murmure. Le vent, pour Noël, faisait la trêve.

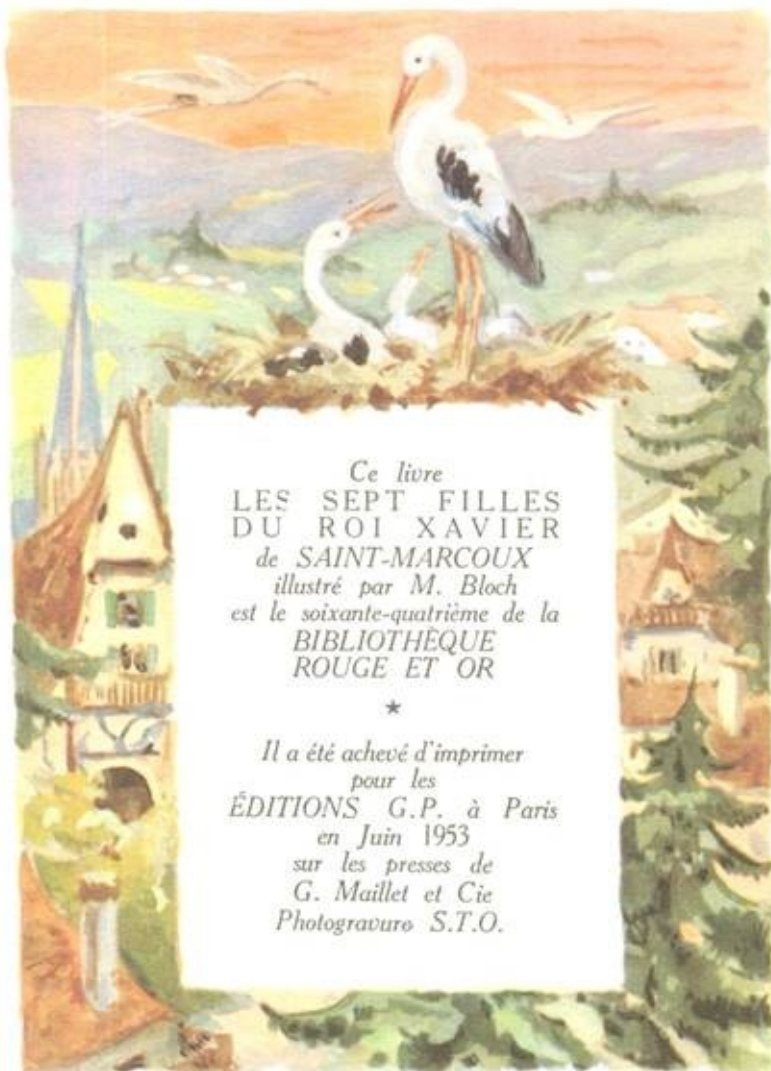
Mamée, soudain, poussa un léger cri. Croyant qu'elle trébuchait, ses

soutiens s’alarmèrent :

— Non, non ! protesta la vieille dame d’une voix enrouée par l’émotion.
Non, mes petits. Mais regardez... Là-haut...

Car là-haut, sur le toit de la demeure, brillait à nouveau une lumière.

La lumière de la lanterne qu’une enfant généreuse venait de rallumer.
Afin d’apprendre, ce soir, à l’univers de son plateau, que la vie, à présent,
renaîtrait dans le vieux burg...



Ce livre
LES SEPT FILLES
DU ROI XAVIER
de SAINT-MARCOUX
illustré par M. Bloch
est le soixante-quatrième de la
BIBLIOTHÈQUE
ROUGE ET OR

★

Il a été achevé d'imprimer
pour les
ÉDITIONS G.P. à Paris
en Juin 1953
sur les presses de
G. Maillet et Cie
Photogravure S.T.O.